Hippolyte Babou. *Poulet-Malassis*, 1860, in-12, br., titre rouge et noir. 5 fr.

L'Académie et ses historiens. — Fléchier. — Balzac. — Opinions d'une femme du monde, d'un diplomate et d'un pédant sur Balzac. — Racine. — De Sacy. — Théodore de Banville. — Gavarni. — Voltaire et Calvin. — Poésie provençale, etc.

LETTRES SATIRIQUES

ET

CRITIQUES

Alençon — Typ. de Poulet-Malassis et De Broise

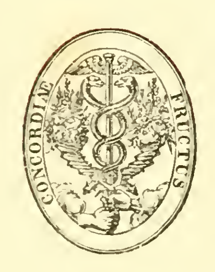
LETTRES
SATIRIQUES

ET

CRITIQUES

PAR

HIPPOLYTE BABOU



PARIS
POULET-MALASSIS ET DE BROISE
IMPRIMEURS-LIBRAIRES-ÉDITEURS
9, rue des Beaux-Arts

1860

AU LECTEUR

—

Etre paresseux et distrait, lecteur de brochures, spectateur de livres, c'est à toi que j'adresse, comme un défi, mes LETTRES SATIRIQUES ET CRITIQUES.

Si tu jettes les yeux sur ce volume, tu verras tout de suite que je n'ai voulu être ni ton courtisan ni ton bouffon. J'ai préféré me tenir, selon mon gré, au rôle d'adversaire, et risquer ainsi de devenir ton ami, par un duel, en te blessant loyalement.

Mets-toi donc en garde, fils de Prudhomme.

*

J'attaque en riant ton esprit, c'est-à-dire le vide-poches où tu jettes pêle-mêle, chaque soir, en rentrant, les erreurs, les engouements, les lieux-communs éternels dont tes fournisseurs ordinaires te régalent chaque matin à vil prix.

Comme il faut que tu connaisses le sujet de notre querelle, je te donne ici le sommaire de mon livre, les titres de mes LETTRES SATIRIQUES ET CRITIQUES.

Autant de questions, lecteur, autant de dissentiments.

Sur le terrain où je t'appelle, j'appelle en même temps comme témoins les critiques dont le jugement fait loi.

Leurs avis, j'y compte bien, ne me seront pas tous favorables. Mais aucun de mes critiques, j'en suis sûr, ne contestera un seul instant ni la sincérité de ma parole, ni l'invincible amour de la liberté qui règne dans ce livre, où l'on n'a jamais décoré du nom de sagesse tout ce qui est lâcheté de conscience, servitude d'esprit, aimable compromis d'opinions jumelles, et pour tout dire en un mot, hypocrisie.

H. B.

—

DE
L'AMITIÉ LITTÉRAIRE

DE

L'AMITIÉ LITTÉRAIRE

—

A M. Edouard Thierry

Vous souvenez-vous encore, mon ami, d'un certain article de revue qui a fait grand bruit autrefois, et même grand scandale? C'était l'œuvre d'un pédant passionné ; il avait pour titre DE LA HAINE LITTÉRAIRE. Conçu dans la colère et refroidi dans le mépris, cet article haineux attaquait impitoyablement, non pas un travers, non pas un mal, non pas une infirmité, non pas un vice, mais un homme de talent assez malheureux pour n'avoir aucune sympathie de cœur et d'esprit. Je n'ai jamais cru pour ma part à la Haine littéraire. Quel est donc le sens de ce mot? N'est-ce pas Envie qu'il faut dire? L'article de la *Revue des Deux-Mondes*, qu'on le voulût ou non, était en effet, un dithyrambe contre l'Envie. Mieux que personne aujourd'hui, vous pourriez m'apprendre quelle fut exactement l'impression de ce petit pamphlet con-

centré. Je ne l'ai jamais lu, quant à moi, sans ressentir vivement la nécessité de ressusciter une grande vertu évanouie : l'Amitié littéraire.

Que nous importe la Haine littéraire, que nous importe même l'Envie ? Tout bien considéré, cette laide passion ne fait tort qu'aux vilains qui la couvent et qui la caressent. Mais l'Amitié littéraire, mais ce bien inestimable, ce trésor sans prix, cet héroïque sentiment, cette féconde vertu, il faut y songer toujours, il faut souvent en parler et souvent en écrire : car, où elle fait défaut, toute une génération se glace ; où elle rayonne, elle crée un foyer lumineux qui donne à toute une époque les flammes de l'enthousiasme, sinon les splendeurs de la gloire.

Parlons donc ensemble de ce grand intérêt qui vous émeut, j'en suis sûr, plus que nous-même, vous qui avez aimé le passé d'hier, sans renoncer jamais à l'imprévu des amitiés nouvelles qui vous viennent du présent. De votre génération à la nôtre il n'y a qu'un pas : vous êtes à peine notre aîné ; vous êtes l'un de nous, avec plus de souvenirs et plus de sagesse. Nous parlons certainement la même langue ; car, toutes les fois que vous avez adressé à notre génération éparse une parole d'encouragement, cette bonne parole a été clairement entendue et comprise, et pieusement recueillie.

I

L'Amitié littéraire naît toujours d'un mouvement désintéressé de l'intelligence. On se reconnaît dans la

mêlée un beau jour, et l'on se choisit, et l'on s'aime. Deux esprits volent tout à coup l'un vers l'autre d'un même élan, parce qu'ils se sentent de la même famille : il y a une voix du sang, dans les Lettres ! Quelquefois ils ne se rencontrent d'abord que pour se combattre : ce sont deux frères ennemis. Mais au premier choc, à la première blessure, la voix du sang retentit encore, et la main blessée presse généreusement la main victorieuse. Il y a des alliances intimes qui se fondent sur le champ de bataille par un coup d'épée.

Je veux citer un fait qui explique mieux que toutes les définitions ce que c'est que l'Amitié littéraire. Deux poètes qui se visitaient autrefois tous les jours ne se saluent plus aujourd'hui : c'est qu'il y avait en eux deux hommes, ou, comme eût dit Pascal, deux bêtes, deux tempéraments, deux instincts. Les hommes se détestent maintenant, mais les poètes s'adorent. La révolte du tempérament n'a pu entamer la fidélité de l'esprit.

Ceux qui voudraient faire croire que l'Amitié littéraire n'est qu'une association d'égoïsmes liés par un contrat d'assurance mutuelle, ceux-là sont assurément de petits esprits ou des cœurs vils ! Par méchanceté ou sottise, ils confondent les nobles intimités intellectuelles avec de vulgaires liaisons de lycée ou de caserne, l'Amitié littéraire avec la Camaraderie ! Je sais que dans certaines régions équivoques de la littérature, à l'entour de certains théâtres et de certains feuilletons, il s'est organisé souvent une espèce de camaraderie mercantile. On assiége très-adroitement les bureaux de direction et de rédaction, on fait en commun

une cour assidue aux actrices à la mode, on envoie des loges à tel ou tel éditeur, on flatte les chroniqueurs et les feuilletonistes, on correspond régulièrement avec les théâtres et les journaux de province ; bref, les camarades triomphent ensemble par ce que j'appellerai crûment d'un affreux mot de coulisse, par le *cabotinage*. Oui, cabotinage et camaraderie, ces deux mots se valent et se tiennent. En littérature, les vrais camarades sont des *cabotins*, c'est-à-dire des êtres sans vocation, sans mérite, sans conscience, sans études, qui se font la courte échelle à tour de rôle avec une impudeur de valet ou de courtier. Qu'ils atteignent ainsi au succès, à la fortune, et même à une espèce de réputation, je n'en prends aucun souci, cela les regarde ; mais que ces vulgaires Scapins s'érigent en Catons, mais que ces *parfaits camarades* crient vertueusement à la *camaraderie* lorsqu'un esprit élevé rend publiquement un hommage sympathique à un esprit du même ordre, voilà qui provoque tout de suite, non pas l'indignation, non pas le dédain, mais la répulsion la plus invincible et le plus profond dégoût.

L'Amitié littéraire, disons-le hautement, a pour origine et pour but le culte et la recherche du Beau. Comme tous les sentiments héroïques, c'est-à-dire religieux, elle est une grâce, un pur don, une semence divine, une flamme d'en haut, et ceux qui en ont été pénétrés sont assurément de vrais élus. Eux seuls ont compris dans sa force le sens universel du terrible anathème de l'Écriture : *Væ soli !* La société humaine, qui n'est, après tout, qu'une société d'esprits, n'existerait bientôt plus, faute d'aliment, si elle n'était sans

cesse renouvelée par des groupes élus d'intelligences amies. Quand ces groupes deviennent par hasard une Ecole, on n'en continue pas moins à les rapetisser par les injures acharnées de l'envie et de la routine ; on les appelle longtemps, on les appelle toujours des coteries. Eh bien, soit ! Il y a eu la coterie de Périclès, la coterie d'Auguste, la coterie de Léon X et la coterie de Louis XIV ! Il y a eu, de plus, la coterie de Voltaire, la coterie des Encyclopédistes, et beaucoup d'entre nous ont pu saluer, tout enfants, la dernière coterie ou la dernière école, la coterie romantique.

Où en était le public en ce temps-là ? Il se mourait de consomption et d'ennui, quand les grandes amitiés romantiques vinrent assaillir, en bataillon serré, les derniers camarades de cette milice énervée que M. de Jouy commandait ; M. de Jouy, ce capitaine en bonnet de coton ; M. de Jouy, ce marchand de littérature sans marque, ce camarade-Bertrand de tous les Ratons littéraires de cette époque !

Croit-on que le romantisme eût triomphé sans le cénacle ? Non, certes. Il fallut, pour enlever la victoire, que ce bataillon tout entier, une légion thébaine, inscrivît hardiment sur le drapeau fraternel les noms de Lamartine, de Victor Hugo, d'Alfred de Vigny, de Sainte-Beuve, d'Auguste Barbier, de Charles Nodier, et même d'Alexandre Dumas.

Où en est le public aujourd'hui ? Vous savez ce qu'il lit, hélas ! et ce qu'il applaudit. Comment l'arracher aux modistes et aux gavarnistes, aux moroses farceurs de la rue et du carnaval, à tous ces praticiens et marchands d'estampes, à tous ces colporteurs et montreurs

de curiosités qu'il prend naïvement pour des artistes ? Il a perdu ses guides, et on lui persuade que son goût fait loi. Naturellement il est lent à penser, et très-peu enclin à comparer ou à réfléchir. On le couche mollement dans le berceau de l'habitude, où il ne tarde jamais à s'endormir au bruit des vieilles chansons qu'on lui chante chaque soir sur des airs connus. Les chansons n'ont plus de sens pour lui, mais les airs lui suffisent : il les fredonne tout doucement en mettant son bonnet de nuit, où se sont réfugiés les plus beaux souvenirs de sa jeunesse. Et cela lui plaît de penser qu'il n'y a plus aujourd'hui ni poésie, ni art, ni talent, comme au temps où sonnait joyeusement dans sa bourse la monnaie toute neuve de ses vingt années. Que lui faut-il désormais pour se procurer le doux repos qui suit les bonnes digestions ? Des berceurs et des endormeurs qui jouent d'anciennes sonates en tournant la manivelle d'un orgue de Barbarie. Voici donc les Figaros de province, les bâtards du vrai Figaro, qui triomphent effrontément en plein Paris, et qui disent sans façon au public : « Allons, mon ami Basile, va te coucher. »

Or Basile n'a pas la fièvre. Mais comment donnerons-nous la fièvre à Basile, pour qu'il reste éveillé, attentif, passionné, tout prêt à lancer la réplique dans un drame absolument impossible s'il déserte son rôle ? Comment stimuler le public ? Comment lui insinuer qu'il peut y avoir en littérature et qu'il y a réellement de nouvelles aspirations, de nouvelles tendances et de nouvelles tentatives, un nouveau ferment d'idées et de sentiments, de rêves et d'études, tout à fait étrangers à ses

souvenirs? La critique, il est vrai, pourrait l'avertir. Il a ses critiques-gourmets qui lui dressent le menu de ses plaisirs littéraires ; il a confiance en eux ; il les interroge à reculons, ces derviches tourneurs, ces cadis vénérés dont chaque parole est un oracle. Eh bien, que lui disent ces gourmets, ces cadis et ces derviches? que lui disent finalement ses critiques?

II

Ils sont de son âge, hélas ! les critiques vénérés ; ils ont les cheveux gris, le regard tremblant, le flair indécis et l'oreille dure ; ils ont pris du ventre en dansant, les malheureux ! Et pourtant ils mettent du rouge et du blanc, ils avivent l'émail de leurs dents et le pâle vermillon de leurs pommettes. Ah ! ils veulent paraître jeunes, les vieux comédiens ! Ils ne parviennent en réalité qu'à être jeunets, c'est-à-dire vieillots. Leurs raisonnements sont caducs, leur goût et leur langue séniles, leur jugement émoussé, leur mémoire branlante ; et leur code bariolé, ce petit livre aux sept couleurs, ne peut plus montrer sur sa tranche le reflet éclatant de l'arc-en-ciel. Quoi qu'ils disent, quoi qu'ils fassent, ils représentent en face de la génération nouvelle l'esprit de la génération passée.

Quel est cet esprit? Oh! fatalement un esprit hostile ! Indifférence ou dédain, surdité volontaire ou âpre jalousie ! Corneille lui-même n'a pas voulu voir grandir Racine.

Ne nous en plaignons pas : c'est la loi de ce monde. Toujours le mouvement passé a invoqué l'inertie contre le mouvement présent ou futur. Ceux qui ont tenu le flambeau dans une génération glorieuse, tout indépendants qu'ils aient été, ne le passeront pas volontiers, dans la génération qui suit, à des mains indépendantes. Ils préféreront instinctivement, comme successeurs et disciples, des faiseurs sans génie, des esprits sans marque, des imitateurs et des copistes ; ils passeront le flambeau à des vierges sages, qui le porteront avec respect devant elles, en cadence, et les yeux fermés par un éblouissement sans fin.

Parmi les critiques, l'un des mieux avisés, le plus matois, cantonne toute sa pénétration dans une guérite d'observateur météorologique. Il constate le vent qui souffle, la pluie qui tombe, le passage des étoiles filantes, l'apparition des comètes, la chute des aérolithes ; il met perpétuellement sa gloire à savoir exactement le temps qu'il fait, et se prouve ainsi à lui-même, dans sa Petite-Provence, qu'il n'a pas vieilli d'un printemps ; car il entrevoit d'avance et prophétise à coup sûr les étonnements successifs des jeunes badauds. N'est-il pas très-sympathique à la génération nouvelle ? Il rédige avec un empressement tout juvénile l'almanach des quatre saisons littéraires. Il devine et célèbre, dans les lettres, ce qui va faire du bruit, du scandale, ce qui sera à la mode cet été, ce qui tournera toutes les têtes cet hiver. Quant à tirer de l'ombre et à révéler au public une œuvre remarquable, durable, évidemment destinée à la postérité, mais qui restera longtemps inconnue si elle n'est saluée par un critique en renom ;

quant à compromettre ainsi sa clairvoyance dans le brouillard pour aller surprendre une étoile fixe, ce serait, à son avis, une fantaisie de dupe ou un trait de folie.

Celui-là, du moins, n'attendra pas qu'un roman ait été travesti en drame pour rendre justice au roman. Il est des critiques pour lesquels les plus grands talents seront toujours non avenus, tant qu'ils n'auront pas les honneurs d'une affiche de spectacle. Il en est d'autres qui, ayant à juger un recueil de nouvelles ou un volume de vers, demandent au romancier de montrer sa cocarde, au poète d'arborer sa couleur.

Romancier, es-tu pour la paix ou la guerre ?

Que penses-tu de Garibaldi, des Traités de 1815, et de l'Isthme de Suez ?

Poète, chantez-vous l'Industrie ?

Allez-vous aux soirées du Père Enfantin ? Croyez-vous que le Père est un Saint-Simon prolongé dans la direction du Saint-Simon éternel ? Mettriez-vous comme lui M. Pereire au-dessus d'Homère et du Dante ? Chanteriez-vous comme lui *O salutaris hostia* devant l'obélisque de Louqsor ?

Prenez garde ! vos nouvelles seront bonnes ou mauvaises, vos poésies excellentes ou détestables, selon la réponse qu'elles donneront aux diverses questions du catéchisme.

Je me rappellerai toujours avec attendrissement l'époque fortunée où un critique indépendant osait écrire dans un journal, sous les yeux de son rédacteur en chef, cette héroïque appréciation de M. Guizot : « Nous ne contestons pas le talent de cet écrivain, bien

que nous ne partagions pas ses opinions. » O critique de l'âge d'or, qu'êtes-vous devenu ?

En résumé, la génération nouvelle, pas plus que les générations précédentes, ne doit et ne peut compter ni sur la bienveillance du public, ni sur l'initiative des critiques. Elle a pourtant le public à conquérir, et le conquérir, c'est l'initier. Comment se fera cette initiation? Par des voix isolées qui parleront dans le désert? Le public a l'oreille dure : il ne les entendra que si elles forment un chœur. La génération actuelle, sous peine de mourir ignorée et de mourir à la peine, est par conséquent tenue de se concentrer en groupe, si elle n'a pas en elle-même les éléments d'une Ecole.

Le groupe n'a pas besoin de chef ; mais pour exister il lui faut un lien qui soit fait d'une grande vertu : l'Amitié littéraire!

III

Je vois votre expérience sourire :

« L'Amitié littéraire, me dites-vous, n'est-elle pas une vertu d'un autre temps ? Est-elle encore praticable aujourd'hui ? Je connais parmi les écrivains de votre génération quelques hommes de grand talent ; ils ont déjà fait leurs preuves. Je souhaite les meilleures chances à leur génie, et pourtant je crains bien qu'ils n'arrivent jamais à s'accorder. Tous, ou presque tous, en haine du futile et du convenu, du mécanique et du banal, s'isolent. Ils ont, prétendent-ils, un tempérament à préserver, une individualité à garantir : un tem-

pérament ! une individualité ! deux grands mots sans doute, et deux grands obstacles ! Sera-t-il facile de soumettre au lien de l'Amitié littéraire les don Juan du tempérament et les Harpagon de l'individualité ? Avares ou prodigues, renonceront-ils volontiers à leur indépendance solitaire pour s'en aller en corps attaquer le public, combattre ses engouements, harceler son apathie, enlever ses mannequins, briser ses idoles ? »

Vous signalez, je l'avoue, des obstacles sérieux ; vous avez mis le doigt sur un mal réel, un mal d'origine anglaise et allemande, un mal anglo-saxon, pour employer le jargon des économistes. Traitons nos malades à la française ; j'ai la confiance que nous les guérirons. Jetons un peu de clarté sur ces grands mots nébuleux ; ils nous laisseront voir peut-être un noyau précieux et solide.

Qu'entend-on par tempérament ? Qu'entend-on par individualité ?

S'agit-il du tempérament physique ? Eh quoi ! parce que j'aurai plus ou moins de lymphe ou de bile, de muscles, de sang ou de nerfs, mon esprit montrera plus ou moins de vivacité ou d'énergie, plus ou moins d'intuition ou de solidité ? Il y a certainement une influence du corps sur l'intelligence, des humeurs sur l'esprit, de la bête sur l'ange ; mais il faut se garder de croire qu'elle soit irrésistible, toute puissante, nécessaire ou même très-favorable. On s'y dérobe souvent, on l'annule quelquefois tout entière, et l'on a raison. L'homme intérieur, avec sa divine élasticité, se joue quand il lui plaît de l'homme matériel. Je connais dans l'histoire des êtres parfaitement libres avec les fers

aux pieds ; j'ai vu des poètes ivres d'ambroisie pendant que leur vil estomac gémissait; de vigoureux esprits étincelants de santé sous des membres tremblotants de squelette. Ils ne sont pas rares, les somnambules qui n'ont jamais inventé les contes d'Hoffmann, ni les gens plus nerveux que Voltaire, plus bilieux que La Rochefoucauld, plus sanguins que le cardinal de Retz, et qui n'ont rien eu de La Rochefoucauld, rien de Retz et rien de Voltaire. Quel était le tempérament de madame de Sévigné ? Cette étincelle aérienne de verve inépuisable, et ce feu voltigeant de sa plume, était-ce sa lymphe qui les lui donnait ? L'homme intellectuel, je le répète, échappe sans effort, et doit échapper à son tempérament. Il s'en dégage à chaque heure, et c'est à ce prix qu'il se développe et se transforme, disons le mot exact, qu'il se complète. Pour les esprits élevés ou fins, je l'affirme, le tempérament, c'est presque toujours le Péché. Les poètes obéissent volontiers à la Grâce : ils la demandent instamment et s'en rendent dignes par la méditation, par la prière, par ces mystiques élévations qui les enlèvent tout à coup à la vie réelle pour les porter allégés de leurs muscles, de leur sang et de leurs nerfs, dans les calmes régions de la pensée. Le tempérament fait les Marie Alacoque, et la Grâce les sainte Thérèse.

S'agit-il d'une espèce de tempérament intellectuel, du tempérament de l'esprit ? Oh ! alors c'est un mauvais mot, qu'il faut à l'instant remplacer par des mots plus anciens et plus clairs. Parlons de vocation, de facultés, de talent, de génie ; mais ne parlons plus de tempérament intellectuel. Nous aurions plutôt fait de

confesser que l'esprit est un animal comme le corps, et que la vie intellectuelle se confond pleinement avec la vie animale. Nous n'aurions désormais qu'à tendre le front à l'étiquette du critique naturaliste : la ménagerie de M. Taine est toute prête à nous recevoir.

Quant à l'individualité, c'est encore une fausse notion ou une expression grossière à chasser. Tu veux être individuel, mon ami ; tu as peur du frottement qui émousserait tes angles ; tu déclares que tout ce qui n'est pas toi est mauvais ; tu entends mettre sous cloche ta précieuse monade, ta monade sacrée, perpétuellement menacée et poursuivie par le tourbillon des atomes crochus. Eh bien, ne regarde plus, n'écoute plus, ne respire plus, n'agis point : car tout acte est une aliénation de ton être, puisqu'il ouvre une communication inévitable avec les êtres extérieurs à ton individualité. Maintenant écris, si tu l'oses : tu auras peut-être un lecteur, et s'il est individuel, lui aussi, dans un accès d'individualité, il t'assassinera !

Soyons *un homme*, mais soyons humains. Vivre au large, vivre en autrui, comme en soi-même, entrer en relation et même en amitié avec son siècle par les intelligences qui doivent le sentir et l'exprimer, c'est encore le seul moyen d'éviter le réalisme ou le fatalisme littéraire, le néant.

Aujourd'hui plus que jamais, si nous voulons devenir résolûment, non pas *individuels* (au diable l'expression anglo-saxonne !), mais *personnels,* nous devons résumer, concentrer en nous, une grande variété de connaissances et un nombre considérable d'êtres divers. Un écrivain personnel n'est que le porte-drapeau

d'une légion. Il marque d'une empreinte particulière les êtres qu'il a pu s'assimiler. Et c'est pour cela que les talents contemporains les plus personnels semblent tous coulés dans le métal de Corinthe. Les critiques sont romanciers, et les poètes critiques. Voyez, par exemple, Sainte-Beuve, Michelet, Théophile Gautier, Alfred de Musset, et surtout ce charmant Gérard de Nerval ! Je sais bien qu'en regard de ces noms on pourrait me citer ceux de MM. Nisard, Saint-Marc-Girardin, Gérusez, Gustave Planche ; mais ce sont là des êtres d'une autre époque, des terrains d'une autre formation, des plantes d'herbier, si l'on veut, ou, mieux encore, des *têtes d'étude*, bonnes à faire copier, dans un gymnase littéraire, par les élèves de l'Ecole normale.

Viennent maintenant quelques esprits sympathiques, à la fois modestes et fiers, sachant exactement ce que vaut le tempérament, ce que pèse l'individualité ! Les voilà libres de s'étudier, de s'associer, de philosopher ensemble, et de s'unir par un échange de pensées, de sentiments, de convictions et d'inquiétudes, de rêves et d'aspirations. Ils travailleront l'un pour l'autre, et seront l'un pour l'autre à la fois un critique et un poète. Le groupe se formera peut-être. En tout cas, rien n'empêchera tel ami d'expliquer franchement au public le talent d'un ami ; car nous venons de replacer à son rang, en haine de la camaraderie banale, un généreux sentiment qui, je le répète encore, est une vertu : l'Amitié littéraire !

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ET SES HISTORIENS

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ET SES HISTORIENS

—

A M. Mérimée

Quoique romancier et sénateur, quoique historien et académicien, vous êtes un bibliophile, Monsieur, et vous avez peut-être remarqué avec plaisir toutes les *nouveautés* que mettent au jour MM. les éditeurs en vieux, ces fidèles habitués de la salle Silvestre. Les imitateurs de M. Janet ne se comptent plus, ils pullulent. Après M. Janet, M. Aubry ; après M. Aubry, M. Delahays ; après M. Delahays, M. Didier. C'est un goût général, c'est une manie, c'est une fièvre maligne, une gageure ! La librairie moderne ne rêve plus que bric-à-brac ; et voilà les critiques réduits au rôle de commissaires priseurs. Je veux bien qu'il soit permis, et même qu'il soit très-utile de réimprimer certains livres ; mais il ne faudrait pas tout réimprimer, tout indistinctement. Est-il donc impossible de choisir, au milieu des reliques pétrifiées de notre Pompéia litté-

raire, celles qui offrent réellement un intérêt de curiosité historique? Pourquoi réimprimer, par exemple, les ouvrages de Pellisson et de l'abbé d'Olivet sur l'Académie française? Pellisson est-il devenu rare, et d'Olivet introuvable? Ces auteurs ont-ils donc un mérite et une valeur incontestés? Le nouvel éditeur de ces deux écrivains, un homme trop laborieux, M. Livet, a essayé naïvement de justifier cette publication inattendue, et voici les bonnes raisons qu'il nous donne :

« L'Académie française, dit-il, est une puissance qui, comme toutes les autres, rencontre, à côté des indifférents, des partisans déclarés et des adversaires si bruyants, qu'on les a crus nombreux. À une époque où l'illustre Compagnie attire, plus que jamais peut-être, l'attention publique, il nous a paru utile de donner une nouvelle édition de son histoire... »

M. Livet parle-t-il sérieusement? D'où lui vient cette opinion, que l'Académie *attire plus que jamais l'attention publique?* Où sont donc les motifs de cette prétendue attraction? J'ai beau m'évertuer à retourner cette énigme, elle demeure entière, à mon grand déplaisir, malgré l'affirmation de M. Livet, qui aurait dû s'expliquer un peu plus clairement. L'Académie n'a rien changé, ce me semble, à ses habitudes de noble oisiveté; les quarante fauteuils n'ont pas encore de roulettes, que je sache : je les vois toujours immobiles et rangés le long du mur avec une parfaite symétrie. Que l'un d'eux devienne vacant, il se présente, comme par le passé, deux ou trois candidats qu'on ballotte; l'élection se fait sans éclat, et la réception du nouvel élu donne lieu, comme autrefois, à deux discours que

chacun récite d'avance. Aux mêmes époques, et avec le même cérémonial, on distribue les récompenses littéraires et les prix de vertu. Je n'ai pas ouï dire qu'on ait sensiblement modifié le Dictionnaire depuis un demi-siècle. A moins donc que M. Livet n'ait été admis à des séances privées où se préparent discrètement de grandes choses, je ne vois pas trop, je le répète, en quoi l'Académie se recommande aujourd'hui plus que jamais à notre attention. Et, par conséquent, j'ai quelque peine à comprendre qu'il soit très-urgent de nous donner une nouvelle édition de son histoire. La publication de M. Livet doit évidemment courir les chances de toute publication. Elle ne peut réclamer le bénéfice de l'opportunité ; elle n'a pas ce piquant reflet de l'actualité qui s'appelle l'à-propos.

Fallait-il attendre encore ? Je ne le crois pas. Fallait-il arriver plus tôt? J'en doute. Il n'y a jamais eu grande nécessité d'écrire l'histoire de l'Académie. Et, d'abord, l'Académie a-t-elle une histoire ? Nous lui connaissons des historiens ; mais son histoire, où est-elle ? où en sont les éléments? qu'y a-t-il à raconter sur l'activité, sur la vie, sur le rôle et l'influence de cet illustre corps ? Un chapitre suffirait pour résumer les circonstances de son établissement, les articles de ses statuts, le détail de ses cérémonies. Cela dit, le récit est clos; car, en bonne foi, on ne saurait présenter l'histoire de quelques académiciens célèbres comme une histoire de l'Académie elle-même. Ces grands hommes se sont développés à l'air libre, en dehors des statuts et des règlements. Ils appartiennent à l'histoire littéraire de la France, et non aux annales de l'Académie française ;

ils ont une carrière littéraire, ils n'ont pas de carrière académique. Resteraient peut-être, en dernière analyse, et comme pis-aller, les biographies des membres obscurs de l'éminente Académie, les hauts faits de la plupart des académiciens, ces immortels anonymes. Eh bien, ces biographies-là ont paru manquer d'intérêt à l'abbé d'Olivet, que vous réimprimez ; il regrette presque d'avoir donné celles qui figurent dans son livre et s'arrête de dégoût avant la fin de l'œuvre puérile et oiseuse qu'il a eu le tort d'entreprendre. Sa lettre sur le président Rose contient sur ce sujet des aveux formels et curieux.

« Supposé, dit-il, que tel de nos confrères, mort il y a trente ans, n'ait rien fait de merveilleux; c'est bien assez, ce me semble, qu'il ait joui d'une réputation qui ne se refuse point à un mérite tant soit peu distingué : pourquoi demander que l'histoire le ressuscite, et qu'on lui décerne des honneurs si longtemps après sa mort? »

Puis il continue par cette anecdote, dont je n'ai pas besoin de noter le caractère ironique :

« Je me souviens d'avoir lu que l'ordre de Cîteaux, assemblé capitulairement, fit un statut par lequel il fut ordonné que, vu le grand nombre de leurs religieux qui avaient été inscrits au catalogue des saints, ils ne poursuivraient désormais la canonisation d'aucun ; et cela de peur que la trop grande quantité n'en fît baisser le prix : *Ne multitudine sancti vilescerent in ordine;* précaution sage et nécessaire, sans doute, dans les temps héroïques de ce fameux ordre, lesquels, je l'avoue, me sont moins connus que ceux de la Grèce. Quoi qu'il en soit, je ne serais pas fâché que les Aca-

démies fissent un statut dans ce goût-là, d'autant plus qu'elles n'ont pas l'infaillibilité de l'Eglise. A force de multiplier nos héros, les véritables y perdront, les faux n'y gagneront pas, et le monde se fera tellement à nos apothéoses qu'elles ne signifieront plus rien. »

Voilà qui est net, j'imagine, et judicieux, et bien dit; mais l'abbé d'Olivet ne pense pas encore avoir assez précisé sa pensée, car il y revient aussitôt avec de nouvelles lumières :

« Que des militaires aiment à lire la vie d'un Condé, d'un Turenne, cela est dans l'ordre, ils y trouveront l'agréable et l'utile ; mais à quoi bon les mémoires d'un guerrier qui ne s'est point signalé ? Voilà cependant à quels excès l'histoire littéraire est portée de nos jours... Où en serions-nous si Plutarque avait suivi cette méthode ? A peine la mémoire de l'homme suffirait-elle pour retenir les noms propres des Grecs et des Romains dont il aurait eu à rendre compte. Pour moi, je serais bien charmé que nous eussions une bonne vie d'Homère, de Platon, d'Horace, de Virgile et de leurs pareils : voilà le cas où les plus minces détails ne pourraient que m'intéresser ; mais je ne donnerais pas un fêtu pour savoir en quelle année de Rome naquit Bavius, qui étaient son père, sa mère, sa nourrice, son précepteur, combien il eut de frères, combien de sœurs, quelle année et quel jour il mourut. »

Or, les Bavius sont nombreux à l'Académie. Que de Bavius pour un Virgile ! Que de Giry et de Colomby pour un Racine ! et pour un Corneille que de président Rose ! L'abbé d'Olivet, en honnête biographe, fatigué des Colomby et des Giry, en est demeuré dans

son histoire à la vie du président Rose. « Toute la France sait, dit-il pour s'excuser de son silence, que le président était aimé de Louis XIV, qu'il avait beaucoup d'esprit, qu'il fit une grande fortune. Mais venons à l'académicien. Qu'ai-je à en dire ? qu'il a plus d'une fois harangué le roi à la tête de la Compagnie, et avec beaucoup de succès. Je ne trouve que cela, ni dans nos registres, ni dans les mémoires de ses contemporains. Or, dites-moi si cela est suffisant pour qu'un lecteur, qui ne cherche que du littéraire dans mon ouvrage, me pardonne de lui raconter et l'éducation de M. Rose, et par quels emplois il a passé, et *tous ses faits et gestes* pendant une vie d'environ quatre-vingt-dix ans ? Je n'ai point assez d'art, encore une fois, pour coudre proprement un accessoire très-long avec un principal très-court. »

L'abbé d'Olivet, Monsieur, condamne d'avance son éditeur, et ma critique ne saurait donner de meilleures raisons que les siennes pour envelopper dans une même sentence tous les historiens de l'Académie. L'exemple de Pellisson, il est vrai, a pu autoriser les tentatives de ses successeurs. Mais l'ami de mademoiselle de Scudéry (l'abbé d'Olivet le remarque lui-même) ne fait point scrupule de s'étendre sur quantité de choses tout à fait étrangères à l'Académie. « Il narre avec tant de grâce, dit son continuateur, qu'on lui sait gré de tout ce qu'il dit. » D'ailleurs son ouvrage n'est pas précisément une histoire, c'est une *relation* écrite en forme de lettre à un de ses parents de province, M. de Faure-Fondamente, et « une lettre laisse un champ libre aux digressions, aux réflexions, au badinage... »

Ainsi donc, au jugement de l'abbé d'Olivet, la relation de Pellisson n'a de valeur que celle d'un pur badinage, d'une causerie parisienne écrite pour défrayer la curiosité d'un gentilhomme languedocien. Je puis affirmer à M. Livet qu'il y a présentement, en Languedoc, fort peu de gentilshommes capables de s'intéresser à la lettre de Pellisson. La race des Faure-Fondamente n'existe même plus à Béziers, la ville où Pellisson est venu au monde. Pour qui donc M. Livet a-t-il eu le dessein de réimprimer les deux écrits qu'il a expliqués ou complétés par des notes, des éclaircissements, une introduction, un appendice et toutes sortes de pièces justificatives? Mais M. Livet n'a donc pas lu cette curieuse lettre sur le président Rose, insérée dans le second volume de sa publication, de la page 385 à la page 390?

Il l'a si bien lue, le traître, qu'il en a gardé un vif ressentiment contre le judicieux abbé qui s'intitule lui-même un franc Gaulois. Ce ressentiment, du reste, se trahit partout, aussi bien dans l'introduction que dans les notes. La franchise gauloise déconcerte un peu M. Livet, qui préfère systématiquement le très-précieux langage de Pellisson. Celui-ci est réimprimé avec tous les honneurs du triomphe; celui-là reçoit dans la mêlée tous les horions. Celui-ci « a de la politesse, de l'élégance, de l'urbanité, de la grâce ; » celui-là « n'a aucune fleur ! » Aucune fleur, hélas ! d'Olivet n'a aucune fleur, le pauvre homme! Et j'ai vu le moment où M. Livet, qui a un style extrêmement fleuri, lui, allait, par pure compassion, étouffer son quasi-homonyme sous une pluie de roses. Pourquoi n'a-t-il pas

cédé à ce bon mouvement? Nous aurions reçu de sa main un d'Olivet fleuri qui aurait eu de la *politesse, de l'urbanité, de la grâce,* exactement comme cet incomparable Pellisson, l'heureux écrivain dont il nous vante à tout propos le *charme indéfinissable.* Indéfinissable! Ne croirait-on pas qu'il s'agit de Racine? Indéfinissable! Ah! le mot est bien trouvé : je défie bien M. Livet de le définir, le charme de l'immortel Pellisson. Quant à moi, je le déclare humblement, je n'ai pu découvrir nulle part dans la Relation épistolaire du précieux académicien, ni « cette belle langue dont il avait le secret, » comme s'il eût été Bossuet ou La Bruyère, ni « ce style qui suffirait pour faire vivre même un ouvrage dénué d'intérêt, » comme s'il eût été Saint-Simon. Non, monsieur Livet, soyez-en bien persuadé, votre grand homme Pellisson ne peut être comparé ni à La Bruyère, ni à Racine, ni à Saint-Simon, ni à Bossuet. Pellisson est un écrivain des plus ordinaires, j'allais dire des plus médiocres : il a la diction mesurée, compassée, la langue polie, raisonneuse, oratoire des honnêtes gens du dix-septième siècle. Relation pour Relation, élégance pour élégance, académicien pour académicien, serait-il possible un seul instant de mettre au même rang, par exemple, le badinage de la *Lettre à M. Faure* et le badinage des *Grands Jours?* A côté de Pellisson, le jeune abbé Fléchier serait une merveille.

Quant à l'abbé d'Olivet, je ne fais pas grand cas, je l'avoue, de son *Histoire de l'Académie*, sur laquelle il passe condamnation lui-même assez volontiers; mais j'estime assez son jugement pour me ranger sans dis-

cussion à son avis, en ce qui touche les prétendus historiens de l'Académie. Je ne conçois pas, ou plutôt je conçois fort bien l'amertume que met M. Livet à le harceler par des notes au bas des pages ou par d'injustes réflexions dans son introduction. Le franc gaulois n'a-t-il pas déprécié l'édition de M. Livet par sa lettre sur le président Rose ? Un éditeur moins consciencieux eût supprimé sans façon cette lettre malencontreuse ; mais nous avons de la conscience, nous, et nous publions la lettre qui nous condamne, tout en enrageant. Oui, nous la publions avec une espèce d'héroïsme littéraire ; mais nous nous réservons le plaisir de déclarer qu'il manque à d'Olivet « cette conscience d'un historien scrupuleux qui n'épargne et ne plaint aucun effort pour traiter un sujet avec tout son détail et dans toute son étendue... » et « qu'il s'est montré pour son compte historien assez peu pénétré de ses devoirs, assez peu zélé à les remplir, et, pour tout dire, académicien médiocrement curieux des particularités ou des événements académiques. » Ah ! vous êtes sévère, monsieur Livet ! sévère, que dis-je ? vous êtes cruel, vous êtes impitoyable ! Et je n'aurais jamais supposé, dans ma candeur de critique, non, je n'aurais jamais imaginé que tant de fiel pût entrer dans l'âme d'un annotateur.

Voyons un peu, cependant, après avoir disputé sur le mérite de Pellisson et de l'abbé d'Olivet, voyons, en toute équité, dans cette publication, quel est le mérite exact de l'annotateur, de l'éditeur.

Si l'on en juge par son introduction, M. Livet doit être content de son œuvre, car il chante les yeux bais-

sés, à voix basse, avec une touchante modestie de dévote rengorgée, il chante doucettement une espèce d'*Exegi monumentum :* « Et maintenant, dit-il, que nous sommes arrivé au terme de ces longues et pénibles, mais aussi de ces agréables recherches, nous l'avouons, c'est avec regret que nous quittons un travail dont l'intérêt compensait les fatigues. Nous jouissions avec délices de cette calme et douce familiarité que nous nous étions créée avec des hommes dont s'enorgueillit à juste titre notre histoire littéraire. Quel sujet trouverons-nous jamais qui attire notre étude et nous captive avec plus de charme et de profit que l'histoire d'une compagnie illustrée par des écrivains dont la plupart ont apporté à la littérature française ses gloires les moins contestées et les plus sûres ? » A l'entendre parler de ses fatigues, de ses délices, de sa familiarité avec les gloires, de son *étude attirée,* du charme et du profit de ses recherches, et du sujet qui le captive (son sujet !) ne croirait-on pas qu'il a écrit lui-même l'*Histoire de l'Académie,* et qu'il est devenu le confrère de ces écrivains dont la plupart l'ont admis dans leur familiarité ?

Qu'a-t-il fait cependant ? Sauf l'introduction dont nous parlerons tout à l'heure, ce travail, « dont l'intérêt compense les fatigues, » se réduit à la transcription de quelques documents forts connus, tels que la *Comédie des Académistes,* le *Discours sur l'Académie française,* la *Requête présentée par les Dictionnaires,* etc., et de quelques lettres inédites du bonhomme Chapelain ; M. Livet a expliqué de plus, soyons complet, le droit de *Committimus,* vérifié quelques dates, changé quel-

ques étiquettes sur les dossiers des quarante fauteuils, déversé goutte à goutte en notes parfois utiles, souvent inutiles et puériles, le trop plein d'une érudition myope et microscopique ! Et c'est tout, c'est bien tout, je crois. Mais qu'y a-t-il là de si pénible, de si agréable, et de si méritoire, en fin de compte? Nous faudra-t-il bientôt élever des autels à ces Christophe Colomb des vieilles paperasses enfouies dans les cartons des bibliothèques? Trouvez donc une perle en grattant, et l'on vous permettra de chanter, ô glorieux cochets nourris par les bouquinistes !

M. Livet, je l'ai dit, est un homme studieux et laborieux. Il serait, à mon sens, un excellent secrétaire; mais il ne saurait aspirer à devenir un écrivain. Son introduction, écrite de main d'écolier, se traîne languissamment au milieu d'une phraséologie incolore. C'est le cantique d'un enfant de chœur de l'Académie : l'enfant devait avoir une belle couronne à la distribution annuelle des prix de sagesse littéraire. Quarante critiques infaillibles la lui ont décernée en effet, tout en déclarant que, pour avoir une excuse et une valeur, cette édition de Pellisson et de l'abbé d'Olivet aurait dû offrir au public une introduction spirituelle, élevée, savante, qui fût exactement ce qu'elle devait être : une histoire critique de l'Académie.

—

LA

JEUNESSE D'UN ÉVÊQUE

LA
JEUNESSE D'UN ÉVÊQUE

—

A M. Sainte-Beuve

J'ai relu cet automne, à Clermont, dans cette belle bibliothèque dont les fenêtres regardent le plateau de Gergovie, votre nouvelle édition des *Grands Jours d'Auvergne*. Me permettez-vous, monsieur, d'en causer librement avec vous ?

Je suis convaincu d'avance que cette causerie ne vous déplaira pas, quoique je n'aie pas tout à fait les mêmes opinions que vous sur la valeur des *Grands Jours* et sur le caractère de l'abbé Fléchier. Peut-être, en fin de compte, me saurez-vous gré d'avoir appuyé légèrement où vous n'avez voulu que glisser. Vous ne pouvez en tout cas me garder longtemps rancune d'avoir attiré sur la margelle du puits cette Vérité discrète, mobile et flottante, que vous aimez tant à retenir au fond de l'eau. En ayant d'ailleurs l'air de vous contredire, je ne ferai souvent que répéter à

haute voix ou traduire en langue vulgaire ce que vous aurez fredonné vous-même à bouche close dans la langue elliptique des raffinés et des initiés. Si vous me jugez parfois un peu grossier, quand je vous trouverai moi-même un peu subtil, qu'il nous souvienne à tous deux des *Femmes savantes* de la comédie, et que Philaminte ou Armande ne dédaigne pas trop Henriette. Le logis de Chrysale est la maison du public : il est bon qu'Henriette ait tout son franc-parler dans cette maison-là.

J'aurais maintenant une grâce à vous demander : c'est que notre causerie soit un tête-à-tête. Je ne tiens pas du tout à m'amuser aux bagatelles du parfilage littéraire devant la mine grave de M. Chéruel, votre savant collaborateur. Renvoyons M. Chéruel, s'il vous plaît, mais renvoyons-le couronné de fleurs et parfumé de louanges. Il nous suffira pour cela de bien déterminer quelle a été sa part dans cette belle édition des *Grands Jours*.

Il ne s'est guère occupé de Fléchier, M. Chéruel ! Son principal souci a sans doute été de rendre cette seconde édition plus exacte et plus complète que la première. N'est-ce pas lui qui a demandé à M. Desbouis, bibliothécaire à Clermont, une nouvelle collation du texte sur le manuscrit original ? Il a bien fallu ensuite consulter aux Archives le manuscrit de Dongois, greffier de la commission des *Grands Jours*, afin de contrôler par le procès-verbal de l'homme de loi les récits développés et ornés du galant conteur. C'est M. Chéruel qui a pris la peine de consulter et de contrôler. Il s'en est allé consciencieusement à l'hôtel Sou-

bise, et non moins consciencieusement à la Bibliothèque impériale, et, de ses voyages répétés, le résultat peut se voir dans ce faisceau de documents accumulés avec ordre au bout du volume, sous cette modeste étiquette : *Appendice.*

Trente-trois pièces diversement importantes composent cet Appendice, où dominent les extraits intéressants du journal de Dongois. Je ne les citerai pas toutes; mais je dois signaler pourtant celles qui m'ont semblé les plus utiles et les plus curieuses. Voici d'abord une notice très-complète sur l'institution des Grands Jours, où M. Chéruel détaille avec soin l'histoire de cette juridiction ambulante, depuis Philippe-le-Bel jusqu'à Louis XIV. « Les Grands Jours, dit-il, étaient des assises extraordinaires que des commissaires désignés par le roi allaient tenir dans les contrées où la justice ordinaire était impuissante. Ces commissaires, choisis parmi les membres du parlement et les maîtres des requêtes, étaient armés d'une autorité redoutable. Ils avaient le droit de juger sans appel, de faire des règlements pour le prix des denrées, les poids et mesures, la discipline ecclésiastique, en un mot, pour toutes les parties de l'administration. Délégués immédiats de la puissance royale, ils la rendaient présente dans les provinces éloignées, et prouvaient que ses longs bras, comme dit Bossuet, pouvaient saisir les criminels les plus redoutés jusqu'aux extrémités du royaume...

Après cette étude pleine de faits et de recherches, nous trouvons dans l'Appendice les lettres patentes du roi pour l'établissement des Grands Jours, la nomina-

tion des commissaires au nombre de seize, non compris le président de Novion et le maître des requêtes chargé du sceau, Lefèvre de Caumartin ; le monitoire et la fulmination de l'official ou juge ecclésiastique de Clermont ; le discours d'inauguration de l'avocat général Denis Talon ; une lettre du roi à M. de Novion, des lettres de l'intendant Pomereu au chancelier Séguier, de M. de Caumartin et de M. de Novion au même chancelier ; la taxe des objets de consommation pendant la tenue des Grands Jours, et le total des dépenses faites pendant la durée des assises, tant par l'Etat que par les villes de Riom et de Clermont, dépenses montant ensemble à la somme de soixante-cinq mille livres. Les pièces les plus curieuses du recueil sont, sans contredit, un poëme latin de Fléchier qu'il serait bon de comparer à sa Relation en prose, et le Noël populaire, en patois auvergnat, composé par un habitant de Clermont, nommé Laborieux. Je citerai de ce Noël les deux couplets suivants, parce qu'ils résument hardiment, selon moi, le mouvement de l'opinion pendant la tenue des Grands Jours :

Si sauvage que soit
L'habillé de soie,
Loin de son donjon,
Il a même joug
Que l'habillé de bure.
Au coquin,
Au grand, au marquis,
Un valet tient la bride roide,
Il jure, peste, crie,
Mais il les tient, ce goujat...

Des châteaux sans pain,
Sans mie, ni croûte,
Vin, broc, ni pot,
Plus nus qu'un jeu de paume,
Chacun fuit s'il peut.
Les prévôts
Sur leurs chevaux,
Font du pays la ronde;
Ils vont de côte en côte;
Mais ils font peu de profit.
Dans le nid des plus fins,
Ils ne trouvent rien que quelque peloton,
Dans quelque coin.

Le Noël a raison ; car la redoutable justice des Grands Jours n'aboutit en somme qu'à une série de supplices en effigie : il n'y eut que deux ou trois exécutions réelles, les criminels les plus menacés ayant eu le temps ou l'esprit d'aller paisiblement attendre au fond des bois les inexorables conclusions de l'avocat Talon.

Avec l'Appendice de M. Chéruel — pièces tirées des Archives ou de la Bibliothèque — on peut reconstruire dans tous ses détails l'ensemble historique dont la relation de Fléchier est une ampliation tantôt pompeuse, tantôt familière, et toujours étudiée.

Je n'ai pas plus que vous, monsieur, l'intention d'analyser cette Relation remplie de digressions et d'épisodes. La première édition de l'ouvrage a mis suffisamment en lumière l'existence de ces brigands féodaux à la Mauprat, tels que les Canillac, les d'Espinchal, les Saint-Palais. Laissons ces héros en pâture aux au-

teurs de mélodrames; tenons-nous-en, s'il vous plaît, à une étude littéraire et morale. Examinons un peu, d'après cette relation des *Grands Jours d'Auvergne,* ce que vaut l'écrivain et ce que vaut l'homme chez le jeune et riant abbé Fléchier.

Quand l'œuvre de jeunesse de l'évêque de Nîmes fut tout à coup révélée au public en 1844, elle étonna et scandalisa bien des gens, vous le savez. On ne voulait pas reconnaître, dans le précepteur mondain du fils de M. de Caumartin, dans l'abbé de compagnie de madame de Caumartin, le prédicateur solennel et le majestueux prélat de la tradition. Il y avait eu, disait-on, un acte de calomnie et d'impiété dans la publication de l'étrange manuscrit de Clermont. Le digne M. Gonod, premier éditeur du manuscrit, eut à essuyer dans sa province une grêle d'invectives parisiennes. Il fut accusé de supercherie diabolique et de falsification audacieuse. Les plus modérés de ses pieux adversaires affirmaient que des passages entiers avaient été interpolés, dans le dessein de nuire à la religion et de déconsidérer une des plus pures gloires de l'Eglise de France. Comment se pouvait-il, en effet, que le nom de Fléchier eût signé des historiettes comme celle de mademoiselle de Combe, des anecdotes comme celle d'Etiennette, et des peintures satiriques du clergé (des jésuites surtout) qui semblent un reflet des *Provinciales*? On n'y croyait pas ; on donnait toutes sortes de démentis à ce manuscrit mensonger ou tout au moins indiscret. Les preuves d'authenticité ont été produites depuis, et le journal du greffier Dongois en particulier a donné gain de cause à la bonne foi de M. Gonod.

Désormais plus de controverse possible. Et cependant, monsieur, je ne sais quelle crainte vague se décèle à mots couverts dans votre Introduction. Le feu s'est apaisé, dites-vous, et je vous vois remuer la cendre avec des précautions infinies. Quand une étincelle en jaillit, vous l'étouffez aussitôt entre vos mains, au risque de vous brûler l'épiderme. « Mon but sera d'amener tous les esprits qui daigneront me suivre à comprendre que ces Mémoires sont tout à fait d'accord, et pour le fond et pour le ton, avec ce qu'on pouvait attendre de la jeunesse de Fléchier ; qu'ils ne la déparent en rien ; qu'ils font honneur à l'esprit de l'auteur, à sa politesse, sans faire aucun tort à ses mœurs, ni à sa prochaine et déjà *commençante* gravité... Voyons Fléchier tel qu'il était... Ne craignons pas de nous le représenter dans sa première fleur d'imagination et d'âme, dans sa première forme de grand homme, d'abbé honnête homme et encore mondain ; et bientôt, sans trop de complaisance, sans presque avoir à retrancher, nous arriverons insensiblement à celui qui n'avait eu en effet qu'à se continuer lui-même, et à se laisser mûrir pour devenir l'orateur accompli, si digne de célébrer Montausier et Turenne, et l'évêque régulier, pacifique, exemplaire, édifiant. Il n'y a pas de vie plus unie que la sienne ni qui se tienne mieux. » Un autre passage de votre Introduction enchérit encore sur cette insinuante apologie : « N'allons pas faire comme des lecteurs peu avertis. Ne nous étonnons pas, ne nous scandalisons pas. Fléchier, à cet âge et dans cette mode de société, est, et doit être, au moins en paroles, partisan et sectateur du bel amour raffiné, de

l'amour respectueux à la Scudéry, de l'amour, non pas tel qu'on le fait dans le petit monde, mais de celui qui durerait des siècles avant de rien entreprendre ni entamer. Il sait sa carte de Tendre, il sait son code et sa procédure des cours d'amour, il a lu l'*Astrée.* » Le caractère de Fléchier, monsieur, s'épure et se réhabilite pleinement dans votre sinueuse plaidoirie ; on sait, grâce à vous, *qu'au moins en paroles* tout dut être *régulier, exemplaire, édifiant* dans la jeunesse de l'évêque de Nîmes. Pour achever de démontrer *qu'il n'y a pas de vie plus unie que la sienne,* vous citez de lui cette lettre épiscopale à madame Deshoulières : « Quelle joie pour moi, madame, de trouver, après le cours ennuyeux d'une visite de diocèse, une lecture aussi délicieuse que votre poésie. Je croyais n'avoir plus de goût que pour les soins de l'épiscopat et pour la règle de la discipline de l'Eglise ; mais j'ai senti que j'aimais encore les sonnets, les stances et les idylles, et qu'au milieu des occupations les plus sérieuses j'étais encore capable d'amusement. Vous m'avez remis devant les yeux l'image d'un monde que j'avais presque oublié, et je me suis intéressé aux plaisirs et aux chagrins que vous avez exprimés dans vos ouvrages... » Vous rappelez, en outre, afin d'épuiser la rhétorique des rapprochements, cet endroit de l'oraison funèbre de la duchesse de Montausier, où Fléchier se souvient de « ces cabinets que l'on regarde encore avec tant de vénération, où l'esprit se purifiait, où la vertu était révérée sous le nom de l'incomparable Arthénice. » Et vous renouvelez avec charme cette thèse assez périlleuse : l'évêque et l'abbé se ressemblent ; l'âge et le

costume seuls apportent quelque différence dans le caractère, les mœurs et la physionomie. Prenez garde, monsieur, qu'au lieu de sauver l'abbé par l'évêque, vous ne damniez l'évêque par l'abbé.

Mais c'est bien de damnation qu'il s'agit ! Fléchier s'est formé à la vertu et à la galanterie dans le cabinet d'Arthénice, et le salon bleu de l'hôtel Rambouillet n'était guère qu'une antichambre païenne du paradis chrétien. L'abbé Bossuet n'a-t-il pas récité là son premier sermon? Oui, sans doute, et ce qui prouve qu'il ne faut pas abuser de la « théorie des milieux » pour expliquer la formation d'une intelligence ou d'un caractère, c'est que chez l'évêque de Meaux, soit dans ses écrits, soit dans sa vie, rien ne présente l'image d'un ancien abbé galant et précieux, de cet abbé de ruelle et de cour qui fut au XVIIe siècle, on ne l'a pas encore assez remarqué, l'aîné de l'abbé roué et philosophe, de l'abbé-Pompadour en un mot, qui fut un si joli luxe de la société en France, avant la première Révolution.

Ah ! Fléchier a eu du bonheur, pour sa renommée historique, de ne pas naître sous la Régence ou sous Louis XV. Souple comme il était, et si désireux de faire fortune, il eût poussé très-loin, j'en suis sûr, l'esprit de galanterie et de société. Au lieu de la mitre d'évêque, il eût aisément accroché le chapeau de cardinal, entre Leurs Eminences messeigneurs de Tencin et de Bernis. Vers l'année 1660, il rimait déjà de petits vers dignes de l'abbé Chaulieu :

J'étais peste, j'étais rieuse,
Je traitais abbés et blondins

D'impertinents et de badins,
Et je faisais la précieuse.

. . . .

Galants, abbés, blondins, grisons,
Sont tous les jours à sa ruelle.

. . . .

L'un qui donne des madrigaux,
Des épigrammes, des devises,
Lui prête carrosse et chevaux,
Et la mène dans les églises;
L'autre admire ce qu'elle dit,
La flatte d'un air agréable,
Et la traite de bel-esprit,
Et trouve sa jupe admirable.
Tel la prêche les jours entiers
Sur les doux plaisirs de la vie.

. . . .

Qu'on lise le reste dans la jolie pièce qui porte le titre de *Nouvelles de l'autre monde* (1), et que vous avez extraite pour les fins entendeurs de l'ancien manuscrit de M. de Boze : *Juvenilia Flecheriana,* ou *Divertissements, jeux d'esprit, passe-temps de la jeunesse d'une des premières plumes de ce siècle,* ou *Amusements de la jeunesse d'un homme illustre.* Vous dites, monsieur, que c'est de la poésie dans le goût de l'abbé Cotin. Oh ! je vous en demande humblement pardon, mais c'est d'un autre goût et d'une autre date. Cela sent déjà la poésie du dix-huitième siècle, celle qui est sortie du dix-septième par la porte dérobée du parc de Sceaux, au temps où madame du Maine y siégeait, au milieu d'une cour

(1) Cette pièce, attribuée à Fléchier, se retrouve dans les œuvres de Pavillon, avec la réponse de mademoiselle La Vigne, à qui elle est adressée.

de rimeurs et de conspirateurs. Le cardinal de Polignac et sa fée Ludovise auraient admis de grand cœur cette muse badine à prendre sa part de leurs divertissements.

A la cour de Sceaux, je ne l'ignore point, la galanterie et la vertu ne se tenaient point aussi étroitement que dans la rue Saint-Thomas-du-Louvre. Entre les abbés Saint-Genest et Malezieu, l'abbé Fléchier se serait senti fort gêné, s'il est vrai, monsieur, comme vous le voulez, que le protégé de tant de belles âmes fût incapable de se livrer à la galanterie autrement qu'en madrigaux. La *préciosité*, je n'ai pas la prétention de vous l'apprendre, n'était pas toujours une garantie de sagesse. Quel était donc le préservatif du jeune abbé contre les entraînements des petites pestes et des rieuses mutines qui le traitaient d'impertinent et de badin ? Son austérité de cénobite ? Il aimait trop le monde pour le fuir. Un argument beaucoup plus solide vous reste, et vous vous hâtez d'en profiter. Fléchier avait reçu en naissant, dit un biographe, « une imagination belle, mais réglée. » Il était doué, dit un autre, « de ce naturel heureux que le sage met au rang des plus grands biens, et qui tient peu du funeste héritage de notre premier père. » D'où vous concluez très-discrètement que « les passions ne le transportaient pas, et qu'un feu pur et doux l'animait. » Chaste comme Boileau ou comme madame de Sévigné, tel était, selon vous, le gentil moraliste qui disait à son Iris :

Quittez l'erreur que vous suivez.
Craignez que le ciel ne s'irrite;
Aimez pendant que vous vivez,
Et songez que je ressuscite!

ce moraliste trop avisé qui, dans un dialogue entre *Climène et Tircis*, laissait échapper deux vers si badins que je n'ose vraiment pas les reproduire.

A mon tour je dis maintenant après vous : « Voyons Fléchier tel qu'il était. » Mais j'ajoute pour mon compte, en retournant une de vos phrases : Faisons équitablement deux parts de sa carrière ; car il n'y a point de vie qui se tienne moins que la sienne et qui soit moins unie. De cette façon, je concilie le respect dû à la mémoire d'un prélat irréprochable et mes droits de libre critique dans une question d'histoire où la morale et la littérature sont également intéressées. Aux yeux des chrétiens les plus timorés, quel mal y aurait-il à ce qu'on pût dire franchement : « La jeunesse de saint Augustin, la jeunesse de Pascal ou la jeunesse de Rancé ? » Admettons une conversion, un mouvement de la grâce, un retour sévère à la foi vivante et pratique. Oui, Fléchier s'est converti : nous voilà en règle avec sa mémoire. Essayons maintenant d'apprendre par lui-même quelle fut sa vie de mondain. Et qu'on ne nous accuse pas de nous livrer sans motif à de pures recherches de casuiste : notre but est de retrouver chez Fléchier le type encore mal connu de l'abbé du dix-septième siècle. Les *Mémoires sur les Grands Jours d'Auvergne* nous y aideront : car il y a dans cet ouvrage de précieux aveux de l'auteur. Mais peut-être ferons-nous bien de consulter d'abord le *Portrait* que l'ami d'Iris composa de sa main pour cette belle. Nous aurons devant nous tout de suite sa figure, et puis son esprit, et puis enfin son cœur.

« Sa figure, comme vous le savez, n'a rien de tou-

chant, mais elle n'a aussi rien de choquant. Sa physionomie n'impose pas, et ne promet pas, au premier coup d'œil, tout ce qu'il vaut ; mais on peut remarquer sur son visage je ne sais quoi qui répond de son esprit et de sa probité... »

Il est honnête homme et galant homme : cela s'entend de reste.

« Il paraît d'abord trop sérieux et trop réservé ; mais après il s'égaye insensiblement, et qui peut essuyer ce premier froid, s'accommode assez de lui dans la suite. Son esprit ne s'ouvre pas tout d'un coup, mais il se déploie petit à petit, et il gagne beaucoup à être connu.. Il a un caractère d'esprit net, aisé, capable de tout ce qu'il entreprend. Il a fait des vers fort heureusement ; il a réussi dans la prose ; les savants ont été contents de son latin ; la cour a loué sa politesse, et les dames les plus spirituelles ont trouvé ses lettres ingénieuses et délicates. Il a écrit avec succès ; il a parlé en public, même avec applaudissement... Sa conversation n'est ni brillante, ni ennuyeuse ; il s'abaisse, il s'élève quand il le faut. Il parle peu, mais on s'aperçoit qu'il pense beaucoup. Certains airs fins et spirituels marquent sur son visage ce qu'il approuve et ce qu'il condamne, et son silence même est intelligible. »

« ... Pour son cœur, il n'est pas aisé de le connaître : *il se modère quand il veut, il est secret et circonspect*, il se cache souvent sous les voiles d'une tranquillité et d'une indifférence apparentes... On dirait d'abord que votre Ami n'est pas capable de tendresse, mais quand on fait tant que de le toucher, il n'y a guère d'hommes plus sensibles. Il ne prend pas de ces

feux subits qui s'éteignent presque aussitôt qu'ils sont allumés, il va pied à pied et laisse mûrir l'amitié. Il ne s'engage pas sans savoir bien à quoi il s'engage : *son cœur lui est trop cher pour le donner au hasard...* Il a de l'ambition, non pas de celle qui s'empresse et qui s'agite pour parvenir, mais de celle qui attend paisiblement la justice qu'on doit lui rendre... »

Détachons ce portrait du cadre, qu'il s'anime et qu'il marche avec mesure, et nous reverrons en un seul tous les abbés du dix-septième siècle : non pas les abbés de qualité qui s'en vont en carrosse passer leur thèse en Sorbonne et qui jouent dès le berceau avec la croix pectorale ; mais les abbés de fortune, venus par le coche à Paris, sans nom, sans argent, sans génie, armés seulement de leur bonne grâce et de leurs belles études, ayant dans leur poche l'*Art d'aimer* et dans l'esprit l'art de plaire, rimant en français pour les dames, versifiant en latin pour les savants, tout juste assez sérieux pour réussir auprès des gens frivoles, et assez badins pour dérider les gens sérieux ; excellents conteurs et surtout patients écouteurs ; disposés à tous les emplois du bel-esprit, idylles, madrigaux, sonnets, épigrammes, sermons ; et cherchant, à travers les protecteurs de circonstance et de passage qui les font avancer de deux ou trois pas, le tout puissant patron qui d'un seul geste les pousse au plus haut degré de leur carrière, sur ce trône rayonnant de l'Eglise, d'où ils bénissent avec une noble fierté ceux qu'ils ont longtemps amusés par leur ingénieuse complaisance.

Fléchier tendit de bonne heure à deux buts élevés : au fauteuil académique et au siége d'évêque. Par Con-

rart il connut Chapelain, procureur général des grâces, et M. de Montausier, son Mécène. Ayant de la sorte une porte ouverte sur l'Académie, et une autre sur la faveur, il attendit sa fortune chez les Caumartin. Qu'avait-il fait jusque-là ? trois pièces latines sur la paix des Pyrénées, sur la naissance du Dauphin, sur le carrousel de 1662. Après avoir célébré Cupidon en latin pour les savants de l'Académie, il chanta l'Amour en français pour M. de Caumartin, qui, poétiquement travesti en Alcandre, soupirait alors pour Doris (mademoiselle de Verthamon). Le maître des requêtes lui avait confié l'éducation d'un enfant de sa première femme, M. de Boissy. Très-répandu déjà partout où son intérêt le menait, Fléchier avait, en partant pour l'Auvergne, le titre de prédicateur du roi. Et s'imagine-t-on quel était alors son bréviaire ? l'*Art d'aimer* d'Ovide, traduit par le président Nicole !

A peine arrivé à Riom, ce qu'il nous décrit tout d'abord, c'est la beauté à la mode de cette petite ville : « Elle a la taille fort belle, les yeux beaux, le teint fort uni, mais un peu trop chargé de rouge, et tous les traits du visage assez réguliers... Ceux qui la connaissent particulièrement trouvent en elle quelque chose de plus charmant que cet extérieur et disent que c'est l'esprit le plus doux, le plus enjoué, le plus insinuant et le plus adroit du monde... aussi tiennent-ils la conquête de ses yeux sûre, et ne croient pas que *les cœurs les plus sévères* puissent tenir une demi-heure contre elle, lorsqu'elle a bien entrepris de les toucher. *Je sais des gens qui voudraient bien en faire l'épreuve.* »

Ces *gens-là*, c'est vous qui le remarquez, M. Sainte-

Beuve, ces gens-là ne sont autres que lui-même. L'abbé n'a pas le *cœur sévère :* aussi veut-il tenter l'épreuve ; mais ne nous a-t-il pas avoué qu'il est secret et circonspect, qu'il sait se modérer, et que son cœur lui est trop cher pour le donner au hasard ? Oh ! tranquillisons-nous : Fléchier ne connaîtra jamais cette vie de tempête dont parle Pascal, il n'aura jamais à combattre les intimes tendresses d'un Fénélon et d'un François de Sales. Les fougues orageuses lui manquent, aussi bien que la source vive de la sensibilité. Ce qui peut lui plaire et ce qui lui plaira sur son chemin, c'est une relation aisée, commode, point romanesque et presque bourgeoise. « ... Je m'attache particulièrement, dit-il, à la conversation de madame de Brion, qui fut ma meilleure rencontre. C'est une dame de Paris, fille de M. de la Barde, autrefois ambassadeur en Suisse, qui est une personne aussi aimable qu'on en puisse voir... Elle n'est pas de ces beautés qui ont grand éclat et grande apparance, mais elle a quelque chose de doux et d'agréable qui vaut mieux que tout le beau et tout le brillant des autres. Son esprit est fort vif et fort réglé, et l'on remarque bientôt en elle beaucoup de discernement et de modestie... La bonne opinion que j'avais de son esprit et de sa vertu m'excita à rechercher sa conversation, et l'honneur que j'avais d'être déjà connu d'elle et *la solitude du mari* me donnèrent la commodité de la voir souvent. » Ailleurs il ajoute : « ... Madame de Brion prit d'abord la résolution de partir aussi, et j'eus la satisfaction de m'en retourner avec elle et de ne laisser rien après moi que je pusse regretter. » Dans un autre passage de ses

Mémoires, il raconte avec une aisance singulière ce qui suit : « Je prêchai donc : je passai quelque temps en conversation avec les dames religieuses et quelques autres dames qui étaient venues goûter des fruits du sermon, et après avoir encore fait un tour de promenade, j'allai passer quelques bons moments chez madame de Brion, dont la conversation est si agréable, si pleine d'esprit et si judicieuse, qu'on ne la quitte jamais qu'avec regret. »

La dissipation de Fléchier durant son séjour en Auvergne se révèle à chaque page de sa relation. Il aime la comédie et la défend contre les Pères de l'Eglise. Il assiste aux bourrées et ne se révolte un peu qu'au sujet des *goignades,* dont il décrit pourtant le mouvement avec la précision d'un observateur attentif : « La goignade, sur le fond de gaieté de la bourrée, ajoute une broderie d'impudence, et l'on peut dire que c'est la danse du monde la plus dissolue. Elle se soutient par des pas fort déréglés *et qui ne laissent pas d'être mesurés et justes,* et par des figures qui sont très-hardies et qui font une agitation universelle de tout le corps. Vous voyez partir la dame et le cavalier avec un mouvement de tête qui accompagne celui des pieds, et qui est suivi de celui des épaules et de toutes les autres parties du corps, qui se démontent d'une manière très-indécente. Ils tournent sur un pied, sur les genoux, fort agilement ; ils s'approchent, se rencontrent, se joignent l'un l'autre si immodestement, que je ne doute point que ce ne soit une imitation des bacchantes dont on parle tant dans les livres des anciens. » S'il condamne les goignades par bienséance, il n'en détourne

pas les yeux pourtant, et l'on jugerait même que ce spectacle ne lui déplaît pas, car il en marque avec soin chaque partie, et représente fort exactement dans sa peinture, ici l'indécence, là le rhythme parfait, et plus loin l'agilité des danseurs. Je ne sache pas pour mon compte de meilleure manière d'être immodeste que de définir si soigneusement l'immodestie. Fléchier a le tort, fort souvent, de blesser ainsi du même coup le bon goût et la morale, en s'efforçant de conter avec agrément et de décrire avec élégance. Il croit tout sauver au moyen de ses périphrases redoublées, et il ne se doute pas que la chasteté du discours puisse être compromise par ces ruses de style, par ces calculs de diction, par ces jeux d'esprit où le langage se relâche avec la pensée. Les anecdotes les plus risquées ont quelquefois un air d'innocence, quand le récit en est simple, aisé, naturel. Voyez, par exemple, madame de Sévigné. Recule-t-elle jamais à petits pas quand il s'agit de sauter lestement? où vit-on jamais plus de franchise et de rondeur dans les passages scabreux? C'était cependant une précieuse, et mieux que personne elle possédait « ce tact exquis des bienséances » qui varie selon vous, monsieur, « avec les âges et les moments. »

Si Fléchier était précieux, il ne l'était donc pas à la façon des grandes précieuses, de madame de Sévigné, par exemple, ou de madame de Maintenon. Avec ses délicatesses exquises, le goût des ruelles comprenait aussi un fonds de grossièreté maniérée. Ce mélange dépare un grand nombre de pages dans les *Mémoires sur les Grands Jours d'Auvergne.* Où vous ne voyez,

monsieur, que galanterie, bonne grâce, ironie ; où vous affirmez que la diction de Fléchier, c'est la finesse, la justesse et la propriété même, je suis obligé de relever des plaisanteries malséantes, des amplifications oiseuses et jusqu'à des raffinements indécents. Vous citez comme une espièglerie gentiment racontée l'idylle de la belle Etiennette et de son amoureux, à qui la malice d'un sorcier joua un si vilain tour. Le récit, en effet, serait fort joli, si Fléchier, à ce propos, ne s'étendait avec complaisance sur le chapitre des noueurs d'aiguillettes. Il étale sur ce point une érudition fort étrange ; citant à la fois un livre d'Hincmar, un article de la loi salique, un verset de l'Ecriture et cet hémistiche de Virgile :

Necte tribus nodis, etc.

Ses plaisanteries sur l'épreuve du *congrès* (pages 263 et 264), son badinage sur la fécondité des femmes de Clermont (page 38), sa discussion approfondie sur le cas d'une femme qui a percé d'un coup de hallebarde « le cœur d'un malheureux qui brûlait pour elle, » ses historiettes du curé d'Alençon (page 112) et du curé de Saint-Babel (page 102), témoignent d'une propension assez vive pour un genre d'épisodes assez grossiers. Il est vrai qu'en revanche les *Mémoires sur les Grands Jours* contiennent un petit roman langoureux, plein de tendres déclarations, de billets doux et d'entretiens quintessenciés qui feraient croire que la ville de Riom est située dans le royaume de Tendre. Oui, cela est vrai : mais le roman pastoral se termine brusquement par ce couplet de chanson :

De Combe et de l'intendant,
Savez-vous la nouvelle ?
Il demande à tout venant
Si. . . . .

Je ne me souviens pas d'avoir lu un couplet pareil dans la *Princesse de Clèves*, ni dans le *Grand Cyrus*, ni même dans l'*Astrée*. Est-ce donc que Fléchier comprenait la pastorale un peu moins chastement que d'Urfé, que madame de Lafayette ou Segrais, et que ses amis les Scudéry ?

La partie purement historique des *Grands Jours* est heureusement très-supérieure à la partie romanesque. Je n'oserais pas cependant, monsieur, affirmer avec vous que la Relation de Fléchier a « toute l'importance d'un témoignage circonstancié, d'un tableau neuf et hors de prix. » Le fond en est exact sans doute, mais que de broderies entrelacées avec complaisance sur la trame solide des faits ! Partout le roman recouvre l'histoire. Croyez-vous réellement, monsieur, aux beaux discours du curé de Saint-Babel, aux conversations d'Espinchal avec sa femme ? et ne vous suffit-il pas de comparer sur un même fait les versions de Fléchier et du président de Novion, pour conclure que le témoignage de l'abbé ne doit être accueilli que sous bénéfice d'inventaire ? Ecrivant presque sous la dictée de monsieur et de madame de Caumartin, le rusé chroniqueur se met au point de vue de ses hôtes pour leur donner la comédie aux dépens des ennemis ou des rivaux du maître des requêtes. De là viennent toutes ces pointes ironiques gentiment décochées, du reste, sur messieurs des Grands Jours, à commencer par M. de Novion, le

président, qui n'a rien à envier à ses assesseurs, tympanisés comme lui. On devine que M. de Caumartin, homme de cour, et par conséquent favorable à la noblesse, traite ses collègues en Perrins Dandins, en bourgeois ridicules et envieux. Il est clair aussi que madame de Caumartin s'amuse à dépecer de ses belles petites griffes la mère de M. Denis Talon et les filles de M. de Novion. Serait-il possible que l'abbé Fléchier oubliât assez ses intérêts pour ménager tous ces gens de robe et leurs vénérables familles ? Ne nous plaignons pas trop fort de ses complaisances ; elles nous ont valu les meilleures pages du livre, celles qui vous ont fait songer un moment, monsieur, à la touche délicate d'Hamilton.

Mais ces beaux endroits sont rares, il faut bien le dire. Le ton de la cérémonie, les formules de l'étiquette, les règles puériles de la civilité grammaticale, préoccupent trop souvent l'auteur des *Grands Jours*. Il faudrait un page pour porter la queue de ses périodes, et l'on finit par se lasser de voir un écrivain faire trois révérences à chacune de ses idées, avant de la présenter au public. Tant d'onction dans la galanterie, tant d'apprêt dans l'élégance, tant d'effort et de recherche pour le moindre trait d'esprit ; et avec cela, une telle sérénité dans l'estime de soi-même, une attention si vigilante à flatter tantôt les Caumartin, tantôt les Montausier, tantôt le bonhomme Chapelain, si influent encore à cette époque ; il y a là vraiment de quoi rebuter parfois, non pas un lecteur bienveillant, mais un éditeur optimiste. Avez-vous toujours résisté vous-même, M. Sainte-Beuve, au poids de ce style à

ramages, au parfum de tubéreuse qu'exhale cette belle vanité d'abbé ?

Ni le livre ni l'auteur ne vous ont déplu un seul instant. Vous avez fermé les yeux, j'en suis sûr, pour vous transporter en plein dix-septième siècle et quand vous les avez rouverts devant le manuscrit de Clermont, vous étiez l'abbé Sainte-Beuve à qui l'on avait dit le matin que l'illustre abbé Fléchier entrait le lendemain à l'Académie, ou qu'il venait de recevoir de Rome ses bulles d'évêque. Je confesse naïvement qu'avec la meilleure volonté du monde il m'a été tout à fait impossible de me transformer comme vous. Ne me brouillez pas, je vous prie, avec madame de Caumartin, et si vous avez quelque charité, monsieur, chargez-vous de faire ma paix avec madame de Montausier.

—

LE

NOVICIAT DE BALZAC

LE

NOVICIAT DE BALZAC

—

A Madame de Surville.

Votre charmant livre, madame, m'a donné l'envie de parler après vous de Balzac, — après vous et d'après vous. — Il y a déjà trop longtemps que votre illustre frère est devenu la proie des anecdotiers. Les amis ont arrangé leurs souvenirs, les indifférents et les ennemis ont égrené au hasard une centaine d'historiettes, et il est résulté de tout cela, vous le savez bien, quelque chose de faux, de futile et d'inconvenant, une espèce de légende faite par des Tallemant et des Bachaumont. Nous avons ainsi un Balzac apocryphe, l'homme à la grosse canne, l'homme aux ananas, l'homme du Cheval-Rouge ; mais du Balzac authentique, madame, que nous reste-t-il aujourd'hui ? Son œuvre elle-même amuse les loisirs des jeunes scoliastes de l'Ecole normale qui, par un trait de génie, l'ont merveilleusement installée entre les Mémoires de Saint-Simon et les

dessins de M. Gustave Doré. Une heureuse inspiration de votre piété fraternelle est venue dissiper à temps, je le crois, toutes les vapeurs colorées des apothéoses suspectes. La franche lumière a reparu, grâce à vous, autour de l'immortelle figure ; cette lumière sacrée qu'entretiennent les grands dévouements dans les cœurs fidèles ! Vous avez repris Balzac aux anecdotiers ; nous le reprendrons aux pédants.

Et c'est votre petit livre qui aura fait ce miracle ! Pourquoi ce livre si élégant, si naturel et si fin ne peut-il être lu par Balzac ? Votre grand Honoré, avec ses beaux yeux de voyant, y reconnaîtrait vite l'âme de sa *croyante*, l'esprit de l'*alma soror*, et, comme il disait familièrement quelquefois, le cœur de la *sœurette*. Qu'il nous soit permis à nous-même d'y reconnaître, à notre tour, et d'y goûter ce charme si attrayant des affections de famille dans une existence vouée aux lettres, ce baume d'exquise tendresse qui a soutenu Balzac dans ses plus rudes épreuves, et qui a trop souvent manqué à tant de belles intelligences cruellement bannies du foyer paternel.

L'enfance et la jeunesse de Balzac étaient presque inconnues, madame, avant ces confidences que vous seule pouviez nous donner. On savait qu'il s'était débattu obscurément, qu'il avait lutté avec énergie contre des difficultés presque insurmontables. Le travail latent de ses facultés s'était accompli dans une sorte de chrysalide épaisse et opaque : on savait cela sans doute, mais une nuée couvrait tout le reste. Il semblait que Balzac fût né à trente ans pour écrire, et qu'il n'eût jamais été jeune, inconscient et naïf. Aussi la jeunesse,

qui vole d'elle-même aux lyriques, aux poètes ailés, aux romanciers aériens, regarda-t-elle quelque temps avec une involontaire méfiance ce robuste voyageur littéraire qui dévorait si rapidement l'espace, et qui s'avançait à la conquête des esprits, sans lyre, sans ballon et sans ailes. M. de Balzac lui paraissait trop humain, trop réel, et faut-il le dire, trop pédestre et trop terrestre. La jeunesse n'aime pas les génies compliqués. Elle se laisse emporter aux impulsions directes ; elle résiste avec des cris d'anxiété quand on veut la forcer à suivre le mouvement d'un engrenage. On ne peut la traîner à sa suite, il faut nécessairement qu'on l'enlève. Rien ne saurait lui faire accepter d'avance, comme une inévitable nécessité, le tourbillon de contradictions où chaque homme se débat en ce monde : tout est plaine ou montagne à ses yeux ; plaine régulière ou montagne à pic ! Les horizons vastes, lumineux et découverts, l'aire spacieuse des champs de bataille, l'harmonieux contour d'une arène grandiose, voilà ce qui ravit sa pensée, tant dans l'ordre moral que dans l'univers physique. Tous les accidents de la vie, qu'ils viennent de la nature ou de l'homme, qu'ils soient artificiels ou réels, la jeunesse ne les voit pas et ne veut pas les voir, parce qu'elle est dominée par cet indomptable besoin d'action qui a nécessairement pour ressort l'enthousiasme, ou, ce qui est la même chose, un optimisme exalté. Or Balzac n'avait pas d'enthousiasme et pas d'imagination ; on le croyait du moins, avec la plus entière bonne foi, à l'époque où l'enthousiasme se nommait Victor Hugo, et l'imagination Alfred de Musset. On n'admettait alors qu'une forme de création poétique,

et, sans s'en douter, les hommes du plus grand talent, les émancipateurs les plus hardis et les plus libres, restaient enchaînés eux-mêmes dans le cercle d'un art allégorique, idéal, uniforme, c'est-à-dire routinier.

Balzac, comme les vrais classiques de tous les temps, donna de la chair et des nerfs, du sang et de la vie à ses créatures les plus idéales ; il les fit parler plutôt que chanter. Balzac n'avait pas d'imagination !

La jeunesse resta fidèle aux poètes règnants ; elle épuisa les modes romantiques, elle passa par des tragédies et des comédies de provinciaux déguisés, puis enfin elle mûrit, elle eut trente ans, nia le romantisme, nia les faux classiques, et se voua définitivement à Balzac. Mais, à quel Balzac? celui de la secte des Balzaciens : car il y a eu des Balzaciens comme il y avait eu des Hugolâtres ; il poussa même un beau jour des sous-Balzaciens, qui se dégradèrent jusqu'à tomber dans la platitude érigée en système, dans le Réalisme. Dès lors on inaugura le Balzac réaliste, un Balzac observateur, copiste, photographe, qui a réussi partout comme la photographie. C'est celui-là, madame, il faut en rougir, c'est celui-là dont la plupart des lecteurs ont fait un grand homme. Laissons subsister, pour les besoins de l'admiration universelle, cette ridicule image d'Epinal. L'auteur de la *Comédie humaine* est pour nous un homme d'imagination.

N'est-ce pas à l'imagination, en effet, que ses écrits empruntent toute leur puissance? L'imagination a créé chez lui la volonté même, séduite en chemin par d'éternels mirages. Balzac a voulu fortement et sans cesse, parce qu'il a sans cesse exhaussé le but où devait frap-

per sa volonté. Ainsi s'expliquent les souffrances et les plaisirs, les abattements et les réveils, l'activité militante, en un mot, de ce temps d'épreuves où se fortifia sa jeunesse, de cette époque tourmentée et vraiment féconde qu'on pourrait appeler le temps de son noviciat littéraire.

Le noviciat de Balzac ! voilà une expression qui pourra blesser quelques gens de goût ; mais je n'en trouve pas de plus pittoresque, en songeant à ce jeune reclus, dans cette robe blanche à capuchon qu'il a si longtemps portée, ni de plus caractéristique, en assistant par la pensée à ce long travail de préparation et d'initiation dans la solitude, à cette étude de lui-même qu'il a si tenacement poursuivie avant de donner par une belle œuvre la mesure de son ambition. Vous qui avez suivi de près et de loin la destinée de votre frère, madame, vous avez compris sans effort qu'il y avait là un vif intérêt de curiosité sympathique. Aussi nous avez-vous communiqué, dans votre livre, par fragments habilement reliés, toute la correspondance du jeune novice en proie à son imagination qui tour à tour le désole ou le console. Il suffit de lire une à une ces précieuses lettres pour embrasser dans leur harmonie, la destinée, le caractère et le génie de Balzac.

Les premiers feuillets de cette correspondance s'envolent comme de gais passereaux d'une haute chambre de la rue Lesdiguières, près de l'Arsenal, où madame de Balzac avait installé son fils Honoré pour le guérir de sa vocation littéraire par un peu de misère sous les toits. C'est en 1819 : Honoré a vingt ans ; il jouit à peine du nécessaire et goûte déjà la tentation du superflu.

Quoiqu'il ait tout juste de quoi vivre, il se donne, pour faire acte de maître, un domestique qui s'appelle *Moi-même :*

« *Moi-même* est paresseux, maladroit, imprévoyant. Son maître a faim, a soif; il n'a quelquefois ni pain ni eau à lui offrir, il ne sait pas même le garantir contre le vent qui souffle à travers sa porte et sa fenêtre, comme Tulou dans sa flûte, mais moins agréablement. »

La mansarde est froide et humide : qu'importe ? La musique réchauffe; vite un piano :

« Quand ma mère et toi vous viendrez, vous en trouverez un. J'ai pris mes mesures ; en reculant les murs il tiendra... et le *Songe de Rousseau* (morceau de Cramer) retentira dans ma mansarde où le besoin de songes se fait généralement sentir. »

Les songes ne manquent pas, heureusement. Balzac, sans couvre-pieds sur son lit, les jambes enveloppées d'un carrick trop court, rêve héroïquement de mademoiselle la Gloire :

« Le feu a pris, dit-il plaisamment, rue Lesdiguières, 9, à la tête d'un pauvre garçon, et les pompiers n'ont pu l'éteindre. Il a été mis par une belle femme qu'il ne connaît pas : on dit qu'elle demeure aux Quatre-Nations, au bout du pont des Arts ; elle s'appelle la Gloire. Le malheur est que le brûlé raisonne, et il se dit : Que j'aie oui ou non du génie, je me prépare dans les deux cas bien des chagrins. Sans génie, je suis flambé ! Il faudra passer la vie à sentir des désirs non satisfaits, de misérables jalousies, tristes peines!... Si j'ai du génie, je serai persécuté, calomnié ;

je sais bien qu'alors *mademoiselle la Gloire* essuiera bien des pleurs. »

Un quine à la loterie arrangerait bien des choses. Mais où est l'argent pour acheter une espérance ? Il faut espérer à crédit. Et voici une apparition qui fait pour Balzac un triste pendant à mademoiselle la Gloire ; une bête apocalyptique lui souffle des naseaux jusque sur le visage : c'est la *vache enragée*. Mais bah ! « J'aime ma vache, s'écrie le songeur, qui peut-être compte déjà trop sur sa tragédie de *Cromwell* pour chasser loin de lui sa triste vision. Une tragédie classique, tel est le premier travail dont s'occupe Balzac. Le sujet de *Cromwell* est d'ailleurs, à son gré, le plus beau de l'histoire moderne :

« Depuis que j'ai soulevé et pesé ce sujet, je m'y suis jeté à corps perdu. Les idées m'accablent, mais je suis sans cesse arrêté par mon peu de génie pour la versification. Je me mangerai plus d'une fois les ongles avant d'avoir achevé mon premier monument. Si tu connaissais les difficultés de pareilles œuvres ! Le grand Racine a passé deux ans à polir *Phèdre,* le désespoir des poètes. Deux ans !... deux ans !... y penses-tu ?... Mais quel bonheur de vaincre l'oubli, d'illustrer encore le nom de Balzac ! A ces pensées, mon sang bouillonne ! Lorsque je tiens une belle idée, il me semble entendre ta voix qui me dit : Allons, courage ! »

Le plan est fait, la tragédie sera magnifique, elle deviendra le bréviaire des peuples et des rois. Tacite, Bossuet, Racine trottent dans la tête de l'ambitieux Tourangeau, qui se baptise lui-même Sophocle jeune.

Un noble orgueil lui interdit d'écrire pour le goût du jour : faire comme ont fait les Racine et les Corneille, travailler comme eux pour la postérité, hors de là rien n'est possible. Cependant je vois pointer un projet d'opéra-comique et un projet de roman : bagatelles ! Honoré s'en va au Père-Lachaise ruminer son *Cromwell*, et il rentre plein de mélancolie dans sa mansarde où il fait noir comme dans un four. Qu'on ne s'imagine pas que Balzac rêve en ce moment de villas, et de palais. Sa mansarde *céleste* lui plaît encore ; il y trouve la tranquillité, le calme, la liberté, l'espoir :

« Le temps que j'y passerai sera pour moi une source de doux souvenirs. Vivre à ma fantaisie, travailler selon mon goût et à ma guise, ne rien faire si je veux, m'endormir sur l'avenir que je fais beau, penser à vous en vous sachant heureux, avoir pour maîtresse la Julie de Rousseau, La Fontaine et Molière pour amis, Racine pour maître et le Père-Lachaise pour promenade ; si cela pouvait durer toujours ! »

Idylle de conquérant, salut ! Napoléon lui-même tourne certains jours à l'églogue ; mais que le clairon sonne, à cheval, et en avant ! Bonsoir la pastorale. Ainsi fait Balzac, qui passe sans transition de la prairie des bergers à la tribune des hommes d'Etat. La gloire littéraire ne lui suffit plus, il vise à la gloire politique :

« Nos révolutions sont loin d'être terminées ; à la manière dont les choses s'agitent, je prévois encore bien des orages. Bon ou mauvais, le système représentatif exige d'immenses talents ; les grands écrivains seront nécessairement recherchés dans les crises poli-

tiques ; ne réunissent-ils pas à la science l'esprit d'observation et la profonde connaissance du cœur humain ! Si je suis un gaillard (ce que nous ne savons pas encore, il est vrai), je puis avoir un jour autre chose que l'illustration littéraire ; et ajouter au titre de grand écrivain celui de grand citoyen est une ambition qui peut tenter aussi... »

Cromwell est terminé pourtant. On lit cette tragédie en famille : déclarée détestable à l'unanimité ! Plus de tragédie alors, et résignons-nous au roman. Oui, Balzac croyait se résigner à un genre subalterne en renonçant à la tragédie : tel était alors son sentiment. Furieux de son échec, le pauvre auteur tragique se voit menacé de subir un emploi pour ne pas être à charge à sa famille.

« Il faut écrire, écrire tous les jours pour conquérir l'indépendance qu'on me refuse ! essayer de devenir libre à coups de romans, et quels romans ! Ah ! Laure, quelle chute dans mes projets de gloire ! Avec quinze cents francs de rente assurés, je pourrais travailler à ma célébrité ; mais il faut le temps pour de pareils travaux, et il faut vivre d'abord ! je n'ai donc que cet ignoble moyen pour m'*indépendantiser*... Fais donc gémir la presse, mauvais auteur !... Si je ne gagne pas promptement de l'argent, le spectre de la place reparaîtra... Je crois que M... me cherche sourdement une place ; quel terrible homme ! Comptez-moi pour mort si on me coiffe de cet éteignoir ; je deviendrai un cheval de manége qui fait sa tâche et quarante tours à l'heure, mange, boit, dort, à des instants réglés d'avance. Et on appelle vivre cette rotation machinale et perpétuelle autour des mêmes choses !

» Encore si quelqu'un jetait un charme quelconque sur ma malheureuse existence ! Je n'ai pas les fleurs de la vie, et je suis pourtant dans la saison où elles s'épanouissent ! A quoi bon la fortune et les jouissances quand ma jeunesse sera passée ! Qu'importe des habits d'acteur si l'on ne joue plus de rôle ? Le vieillard est un homme qui a dîné et qui regarde les autres manger ; et moi, jeune, mon assiette est vide et j'ai faim ! Laure, Laure, mes deux seuls et immenses désirs, *être célèbre* et *être aimé*, seront-ils jamais satisfaits ?... »

Une place, une place ! Etre menacé d'aller ruminer à la crèche des employés, quand une force irrésistible comme la foi commande à l'esprit de ne subir aucun lien sous peine de dégradation et de stérilité ! Dérober à un sot, pour conquérir le privilége de s'hébéter, le droit que la nature lui donne d'occuper sa case dans une administration ! Avoir un chef de bureau, un sous-chef, des employés subalternes ; jaunir de dédain et sécher d'ennui entre deux couches de fonctionnaires ennemis ! Ah ! l'on conçoit bien que la seule idée de ces tourments plongeât dans une noire irritation celui qui portait déjà dans sa tête tout un monde d'invention poétique ! Balzac recula devant le danger qu'on lui présentait comme le salut. Il se maintint obstinément dans sa voie, quoiqu'il dût ajourner sa gloire pour travailler à la tâche et gagner ainsi le pain quotidien. Dans cette situation, il écrivait à la hâte quantité de romans qu'il n'osait signer.

« Sentir ce que je vaux, écrivait-il, et sacrifier la fleur de mes idées à de pareilles inepties ! il y a de quoi pleurer ! Ah ! si j'avais ma *pâtée*, j'aurais bien

vite ma *nichée* et j'écrirais des livres qui resteraient peut-être. Mes idées changent tellement que le *faire* changerait bientôt. Encore quelque temps, et il y aura entre le moi d'aujourd'hui et le moi de demain la différence qui existe entre le jeune homme de vingt ans et l'homme de trente. Je réfléchis, mes idées mûrissent, je reconnais que la nature m'a traité favorablement en me donnant mon cœur et ma tête. Crois-moi, chère sœur, car j'ai besoin d'une *croyante*, je ne désespère pas d'être un jour quelque chose, car je vois aujourd'hui que *Cromwell* n'avait pas même le mérite d'être un embryon ; quant à mes romans, ils ne valent pas le diable. »

On les lui payait ce qu'ils valaient, c'est-à-dire fort peu. Une idée funeste vint alors se loger dans sa cervelle. Faute des quinze cents francs de rente qu'il demandait vainement à ses parents pour écrire en paix des chefs-d'œuvre, après des accès de désespoir, après des persécutions amicales qui le mettaient au martyre, il dut arriver à cette terrible conclusion : l'œuvre ne peut nourrir l'écrivain, le prêtre ne peut vivre de l'autel. Son imagination alors lui déroula des perspectives infinies de richesses dans le domaine de l'industrie. Editeur, imprimeur, fondeur, quelles sommes énormes il allait gagner ! On le crut raisonnable lorsqu'il faisait peut-être un acte de folie. Ses parents n'hésitèrent pas à lui donner le capital de la rente qu'il n'avait jamais pu obtenir. Hélas ! le capital fut bientôt dévoré : Balzac, à deux doigts de la faillite, redevint Gros-Jean comme devant ; je me trompe, il se retira de ses entreprises avec des dettes qui lui im-

posaient désormais un travail forcené. Ce n'était plus la pauvreté jeune et fraîche de son ancienne mansarde, c'était la misère réelle et sérieuse, quoiqu'il fût logé dans une chambre tendue de percale bleue :

« Si l'un de mes créanciers, s'écrie-t-il, veut me faire mettre secrètement à Sainte-Pélagie, j'y serai plus heureux, ma vie ne me coûtera rien, et je ne serai pas plus prisonnier que le travail ne me tient captif chez moi... Un port de lettre, un omnibus sont des dépenses que je ne puis me permettre, et je ne sors pas pour ne pas user d'habits. Est-ce clair? Ne me contraignez plus à des voyages, à des démarches, à des visites qui me sont impossibles. N'oubliez pas que je n'ai plus que le temps et le travail pour richesse, et que je n'ai pas de quoi faire face aux dépenses les plus minimes. Si vous songiez aussi que je tiens toujours forcément la plume, veus n'auriez pas le courage d'exiger des correspondances ! Ecrire quand on a le cerveau fatigué et l'âme remplie de tourments, je ne pourrais que vous affliger ; à quoi bon? J'ai encore une quinzaine de jours à passer sur les *Chouans* ; jusque-là, pas d'Honoré ; autant vaudrait déranger le fondeur à sa coulée... Ne me crois aucun tort, chère sœur ; si tu me donnais cette idée, j'en perdrais la cervelle... Il faut que je vive, ma sœur, sans jamais rien demander à personne ; il faut que je vive pour travailler afin de m'acquitter envers tous ! Mes *Chouans* terminés, je vous les porterai ; mais je ne veux en entendre parler ni en bien ni en mal ; une famille, des amis, sont incapables de juger l'auteur. Merci, cher champion dont la voix généreuse défend mes intentions. Vivrai-je assez pour payer aussi mes dettes de cœur ? »

Les *Chouans* marquent chez Balzac, avec *Catherine de Médicis*, une seconde direction littéraire, qu'il abandonna bientôt comme la première. Après s'être préoccupé de tragédie et de Racine, il penchait vers le roman historique et Walter Scott. Il en était encore à la période des essais, des tâtonnements, des influences, de l'imitation involontaire. Dès qu'il se décida à peindre les mœurs de son temps, quand parurent les fameuses divisions, *Scènes de la vie privée, de la vie de campagne, de la vie de province, de la vie parisienne*, le cadre naturel de cette grande intelligence était trouvé : le noviciat de Balzac était fini.

Une dernière transformation devait pourtant s'opérer. L'Imagination, d'un coup de baguette, changea un beau jour les *Etudes de mœurs* en *Comédie humaine*, et ce n'est que ce jour-là, devant vous, madame, que votre illustre frère s'écria glorieusement : « Eurèka ! » Permettez-moi de détacher de votre livre le récit charmant de cette péripétie. Jamais on n'a mieux peint la nature enthousiaste et imaginative du grand romancier.

« Il part de la rue Cassini et accourt au faubourg Poissonnière, que j'habitais alors. — Saluez-moi, nous dit-il joyeusement, car je suis tout bonnement en train de devenir un homme de génie. Il nous déroule alors son vaste plan : — Que ce sera beau, si je réussis ! disait-il en se promenant par le salon ; il ne pouvait tenir en place, la joie resplendissait sur tous ses traits. — Je me laisserai tranquillement traiter de *faiseur de nouvelles* à présent, tout en taillant mes pierres. — Ce tailleur de pierres s'assit alors pour

parler de son œuvre tout à son aise ; il jugeait avec impartialité les êtres imaginaires qui la composent, malgré la tendresse qu'il portait à tous. — *Un tel* est un drôle, et ne fera jamais rien de bon, disait-il. *Tel autre,* grand travailleur et brave garçon, deviendra riche et son caractère le rendra heureux. *Ceux-ci* ont fait bien des peccadilles, mais ils ont une telle intelligence, une telle connaissance des hommes, qu'ils arriveront forcément aux régions élevées de la société. — Peccadilles ! tu es bien indulgent. — On ne les changera pas, ma chère, ce sont des sondeurs d'abîmes... *A propos,* savez-vous qui Félix de Vandenesse épouse? une demoiselle de Grandville. C'est un excellent mariage qu'il fait là : les Grandville sont riches, malgré ce que mademoiselle de Bellefeuille a coûté à cette famille. — Si quelquefois nous lui demandions grâce pour un jeune homme en train de se perdre, ou pour une 'pauvre femme bien malheureuse dont le triste sort nous intéressait. — Ne m'étourdissez pas, disait-il, la vérité avant tout ; ces gens-là sont faibles, inhabiles ; il arrive ce qui devait arriver, tant pis pour eux ! »

Quand il parlait ainsi, Balzac, emporté par son imagination, bâtissait dans l'air son monde idéal, avec des matériaux empruntés, il est vrai, au monde réel, mais amalgamés et pour ainsi dire *transmutés.* Quoi qu'il en ait dit lui-même, la *Comédie humaine* n'est pas le tableau des mœurs de son temps. Glorieusement dupé par ses facultés, ce grand inventeur a peint, non pas ce qu'il voyait, mais ce qu'il devinait ; il a trouvé des germes épars dans les sillons, et de son souffle créateur il a fait lever les épis et flotter la

moisson au soleil. Avec les éléments de la société de 1830, il a représenté d'avance la société future, notre société actuelle. Tous les personnages inscrits sur les registres de son état civil, les Rastignac, les Nucingen, les Valérie Marneffe, etc., à peine indiqués de son vivant, nous les avons rencontrés en chair et en os, sur notre route, après sa mort, nous les successeurs immédiats de ses contemporains. La génération présente, j'ose l'affirmer, nos proches, nos amis, nos valets et nos maîtres, cette foule des boulevards, qui se meut entre la Bourse et la Banque, fourmille de comédiens qui ont joué leur rôle sur les planches de la *Comédie humaine* ; ce sont évidemment des êtres balzaciens. Ils croient, avec des rages de fanatique, au magnétisme, à la puissance magique, à l'électricité souveraine, au caractère rédempteur de l'Argent. La Fièvre les tient, ils calculent; l'Imagination les enlève, ils combinent ; le Diable les emporte, ils vendent et achètent, ils marchandent ! Ils sont inévitablement et absolument fantastiques dans un milieu tout saturé de réalité. Je les vois passer devant moi, semblables à ces héros de féerie qui marchent, parlent, agissent et rêvent, avec une épée logée au travers du corps. Toutes ces folles créatures se sont enferrées dans le combat de la vie. Au lieu d'atteindre le but dans leur course, elles l'ont reçu tout vibrant en pleine poitrine ; elles l'emportent avec elles, sans le savoir, en le poursuivant encore.

Ce caractère imaginatif et imaginaire, au sein même du matérialisme le plus épais, Balzac l'avait pressenti, l'avait *vu*, et il a peut-être contribué, dans une cer-

taine mesure, à l'incarner chez nos contemporains. Je ne lui reproche pas cette influence : il faudrait lui reprocher son génie de visionnaire, tout son génie ! Les malheurs annoncés par les prophètes, est-il donc vrai que les prophètes les aient causés ? Je répondrais sans hésiter : oui et non. Il y avait, pour ces voyants, la double nécessité d'annoncer ce qu'ils voyaient, de produire en quelque sorte ce qu'ils annonçaient. Comment étouffer sa parole ou mentir, lorsqu'on écoute en soi, comme les palpitations de son cœur, la voix irrésistible qui crie au poète comme au devin, et pour tout dire en un mot, au *vates*, selon l'expression antique : « *Deus ! ecce Deus !* » C'est un romancier-*vates* que Balzac : le Dieu l'a saisi, le Dieu l'a possédé comme tous les vrais créateurs. Et quand ses visions lui manquaient, son génie déconcerté tombait en défaillance : il appelait le Dieu par de véritables conjurations, par le travail de nuit, qui a souvent la vertu magique, et par l'excitant des Arabes, le café noir, ce grand nécromancien. Ainsi s'expliquent, chez l'illustre romancier, la poursuite du mystérieux, de l'occulte, de l'absolu, de l'arcane, les deux tendances au sensualisme ténébreux et au mysticisme vague qui règnent et gouvernent partout, dans les scènes de la *Comédie humaine*. Ainsi s'expliquent encore le rayonnement de vie singulière, le mirage perpétuel et tous ces phénomènes étranges d'illusion et d'hallucination réalisée qui attirent invinciblement dans l'œuvre romanesque de Balzac. Les personnages de son immense théâtre me semblent presque tous des fils de Prométhée : ils ont l'étincelle ravie au feu éternel. Et c'est pour cela

sans doute que, sous des apparences humaines, ils trahissent pour l'œil pénétrant une origine fantastique, infernale ou céleste. Ils ont beau porter notre habit, je sens bien qu'ils laissent après eux une odeur de manne et de souffre ; je devine qu'ils ont un charme et qu'ils se passent secrètement un philtre de main en main.

L'Imagination, madame, l'Imagination ! Balzac ne reste vraiment grand que par ce don supérieur des grands artistes. Quand je relis ses écrits, je la retrouve partout : dans ses raisonnements le mieux enchaînés, dans ses rêves les plus savants, dans la conception et l'exécution de ses fables, dans le choix de ses études, et surtout dans son style ; un style plein d'ondulations et de scintillations, c'est-à-dire plein d'images en mouvement qui se poursuivent et se mêlent de manière à former le réseau changeant des vastes nappes d'eau. Le style de Balzac, avec ses grandes qualités et ses grands défauts, ne trouvez-vous pas, madame, que c'est comme la Loire au printemps, avec sa verte poussière d'îles et d'îlots, ses langues de sable brillant, ses ombres pâles ou ses taches splendides qui passent d'une rive à l'autre avec les nuages errants, et ce courant insensible qu'il faut presque deviner, au milieu des balancements indécis de la lente rivière. Pour qui la connaît, la Loire est magnifique ! Il y a de secrètes harmonies entre certaines œuvres et certains paysages. J'ai relu naguères la *Comédie humaine* près du pont de Tours, sur les hauteurs de Saint-Symphorien, et je ne l'ai jamais mieux sentie que là. Plus je l'ai méditée alors, plus j'ai regardé au fond de ce grand miroir d'enchan-

teur, plus j'y ai vu se reproduire, en fin de compte, avec toutes ses variations et ses reflets, l'amère et profonde expression, l'expression définitive de toute vie humaine : le souvenir d'une espérance.

Il n'y a de vrais moralistes que les hommes à grande imagination !

P. S. Vous trouverez sons ce pli, madame, avec ces réflexions toutes récentes sur les débuts de Balzac, trois petites lettres confidentielles qui lui furent adressées, avant 1848, à propos des *Parents pauvres*. Elles sont curieuses, je crois, à cause de la date qui les marque, et des correspondants qui les ont signées. A côté du Balzac novice, plaçons le Balzac de la dernière heure, le Balzac victorieux et couronné.

—

OPINIONS

D'UNE FEMME DU MONDE, D'UN DIPLOMATE ET D'UN PÉDANT

SUR LE GÉNIE DE BALZAC

PETITES LETTRES

CONFIDENTIELLES

A M. DE BALZAC

—

I

La marquise de T... à M. H. de Balzac.

C'est une femme de soixante ans qui vous écrit, monsieur. Parcourez du regard votre galerie de tableaux, votre musée royal, votre Louvre tout rempli de chefs-d'œuvre ; mon portrait doit se trouver là ; non pas au beau milieu du salon carré, lumineux espace réservé aux larges toiles historiques, mais dans la travée mystérieuse où vous suspendez ces jolis cadres grands comme la main.

Est-il impossible que ce portrait s'anime tout à coup et passe de votre musée dans un salon du faubourg Saint-Germain ? Cette marquise sexagénaire qui vous écrit, et que sûrement vous avez peinte, la voici pétillante encore dans sa verte vieillesse, au coin d'une vaste cheminée de marbre éclairée par l'éblouis-

sant reflet d'un grand feu d'hiver. Les pieds sur les chenets, la tête doucement appuyée au dossier d'un fauteuil monumental, elle enfouit son cou entre ses épaules avec des mines de vieille tourterelle frileuse. L'âme est restée jeune dans ce pauvre corps en ruines. L'activité de l'esprit ne me quittera pas de sitôt, monsieur, car je suis encore de ce monde, puisque le monde me vient voir. J'amuse mes amis quand il me plaît de causer, et je finis aussi quelquefois par m'amuser moi-même du petit son fêlé de cette voix étourdie qui ravissait l'oreille à l'époque du Consulat. Tous les soirs, après le thé, je renvoie les courtisans de mon babil et je m'assoupis entre deux amis fidèles qui me lisent des romans, les vôtres surtout, monsieur de Balzac. Dans cet état charmant de demi-sommeil où chaque sens se voile d'une vapeur légère, mon âme est attentive et vigilante, et je ne perds pas un seul mot du livre que je veux connaître.

C'est ainsi que j'ai écouté la lecture de votre dernier roman, les *Parents pauvres*, dans le recueillement voluptueux de mes arrière-pensées. Mes deux amis d'élection, un vieux diplomate, le baron de R..., qui me donne les nouvelles politiques, et un jeune pédant fort joli, le docteur Z..., qui me parle poésie, théâtre, feuilleton, se passaient tour à tour ce précieux ouvrage, critiquant çà et là tel ou tel chapître, mais invinciblement séduits par l'intérêt pénétrant d'une fiction où l'observation la plus délicate brille comme une fleur épanouie sur le canevas solide et fin du récit. Quant à moi, j'étais dans l'enchantement, je souriais, je battais des mains, j'étais heureuse de votre triomphe.

Voilà qui fermera la bouche à la critique! m'écriais-je d'un ton victorieux. Je ne croyais pas si bien dire. La critique a gardé le silence, et maintenant j'enrage qu'elle ne vous ait point attaqué. Vous aviez si beau jeu cette fois! tous les coups de l'envie et de la sottise eussent été ridicules d'impuissance. La Muse vous avait plongé dans le Styx, et, nouvel Achille, vous étiez sorti de cette onde miraculeuse plus invulnérable encore que le héros grec.

J'ai longtemps attendu que les jurés-peseurs de syllabes, ainsi que les appelait cet ingénieux Nodier, vinssent éplucher votre nouvelle œuvre, j'aurais pris un microscope pour étudier dans leur minutieux travail ces insectes littéraires. Parmi tous ces journaux à format infini, pas un ne s'est occupé, que je sache, de cet admirable roman des *Parents pauvres*, la plus riche invention qui soit sortie peut-être de votre fécond cerveau. Un mélodrame, fût-il sans machines, un vaudeville parfaitement niais, obtiennent les honneurs d'une longue analyse, et l'on n'a pas une seule ligne à consacrer aux productions les mieux venues d'un romancier adorable. C'est une indignité, cela crie vengeance, et je voudrais franchement que les lettres de cachet fussent encore à la disposition des honnêtes gens, afin d'envoyer tous ces coquins à la Bastille.

Mais je crois, en vérité, que je me suis mise en colère quand la pitié suffisait, et que ce noble mouvement a ramené sous ma plume des expressions qui ne sont plus de ce siècle. N'ai-je pas failli prendre nos journalistes pour des folliculaires et leur adresser des invectives renouvelées de l'auteur de *Candide?* Heu-

reusement que cette lettre est confidentielle et que ces messieurs ne sauront rien de mon échappée. De grâce, n'allez point me trahir, le moindre bruit me bouleverse, je ne puis souffrir une parole trop haute et je crains de voler en éclats comme une tasse de vieux Sèvres quand une porte ou une croisée s'ouvrent ou se ferment trop brusquement. Ménagez mes fibres, monsieur de Balzac, en me gardant le secret.

Tant mieux, après tout, que les journaux se taisent ! Les salons prendront la parole, et nous verrons se former encore, pour peu que le silence dure, cette caste aristocratique de lecteurs choisis dont l'opinion avait autrefois une autorité sans limites sur le public. Au lieu de ces articles de critique *ex professo* répandus par la presse dans les cabinets de lecture et les cafés, il courra par le monde de petites lettres manuscrites adressées à tel ou tel écrivain par un de ces lecteurs aristocratiques dont il était question tout à l'heure. On en laissera tirer des copies, mais il sera impossible de rien imprimer ; ce sera comme une résurrection des beaux usages littéraires. — Peut-être va-t-on se moquer de nous. Le ridicule ne tuant plus personne en France, c'est pure bagatelle que de le braver : je m'y expose la première, et qui m'aime me suive ! Mon vieil ami le diplomate et ce jeune pédant si vermeil, si frais, si élégant, qui ont la bonté d'écouter chaque soir mes radotages, ne pourront s'empêcher d'imiter leur antique Egérie. Qu'ils entrevoient seulement un coin de ma lettre, et l'envie leur prendra d'écrire aussi, ne fût-ce que pour critiquer un peu mon admiration pour votre beau génie.

Je vous avertis que le diplomate a des prétentions à la profondeur. Il vous discutera comme observateur et moraliste, voire même comme philosophe s'il vous convient d'avoir une philosophie et d'en tirer vanité. Les nombreux voyages qu'il a faits, les missions secrètes qu'il a remplies, lui ont donné une haute idée de sa pénétration. L'âme humaine n'a pas de secrets pour lui ; c'est une machine dont il a, dit-il, cent fois démonté les ressorts. Vous craignez peut-être qu'avec cette science vraie ou fausse de notre nature il ne soit devenu une espèce d'Alceste. Point du tout ! Il aime passionnément les hommes et surtout ceux de ce temps-ci. Sa bizarrerie va jusqu'à célébrer un gouvernement, des institutions, une dynastie qui l'ont mis à la retraite ; il loue volontiers les diplomates qui ont pris sa place depuis 1830 ; il rend justice à notre système de bourgeoisie politique et condamne sans façon dans le passé cette grande noblesse dont il descend. — A ce compte, lui dis-je souvent, pourquoi n'êtes-vous pas député ? — Je ne puis. — Ou pair de France ? — Je n'ose. — Le pauvre homme se reconnaît indigne de ce double honneur. Il prétend avoir les épaules trop faibles pour un tel fardeau. Placé dans les tribunes, il applaudit. Cette position, convenez-en, ne laisse pas que d'être assez originale.

Quant à mon pédant, c'est un jeune homme d'un goût hautain, assez pessimiste en littérature. Elevé sur les bancs de l'Ecole normale, dans le culte raisonné des œuvres-maîtresses, pour parler son jargon, il est d'une impitoyable sévérité sur le style, sur le choix des pensées et des mots, sur l'ordonnance et le sens

d'un livre. Préoccupé d'une forme idéale qu'il voudrait voir réalisée dans chaque œuvre, il enferme les auteurs dans un cercle assez étendu, mais il les enferme. Le respect de la langue le tient à la gorge et l'empêche quelquefois de parler. Il n'écrit guère de peur de mal écrire, et souffre malaisément qu'on n'atteigne pas la perfection dès qu'on prend la plume. Je le ferai, par mon crédit, professeur en Sorbonne, et, du même coup, je lui donnerai un suppléant ; ce sera lui rendre deux services à la fois. Sa reconnaissance m'est assurée d'avance ; car, je dois le dire, il n'a pas les vices du pédant, presque toujours destitué de cette faculté charmante, la mémoire du cœur ! Je l'estime franc et loyal, il n'est hypocrite que d'élégance. Je le trouve trop bien vêtu pour un membre de l'université ; peut-être est-ce la faute de son tailleur, qui ne sait pas donner un méchant coup de ciseau et qui le fait élégant malgré lui. Je me trompe, ce cher agrégé possède une distinction naturelle. Petit et fluet, mobile et flexible comme un jonc, de jolies mains, une tête gracieuse et fine, l'oreille relevée, de beaux cheveux blonds, une bague au doigt et du linge exquis. Voilà un pédant ! N'est-ce pas incroyable ? On le jugerait sur sa mine, frivole et spirituel. Qu'il parle ou qu'il écrive, c'est la gravité, la solennité en personne. Il y en a comme cela une demi-douzaine (1) dans la jeune université qui ont rajeuni très-joliment les formes du vieux pédan-

(1) Il y en a maintenant une trentaine pour le moins, qui encombrent la petite presse et les grands journaux, les Revues et les théâtres ; qui font avec le même aplomb de la comédie et du roman, du drame et du vaudeville, et même de la philosophie à la portée des vaudevillistes. Le joli pédant est propre à tout... il pullule !

tisme. Les autres sont restés fidèles aux antiques traditions de l'école : aussi les envoie-t-on en province, tandis que les élégants restent à Paris, ce qui est fort juste.

Mais dans quel chemin de traverse vais-je sottement m'égarer ? N'admirez-vous pas mon bavardage, monsieur ? Ceci n'est plus une lettre, il me semble que je cause avec vous dans mon fauteuil, et je perds de vue mon sujet, je saute à pieds joints par-dessus toutes les règles de l'art d'écrire. Comment revenir maintenant au point de départ ? C'est de vous et de votre dernier roman que je voulais vous entretenir, et je me surprends à crayonner une esquisse de mon intérieur ; retenez-moi par la main sur cette pente glissante. J'ai déjà fait le portrait de mes deux amis et le mien, je serais capable, si vous ne m'arrêtiez , de vous peindre le joli petit chien de manchon qui mordille sur mes genoux la dentelle de mon corsage, pendant que ma plume court sur le papier. Accusez mes soixante ans de cet éparpillement de mes phrases qui s'envolent une à une comme des fils de la vierge, flottant au hasard dans l'air bleu.

J'avais déja trouvé par-ci, par-là, vingt endroits favorables à une habile transition. Entraîné par une espèce de verve étourdie, mon esprit les a tous laissés passer. Ce vagabondage vous fera regretter peut-être les articles carrés de messieurs les critiques, gens à boussole, qui s'orientent pour barbouiller dix pages, comme s'il s'agissait d'entreprendre un voyage au long cours sur une mer immense. Moins éprise de l'ordre et de la symétrie, je ne sais point marquer, le

long d'une route à suivre, un commencement, un milieu, une fin. Ai-je besoin d'ailleurs de ces précautions de rhétorique ? Je ne prétends point faire une analyse ou une étude complète de votre nouveau roman. Je dirai sur les *Parents pauvres* tout ce qui me passera par la tête ; ce que j'aurai omis, ce que j'aurai mal dit, servira de prétexte à mon ami le pédant et à mon ami le diplomate pour développer à tour de rôle leurs idées particulières.

Les *Parents pauvres,* je le répète, m'ont jetée dans l'enchantement. Jamais, ce me semble, vous n'aviez noué d'une main aussi énergique le fil d'une intrigue romanesque ; jamais vous n'aviez mené de front avec un tel bonheur le soin du détail et le soin de l'ensemble. L'inspiration ne vous a pas abandonné un seul instant dans la conception et dans l'exécution de cette œuvre attachante. Nulle trace de mollesse ou de précipitation fiévreuse ; point de défaillance soudaine aux passages difficiles ; point d'ivresse factice dans les scènes où rien ne peut remplacer le cri de la passion sincère. Vous êtes le maître absolu des situations et des incidents qui tour à tour se compliquent et se développent. La part de l'imprévu est large, et pourtant chaque péripétie est calculée de telle sorte qu'on la devinerait d'avance si, par un raffinement de curiosité intelligente, on ne préférait suivre sans raisonner le mouvement soutenu de l'action. Le plaisir du lecteur s'accroît de page en page, car on devine que l'auteur a pris plaisir lui-même à ce travail de son imagination.

Après avoir construit son édifice sur des bases solides, il a ciselé avec amour les frises et les cor-

niches, les socles et les chapiteaux; un bon vent soufflait sur sa tête pendant les heures de la méditation. Une flamme vive et douce excitait sans l'épuiser l'activité du cerveau. Vous aviez le cœur en joie, M. de Balzac, et l'esprit affranchi des hésitations, des doutes, des secousses brusques, des chagrins énervants qui l'empêchent presque toujours de rassembler, par un acte soudain de la volonté, les éléments épars de sa puissance. Toutes vos facultés s'éveillaient joyeuses. comme de belles esclaves aux yeux clairs, à la démarche leste, qui dès les premières lueurs de l'aube, s'élancent les cheveux flottants, les bras nus, impatientes, dans leur ardeur matinale, d'ouvrir à deux battants portes et croisées pour faire pénétrer l'air avec le jour dans la demeure de leur maître. Quoi de plus délicieux alors que de choisir une forme visible aux rêves de l'intelligence ! Les gênes du métier s'effacent; on ne sent plus sur sa poitrine oppressée l'arête rigide de la table de travail; tout un peuple idéal de fictions exquises emplit l'espace infini. C'est un ravissement de promener sa pensée dans ce monde imaginaire où les fracas terrestres n'ont point d'écho. La vue, sans cesse attirée, jamais éblouie, ne se fatigue pas à étudier longuement un objet. Chaque perception est spontanée, immédiate et nette, et le miroir de l'âme garde sans se ternir la trace de l'impression la plus fugitive. Aussi quand l'heure sonne où, pénétré de la volupté répandue dans ces hauteurs sereines, vous vous écriez

Cieux, abaissez-vous !

quand il vous plaît de quitter la contemplation pour reproduire le divin spectacle offert à votre intelligence, les images vous arrivent une à une par le simple effet du désir ; les merveilleuses créatures du pays des illusions vous accompagnent sur terre et prennent d'elles-mêmes une figure humaine. Ce sont là vos héros de prédilection, des êtres demi-réels, demi-fantastiques, animés d'une vie incontestable et revêtus d'un charme singulier dont vous seul possédez le secret.

Tels nous apparaissent presque tous les personnages de la *Comédie humaine*, et particulièrement ceux des *Parents pauvres*. Ils vous appartiennent en propre et vous les aimez jusqu'à la folie. Un air de famille trahit au premier coup d'œil leur commune origine et l'incroyable sollicitude dont vous les avez entourés. Non-seulement vous les avez engendrés et formés de votre substance, mais encore ils ont grandi peu à peu sous votre protection exclusive. Au lieu de les abandonner au hasard, comme c'est l'usage de presque tous les romanciers, vous n'avez pas souffert qu'ils parussent errer sur la place publique ou loger dans les chambres banales d'un hôtel garni. Dans votre générosité inépuisable, vous leur avez construit des maisons, fabriqué des meubles, taillé des habits ; vous êtes en un mot devenu leur fournisseur universel, et cette persécution affectueuse me rappelle l'honnête manie de ce digne maître de forges qui, par esprit de charité, s'est fait l'architecte, le boulanger, l'épicier et le boucher de ses forgerons. Ceci soit dit sans aucune intention d'ironie. Que d'autres vous accusent d'être le factotum de vos personnages, de chercher par un dévouement

excessif, à concentrer sur vous seul la responsabilité des actes les plus microscopiques de leur vie ; je ne vois là, pour mon compte, aucune exagération puérile. Il me convient de vous suivre à travers les innombrables minuties de cette préoccupation constante. J'aime les enfants de votre fantaisie parce qu'il reçoivent de votre main une empreinte personnelle qui leur donne sinon une valeur absolue, du moins une distinction relative. Or, pour employer ici une formule à l'usage de mon joli pédant, la personnalité aboutit souvent à l'originalité. A mon avis, entre ces deux grands mots il n'y a nulle différence. Vous êtes personnel, donc vous êtes original.

Cette rare qualité, je la vois partout gravée dans vos ouvrages. Elle est, dit-on, bien compensée par de nombreux défauts. Vous êtes précieux, vous êtes incorrect ; tantôt la trivialité vous séduit, et tantôt le lyrisme. Vous avez des phrases sublimes, à califourchon sur la nue, vous en avez d'autres qui traînent dans le ruisseau, en sorte que vous seriez à la fois trop épais et trop éthéré, trop matériel et trop volatil. Sont-ce là des imperfections ? tant mieux alors ! j'aimais beaucoup vos qualités, je m'en vais adorer vos défauts, puisque défauts il y a.

Quoi qu'en disent les académiques, votre style gourmand, ambitieux, prétentieux, précieux, me semble réellement irréprochable, car il traduit avec une fidélité complète les moindres nuances de votre pensée. Mais, va-t-on m'objecter, que ne pense-t-il différemment ? Il y a un art de penser comme un art d'écrire. Qu'il apprenne le premier et il saura le second.

Grand merci, messieurs, du bel argument. Eh ! que je voudrais bien voir sur la boutique patentée d'un critique cette plaisante inscription : « M. Pierre ou M. Paul, maître à penser ! » Cet utile professeur aurait sans doute une demi-douzaine de moules à l'usage de ses élèves. Les idées auraient leur numéro comme les lunettes : tant que vos yeux seront bons, M. de Balzac, ne mettez pas de lunettes, je vous en conjure.

Ces gens-là vous rendraient parfait si vous les écoutiez. Ne vous corrigez pas, aimable pécheur ! Réservez quelques défauts pour l'amour de Dieu. Les péchés de luxe sont toujours pardonnés, et la miséricorde du lecteur est infinie pour de telles bagatelles. Je parle du lecteur intelligent ; le sot ou le demi-sot (un mot charmant de Beyle) n'ont pas voix au chapitre.

Gardez, M. de Balzac, gardez votre langue pittoresque. Ne changez pas un pli à votre phrase capricieuse, irrégulière, quelquefois peu française, je l'avoue, mais souvent originale ; pleine de compartiments comme un vieux meuble à secret ; garnie d'images étonnantes et neuves, comme l'est une jardinière de fleurs étranges et rares.

Qu'importent çà et là quelques incorrections, néologismes et archaïsmes ? L'Académie elle-même est pleine de grands écrivains incorrects. M. Victor Hugo parle-t-il Vaugelas ? M. Victor Hugo parle Victor Hugo, ce qui fait que les vieux classiques enragent. Au reste les puristes ont-ils bien le droit de se montrer sévères en pareille matière ? N'y a-t-il qu'une langue française dans le monde, inviolable comme la royauté, une et indivisible comme la république ?

Le français du dix-septième siècle ressemble-t-il au français du dix-huitième ? et celui-ci au *patois* de nos jours ? Notre langue s'est toujours montrée si hospitalière qu'elle n'a pas dédaigné d'admettre, au nombre de ses variétés mobiles, ce bizarre idiome qu'on appelait le *français de réfugié*. La pureté de la langue ! Voilà une étrange expression. Les révolutions, la tribune parlementaire, les journaux, le règne de la bourgeoisie et des chemins de fer, la rhétorique des avocats, des gens d'affaires et des industriels ont singulièrement altéré le cristal de cette onde transparente. Voulez-vous une langue magnifique, ayez une aristocratie, et encore les grands seigneurs ne consultaient-ils pas plus la grammaire pour régler leurs paroles qu'ils n'interrogaient le code de civilité pour épurer leurs façons. Il faut voir comme M. de Saint-Simon insulte aux lois de la syntaxe ! et M. de Montaigne avant lui ! Le patois de Montaigne est resté ; votre patois, puisqu'on ne veut pas que vous écriviez en français, votre patois restera aussi, M. de Balzac, car il est expressif, coloré, plein de curieux artifices, parsemé de tous nouveaux et de rapprochements inattendus, prolixe et concis à la fois, également propre à l'abstraction et à l'image, vivant et remuant comme une fourmilière, tendu jusqu'à la roideur énigmatique et parfois aussi d'une négligence toute féminine. Enfin, pour tout exprimer en une comparaison, c'est une de ces machines modernes hérissées de pointes et d'engrenages, formées de mille pièces qui semblent tourner en sens contraire, lourdes et presque monstrueuses d'apparence, mais admirablement construites pour la

fonction qu'elles remplissent et douées d'une énorme puissance de mouvement. Il y a des gens qui n'aiment point les machines et qui ne se résigneront jamais à voir l'aiguille à tricoter remplacée par un métier à la vapeur. Sainte Mécanique, tu n'en es pas moins la reine de l'avenir !

Ainsi donc, qu'on ne me fatigue plus de critiques puériles sur l'insuffisance de votre style et la bizarrerie de votre langue. Vous êtes incorrect, à merveille ! Barbare, que m'importe ! Précieux, je m'en réjouis ! Il n'est point donné aux esprits vulgaires de soupçonner les raffinements d'un certain mauvais goût adorable. Je hais le précieux ridicule des Cathos et des Madelons. Je ne suis pas, tant s'en faut, aussi sévère pour le précieux de la rue Saint-Thomas du Louvre. Celui-là me ravit, au contraire ; j'entre volontiers dans le salon bleu et j'embrasse de grand cœur Arthénice sur les deux joues. Vous serez de mon opinion, M. de Balzac, quand je m'écrierai : Vive l'hôtel Rambouillet ! Le délicat, le fin, le précieux de certaines pensées qu'il est impossible aux intelligences éclairées et curieuses de ne point avoir, ne peut être rendu que par certaines délicatesses de style extrêmement recherchées. Si les belles mains oisives parfilent l'or et la soie, pourquoi les beaux esprits, ennemis du commun et du convenu, n'auraient-ils pas le droit de subtiliser, d'alambiquer en écrivant ? Est-il donc indispensable que l'étoffe littéraire ait pour nous charmer un caractère de solidité classique ? Je n'empêche point de fabriquer de beaux draps, fermes et pesants, à l'usage des pédants de collége et de leurs élèves ; mais qu'on ne soit pas

étonné de nous voir louer et demander pour le nôtre du velours et de la soie, de la gaze et de la guipure, mille tissus de fantaisie et de luxe aristocratique ; votre succès d'élite, M. de Balzac, vient surtout de ce que vous avez flatté des goûts de salon et de boudoir. Ce qui vous a fait adorer des femmes, c'est justement ce qu'il y a d'exquis, de raffiné, de *précieux* dans votre talent de romancier.

Soyez donc précieux en dépit des juges suprêmes, qui ne s'inclinent, en littérature, que devant les œuvres monumentales ; comme si les villas élégantes et les gracieux cottages n'avaient pas le droit d'exister, parce qu'il y a des temples et des palais consacrés par une admiration séculaire.

Non-seulement je vous permets de bâtir des villas romanesques, mais encore je m'amuse infiniment à vous voir décorer une chambre dans la villa et sculpter une cheminée dans la chambre. J'admire, dans les *Parents pauvres,* jusqu'à la coquetterie des titres de chapitre : *Aventures d'une araignée qui trouve dans sa toile une mouche trop grosse pour elle .... Acte de société d'une lionne et d'une chèvre .... Deux confrères de la confrérie des confrères ... Artiste, jeune et Polonais, que vouliez-vous qu'il fît?... Son, recoupe et recoupette.* Ne dirait-on pas, à vous voir absorbé dans ces menus soins, un gourmet plaçant avec amour une belle étiquette sur ses vins précieux, ou quelque artiste épris de son œuvre au point de dorer lui-même les cadres de ses tableaux ?

Si j'ai quelque reproche à vous faire à propos de votre nouvel ouvrage, c'est de vous être tant soit peu

encanaillé. Mais n'ai-je pas goûté un beau matin la soupe de mes gens? Je vous pardonne sans effort cette heureuse débauche ; je serais capable de vous pardonner même une orgie, tant vos instincts d'artiste ennoblissent et relèvent les objets les plus repoussants !

J'aime votre univers enchanté, malgré certains écarts de votre verve que je m'efforce de haïr pour faire acte de bonne chrétienne. Il est faux, dit-on, et artificiel. Mais qu'est-ce donc qui n'est pas faux dans ce monde hypocrite? Le faux ne serait-il pas d'aventure un des aspects du vrai? J'ai sur ma pendule un grand diable d'amour avec des ailes d'aigle impériale, qui exécute des roulements guerriers sur un cadran modelé en forme de tambour. Certes l'allégorie n'est point d'un goût mythologique très-épuré. L'Eros des Grecs et le Cupidon des Latins auraient peine à se reconnaître dans cette inélégante copie. A quoi pensait donc l'artiste qui a sculpté ces grandes ailes, ces baguettes et ce tambour? La flèche et le carquois de l'antiquité ne valaient-ils pas cent fois mieux? Sans doute l'allégorie est fausse au point de vue de la tradition ; elle n'en est pas moins d'une vérité relative, car elle rend à merveille le caractère de l'amour à l'époque de l'Empire ; dans ce temps de brusques passions, une déclaration ne durait pas plus qu'un roulement de tambour, et comme le dieu de Cythère, après avoir pris d'assaut les cœurs parisiens, était obligé de suivre sur un signe le dieu Mars au bout de l'Europe, il lui fallait les vastes ailes de l'aigle symbolique pour voler de clocher en clocher jusqu'à Saint-Etienne de Vienne ou jusqu'au Kremlin de Moscou. L'intelligent auteur de ma pendule

s'était donc trouvé dans la nécessité d'être faux au point de vue académique pour être vrai au point de vue historique.

Ainsi s'expliquent encore tous les brillants colifichets de la littérature pastorale et galante. Certes les bergers de Fontenelle ou de l'*Astrée* ne sont point de vrais bergers, avec leur riche panetière et leur houlette enjolivée de rubans de couleur tendre. Céladon n'est pas cependant une création de fantaisie : il a existé réellement, invraisemblable et faux comme on le trouve dans le livre d'Honoré d'Urfé. Ce que les critiques appellent la *vérité dans l'art* me paraît tout simplement une absurdité. Je ne cherche jamais la *vérité vraie* dans les romans. Si je m'embarque dans la lecture d'une œuvre de fantaisie, c'est que je compte y trouver des êtres un peu différents de mes amis, de mes voisins ; un roman doit ressembler, pour m'intéresser, à l'une de ces contrées lointaines visitées par les navigateurs aventureux. Je quitte ma patrie avec le désir d'échapper à l'ennui monotone, avec l'espoir de trouver du nouveau par-delà les Océans. J'aborde enfin sur une plage inconnue. Si mon premier regard tombe sur un arbre qui ressemble à ceux de France, je pousserai le cri de joie du sauvage d'Otaïti, chanté par l'abbé Delille ; mais supposez que chaque plante m'offre l'image exacte d'une plante de nos climats, suspendez au firmament le même soleil et les mêmes étoiles, que les habitants de ce pays lointain soient les fidèles copies des habitants de l'Europe, voilà donc, m'écrierai-je, les nouveautés qui attendent le voyageur aux extrémités de l'univers. Autant passer sa vie tout entière dans une chambre de six pieds carrés !

Heureusement de telles déceptions ne sont point réservées à la vaillante curiosité des Cook et des Lapeyrouse : les plus ravissantes surprises frappent leurs yeux ; ils rencontrent bien encore dans leurs îles perdues toutes les variétés innombrables de la vie ; mais le point de vue change et la forme extérieure se rapetisse ou s'agrandit selon les étranges caprices de la nature, ondoyante et diverse comme l'homme de Montaigne. Le charme particulier de ce grand spectacle, c'est de présenter à la fois des analogies et des différences, avec les tableaux de notre monde natal secrètement gardés par l'intime mémoire.

Ces analogies, ces différences, je les vois habilement réunies dans vos romans, M. de Balzac, et voilà pourquoi je vous place sans marchander au-dessus de tous les romanciers contemporains ; voilà pourquoi je raffole de toutes vos créations et je vais si volontiers en Utopie avec vous. Il n'y a pas un de vos personnages que je ne salue comme un type. Mon banquier se plaint de ce que je l'appelle Dutillet par distraction, et je me souviens d'avoir écrit un jour à un feuilletoniste bien connu un billet qui commençait ainsi : « Vous seriez bien aimable, mon cher Lousteau, etc. » Le feuilletoniste se fâcha tout rouge, sans doute à cause des analogies et malgré les différences.

Au reste, ceux-là même qui ne vous estiment point assez fidèle observateur de la nature humaine, sont les premiers à vous reprocher des intentions d'allusions personnelles. Il y a des clefs pour votre *Comédie humaine* comme il y en avait au dix-septième siècle pour les *Caractères* de La Bruyère. Un homme d'es-

prit s'est amusé l'autre semaine à lever devant moi les masques de presque tous les personnages des *Parents pauvres.* Voulez-vous que je vous apprenne le vrai nom du maréchal prince de Wissembourg ? et celui des deux frères Hulot, qui ne sont pas frères, mais cousins issus de germains ? On allait jusqu'à me donner l'adresse de votre abominable Valérie Fortin, épouse Marneffe, et le signalement du comte Wenceslas Steinbock, notre célèbre sculpteur en bronze, lequel n'est ni sculpteur ni Polonais, malgré vos solennelles affirmations ; et de plus les miniatures grimaçantes de toutes vos vierges folles, les Josepha, les Carabine, les Malaga, les Héloïse Brisetout.

En dépit de ces indications officieuses, j'ai persisté à ne point chercher vos personnages ailleurs que dans les *Parents pauvres.* Non, vous n'avez pas songé à composer des romans aristophaniques et photographiques. Ce vilain métier ne saurait convenir à un esprit tel que le vôtre. Il faut être à bout de ressources ou singulièrement affamé de succès faciles et bas pour avoir la pensée d'exploiter ainsi la mine grossière du scandale. Est-ce votre faute après tout si les badauds et les plaisants de profession se récrient ?

Le sujet des *Parents pauvres* est si simple, qu'il eût été plus aisé pour vous de peindre d'original que de perdre votre temps à crayonner des copies. Quoi de plus commun que l'histoire d'une famille honorable ruinée par le libertinage de son chef livré aux griffes caressante d'une courtisane harpie ? Votre Valérie, aidée par une pauvre vieille fille, parente des Hulot, qui l'ont humiliée par leurs grands airs, s'amuse à

bouleverser une demi-douzaine d'existences pour arrondir convenablement la sienne, et c'est là tout ! Mais comme cette donnée se féconde à mesure que l'action se déploie ! Quel enchaînement de scènes dramatiques et d'épisodes bouffons ! Quelle veine brillante d'observation ! Quels miracles d'analyse profonde, subtile, lumineuse, inspirée ! Je ne discute pas, j'admire !

Il se trouve bien par-ci, par-là, dans les incidents et dans les caractères, des choses que j'aurais voulues autrement. En lectrice respectueuse, je me soumets au bon plaisir de mon auteur favori. Je ne ferai point de critique, je veux seulement retracer ici quelques impressions de lecture, ou, si vous le préférez, causer avec vous des femmes qui jouent un rôle dans les *Parents pauvres*, comme je dirais mon sentiment sur les femmes du monde admises à mes soirées. — Quant aux hommes, je les passerai sous silence ; car je ne suis plus d'âge à m'en occuper, hélas !

Votre Valérie est mariée — son mari est le complice de ses infamies, je le veux bien. Elle mène de front quatre amants, je n'y contredis point. Bien mieux, cet affreux métier de courtisane, froidement exercé dans de telles conditions, me semble encore plus repoussant. J'accepte le portrait que vous faites en quelques lignes de votre héroïne :

« En présence du monde elle offrait la réunion enchanteresse de la candeur pudique et rêveuse, de la décence irréprochable... mais dans le tête-à-tête elle dépassait les courtisanes. Elle y était drôle, amusante, fertile en inventions nouvelles. »

Vous ajoutez ensuite que Valérie était une espèce de Maintenon dans la jupe de Ninon, qu'elle avait des *œillades de sainte Thérèse guignant le ciel,* et qu'enfin elle réalisait le type de la *femme du monde entretenue* : je dis les gros mots; un chat est un chat ! De plus, madame Marneffe avait séduit Hulot, Crevel, Wenceslas, Montès de Montéjanos en substituant au charme brutal des courtisanes ordinaires les hypocrites raffinements de l'amour sentimental.

C'est là ce que vous dites, c'est là ce que vous croyez, monsieur de Balzac, mais c'est aussi ce que n'est point votre Valérie. Je ne trouve pas un seul passage dans votre livre où madame Marneffe se distingue de Carabine, d'Héloïse, de Josépha, de Malaga. Elle est drôle et amusante à la façon de ces demoiselles tout uniment, elle ne mérite pas d'en être séparée. Cette jolie vaurienne a surpris votre bonne foi, convenez-en.

Lisbeth m'inspire une violente antipathie, je ne lui ferai pas l'honneur de la saluer, même en passant.

Madame Victorine Hulot est parfaite. Elle figurerait merveilleusement, avec sa physionomie douce et triste de ménagère froide, raisonnable, dans le coin d'un tableau flamand.

La belle et vertueuse madame Hulot, comme vous l'appelez, belle-mère de la précédente, ne me paraît pas se dessiner d'une manière assez franche. Vous la représentez comme *une de ces femmes restées belles en dépit de leur vie à plaisirs excessifs, qui ont dans la charpente, dans le caractère de la beauté, des similitudes frappantes et à faire croire qu'il existe dans*

l'océan des générations un courant aphrodisien d'où sortent toutes ces Vénus, filles de la même onde salée.

Comment expliquer alors son dévouement exemplaire à un indigne mari, perpétuellement entraîné dans de sales intrigues ? Je comprendrais à la rigueur la fidélité de cette divine créature, étincelante de beauté sensuelle, si, par une rare exception, l'époux idolâtré demeurait toujours un amant héroïque. Mais le contraire arrivant, madame Hulot ne peut se consumer lentement dans une résignation sans terme. L'ardeur païenne de ses sens la précipitera dans les hasards de l'existence romanesque. Vénus dénouera sa ceinture et déshonorera le piédestal sacré où vous aviez cru placer une chaste image de la *Mater dolorosa.*

Hortense, comtesse de Steinbock, la fille de madame Hulot, ne se conforme pas à l'exemple de sa mère. Sous les dehors de l'orgueil féminin qui la condamne au supplice d'une vie régulière, on sent les frémissements de la chair révoltée. Que la protection de ses anges gardiens, Adeline et Victorine, lui fasse défaut, et cette belle Ariane cédera naturellement aux élans de son cœur emporté par deux forces irrésistibles : le besoin de la vengeance et l'indomptable curiosité des natures de feu. Le comte de Steinbock revient au bon moment implorer le pardon de sa femme. Elle allait, un peu plus tard, se jeter dans les bras de Stidmann, l'ami du sculpteur polonais.

Je ne m'arrête point à considérer les mines diaboliques de mesdemoiselles Malaga, Josépha, Héloïse, Carabine ; vous seul pouvez cueillir, au bord du précipice, ces jolies fleurs vénéneuses poussées sur un fu-

mier. Il faut avoir mes soixante ans pour respirer sans danger l'irritant parfum de leur calice épanoui.

En réalité, c'est un affligeant spectacle que celui de tous ces mal-vivants jetés au travers de votre dernier ouvrage. La lecture des *Parents pauvres* laisse dans l'âme un sentiment de noire tristesse. On aperçoit trop dans ce livre les mauvais côtés de la nature humaine. Si j'appartenais à la sainte génération des jeunes femmes de ce temps-ci, je vous adresserais à ce sujet une belle homélie pleine d'onction et de componction. Mais j'ai vu tout enfant les soirées de M. Barras, j'ai pesé dans ma main la tunique aérienne de madame Tallien, légère comme un parfum d'Asie ; je ne sais plus au juste le point où l'immoralité commence, et je craindrais, en vous prêchant, d'être trop indulgente ou trop sévère.

L'expérience consommée de mon jeune et joli pédant, l'honnêteté sententieuse de mon vieil ami le diplomate trancheront sûrement cette question embrouillée. Je leur passe ma plume babillarde en leur conseillant d'en faire un meilleur usage que moi ; j'ai débité cent folies, qu'ils parlent le langage de la raison. J'ai griffonné sans y songer une lettre d'une longueur effrayante, qu'ils s'arrangent pour être concis, au risque d'être obscurs. La concision est une belle vertu chez Tacite, mais je n'entends point le latin, et vous serez obligé, monsieur, d'excuser les licences toutes françaises de mon style trotte-menu.

Veuillez agréer, monsieur, etc.

La marquise de T...

II

Le baron de R... à M. Honoré de B...

Je supplie M. de Balzac d'oublier entièrement, si c'est possible, l'agréable lettre de la marquise avant de lire celle-ci. Un diplomate, habitué à rédiger des notes politiques, des dépêches, des *memorandum*, n'a pas le talent d'écrire avec le ravissant laisser-aller d'une femme spirituelle. La plume si légère de ma vieille amie, qui fait merveille sous ses doigts, ne ferait que des sottises sur mon papier. Je la quitte pour en choisir une autre, taillée à ma fantaisie et plus lourde que la sienne. J'aurai beau m'évertuer, je suis sûr d'avance que ma grosse écriture n'aura jamais auprès de vous le petit succès impertinent de ses adorables pieds de mouche.

Ce qui m'enhardit à prendre la parole après la marquise, c'est que sa folle verve n'a pas même effleuré les sentiments que m'a suggérés la lecture attentive de vos ouvrages, et particulièrement des *Parents pauvres.* Les femmes n'ont pas la liberté de choisir leurs impressions ; elles agissent presque toujours par un mouvement involontaire de sympathie ou d'antipathie. Dans leurs jugements précipités, qu'il s'agisse de morale, de philosophie, de poésie, de politique, elles acquittent sans le moindre scrupule le plus grand criminel si celui-ci a le talent de les intéresser par un de ces riens indéfinissables qui les fanatisent. Leurs

passions les plus sérieuses tiennent à une multitude de fines détentes qui cèdent à la plus légère pression : « Tirez la chevillette et la bobinette cherra. » C'est absolument comme dans les contes de fées. Il y a des ressorts mystérieux sur lesquels il suffit de souffler pour obtenir de ces frêles machines un magnifique déploiement d'activité soudaine. Notre marquise est femme autant qu'on puisse l'être ; son esprit et sa raison ne communiquent point, ils vivent côte à côte sans familiarité aucune. Elle se hâterait de brouiller ces deux voisins s'ils faisaient mine de s'entendre. Aussi ne s'entendent-ils point. La raison serait forcée de déloger au premier signe d'intelligence. Haine de de tout calcul, de toute réflexion et méditation, empire absolu de l'instinct, voilà notre marquise ! Calculer, dit-elle, et réfléchir, et méditer, c'est perdre le temps de sentir. Et si je lui réponds : Non pas, ma chère amie, c'est goûter au contraire la divine saveur de la sensation ; elle réplique aussitôt par un éclat de rire : — Je préfère cueillir un beau fruit sur l'arbre que de le manger en compote. — Oui, mais vous abaissez la branche avec une telle hâte qu'elle se détache de l'arbre et que le fruit va rouler dans la poussière où vous n'irez point le chercher. — Ce marivaudage, qui nous amuse et se renouvelle souvent dans l'intimité de nos entretiens, vous expliquera la différence de nos caractères et de nos humeurs. Au milieu de ces querelles de vieux enfants, intervient pour les apaiser une autorité ferme, impassible, celle de ce joli pédant, notre ami, l'orgueil et l'espoir de la jeune université. Il nous abandonne les deux coins de la cheminée, les

deux fauteuils à la Voltaire, et se place entre nous sur un siége modeste : *In medio virtus!* Son inaltérable sagesse arrête nos luttes innocentes. Nous sommes les serpents de son caducée.

Je crains fort que mes graves observations ne paraissent à ce beau génie aussi absurdes que les étincelantes futilités de la marquise. Je sacrifie d'avance mon opinion à la sienne. Les vieillards homériques ne sont que des sansonnets auprès des terribles adolescents de cette époque. A la jeunesse d'aujourd'hui appartiennent la prudence et la force, l'érudition et le talent. Nous n'avons qu'à plier bagage, nous autres pauvres fous !

Vous êtes un peu moins jeune, monsieur de Balzac, et par conséquent un peu moins sevère que notre solennel agrégé. Il ne vous fâchera pas, j'imagine, que j'aie un avis personnel sur la *Comédie humaine* en général et par occasion sur les *Parents pauvres,* votre dernier roman.

Des lecteurs superbes vous reprochent ce titre pompeux de *Comédie humaine,* et cette grande ambition que vous avez montrée de construire une œuvre monumentale où les mœurs de la société actuelle fussent représentées dans une longue suite de vivants tableaux; je suis loin pour ma part de critiquer les vastes plans conçus par votre imagination remuante. Il me plaît qu'on ait de l'audace et qu'on rêve de grandes choses, dût-on succomber écrasé par le rocher de Sisyphe. Donnez à votre monument les proportions qui vous conviennent, multipliez les tableaux sur les murs de l'édifice gigantesque. Parmi les *ex-voto* pré-

sentés au public par votre piété d'artiste, il s'en trouvera peut-être çà et là d'imparfaits, d'insignifiants, tranchons le mot, de vulgaires. Qu'importe, si dans cette immense galerie l'œil peut se reposer sur deux ou trois œuvres remarquables ? Faites-moi lire au-dessous de cette inscription ambitieuse, *Comédie humaine,* deux simples mots écrits en petit caractères, *Eugénie Grandet,* il ne m'en faudra pas plus pour oublier une exagération fort inoffensive après tout. Mais *Comédie humaine*, dira-t-on, se rapproche de *Divine Comédie.* Est-ce que l'auteur du *Père Goriot* se mettrait de lui-même au niveau du Dante ? Inutile question, bonne à défrayer les commérages des niais !

La *Comédie humaine,* en dépit de ses imperfections, n'en restera pas moins une entreprise littéraire digne de fixer l'attention des belles intelligences. La parole de l'Evangile : « Il vous sera beaucoup pardonné parce que vous avez beaucoup aimé, » retentira quelque jour à votre oreille sur les avenues de la postérité.

Oui, vous avez beaucoup aimé, monsieur de Balzac, et de cet amour d'artiste, patient et véhément, dévoué, infatigable, plein d'élan et de résignation à la fois, qui tôt ou tard féconderait le vide même à force de chaleur et de volonté. La foi vous a sauvé, c'est elle qui vous a permis d'entasser Ossa sur Pélion, Pélion sur Ossa. La certitude d'un grand résultat au prix du travail acharné vous a tenu sans cesse en haleine, et vous n'avez pas voulu prendre de repos avant d'avoir conquis votre place, et une place d'honneur, dans ce groupe des romanciers modernes où vous deviez coudoyer tant d'illustrations de hasard.

Le genre que vous avez abordé si heureusement vous aura d'éternelles obligations. Grâce à vous, il s'est agrandi, transformé, complété jusqu'à devenir la forme la plus riche de la littérature actuelle. Nous avions en France des nouvelles gracieuses, des contes étincelants de verve, des histoires du cœur racontées avec un grand charme ; le roman n'était point encore définitivement établi dans le cadre offert à ses destinées. Il se précipitait dans une suite de piquantes aventures, il décrivait les alternatives saisissantes de la passion, mais il n'osait point tenter d'une façon hardie le difficile tableau des mœurs de la société actuelle.

Depuis le dix-septième siècle, la famille des moralistes s'était bien appauvrie. Le sang turbulent de La Rochefoucauld avait coulé tout entier par ses veines ouvertes dans le livre des *Maximes ;* le ferme pinceau de La Bruyère, qui parfois rencontrait des touches si fines, n'avait point été relevé de terre, une fois échappé à la main savante de l'élève de Théophraste, devenu maître à son tour. Boileau lui-même n'eut point d'héritier direct, à plus forte raison Molière demeura-t-il sans postérité. Les études de mœurs qui s'étaient fait jour dans la satire, dans la comédie, dans les traités à part, tels que les *Caractères* et les *Maximes,* perdirent peu à peu leur primitif éclat. Sauf quelques exceptions remarquables, la comédie chercha le mouvement extérieur, le cliquetis du bel esprit, les surprises de l'intrigue, et ne s'inquiéta plus que rarement de son objet naturel. La satire s'affaissa dans la poussière de l'école, elle déclama et fit bâiller. Quant au genre spécial illustré par La Rochefoucauld et La Bruyère, il aboutit

misérablement sous l'empire aux *Ermites* de M. de Jouy. Le romantisme vint, et avec lui une muse nouvelle en costume de châtelaine féodale, la Fantaisie ! Un souffle lyrique emporta dans la nue les tablettes de l'observateur. Le nain bariolé des temps gothiques sonna du cor, à cette heure ténébreuse, sur une tourelle en ruines, et les fantômes du passé, réveillés par cet appel sonore, s'agitèrent en rondes bizarres aux applaudissements du présent. Poëmes, drames, comédies et romans, tout fut historique et gothique. Nulle fidélité d'ailleurs dans la reproduction capricieuse des vagues physionomies du moyen âge. Le merveilleux faisait rayonner partout son auréole. L'exagération débordait, les poètes, dédaigneux de la réalité, poursuivaient leurs rêves dans la sphère des étoiles et ne s'abaissaient guère à contempler le pauvre spectacle de la vie humaine telle qu'elle est de nos jours.

Quand on fut rassasié de poésie, la prose réclama ses droits si bien établis dans le vieux parler français. Alors, ce me semble, on en vint à soupçonner que la société actuelle valait la peine d'être vue à travers le prisme de l'imagination. Le roman se hasarda sur ce terrain nouveau. Vous fûtes l'un des premiers, M. de Balzac, à défricher ces landes jusqu'alors méprisées. On comprit que de notre temps le romancier devait avoir les qualités du moraliste. Or, il est plus difficile à mon sens d'être un romancier moraliste, que d'atteindre au succès de La Bruyère ou de La Rochefoucauld. Tout homme d'esprit peut distiller son expérience et la réduire en *maximes* plus ou moins heureuses. C'est une fine liqueur recueillie avec amour

dans un flacon artistement ciselé, qu'on bouche à l'émeri dès qu'il est plein et qu'on laisse vieillir dans un caveau. Le jour où l'on débouche le flacon, il suffit d'une goutte pour parfumer la lèvre d'un homme de goût. Il ne faut pas plus de talent pour aiguiser une sentence que pour tourner un sonnet. L'observation superficielle a de quoi satisfaire celui dont l'unique ambition est de formuler de piquants axiomes sur la science de la vie. Quelques traits bien mis en relief dévoilent assez en ce cas le sens d'une physionomie caractéristique. Ménippe, Ménalque, Ctésiphon, Mopse, et bien d'autres viennent poser dans votre atelier. Vous les examinez au repos, et si vous avez une certaine habileté de main, vous parvenez sans beaucoup d'efforts à saisir la ressemblance de ces originaux. Une fois le portrait retouché avec soin, il ne vous reste plus qu'à l'encadrer pour en faire hommage au public; où finit votre tâche, là commence le périlleux travail du romancier-moraliste. Ce portrait fixé à votre mur, il l'en détache et l'anime. Ce personnage muet et immobile dont vous avez reproduit la calme figure, il lui donne la parole et le mouvement; son art ne se borne point à la fidèle représentation de l'apparence extérieure. L'écrivain jette les êtres créés par son imagination dans le tourbillon de la vie humaine, et là chaque caractère doit se révéler par des faits qui aboutissent à une conclusion logique. Chaque tête doit varier d'expression (sans que cependant la signification réelle en soit altérée) selon les exigences diverses des situations romanesques, lesquelles veulent être assez habilement enchaînées pour exciter un intérêt de curio-

sité matérielle et fournir de plus à l'observation philosophique l'occasion d'éclairer les moindres développements du récit.

Votre plus éclatant mérite, monsieur, consiste à discerner d'un coup d'œil la place de l'analyse et celle du fait, ou plutôt à combiner ces deux éléments de manière à les féconder l'un par l'autre. Quand une suite d'épisodes attachants a familiarisé le lecteur avec vos personnages, quand l'action générale, fortement liée, peut rester suspendue sans faire languir l'intérêt, vous consacrez parfois un chapitre tout entier à la monographie de chacun des acteurs de votre drame. Alors, pour choisir un exemple dans les *Parents pauvres,* vous écrivez à propos de Crevel le parfumeur, successeur de Birotteau, les observations suivantes, si délicates et si vraies :

« Avez-vous remarqué comme dans l'enfance ou dans les commencements de la vie, nous nous créons tous de nos propres mains un modèle à notre insu ? Ainsi le commis d'une maison de banque rêve, en entrant dans le salon de son patron, de posséder un salon pareil. S'il fait fortune, ce ne sera pas vingt ans plus tard le luxe à la mode qu'il intronisera chez lui, mais le luxe arriéré qui le fascinait jadis. On ne sait pas toutes les sottises qui sont dues à la jalousie posthume, à l'envie rétrospective, de même qu'on ignore toutes les folies dues à ces rivalités secrètes qui poussent les hommes à imiter le type qu'il se sont donné, à consumer leurs forces pour être un clair de lune. On ne sait pas combien de temps vont les gloires éteintes soutenues par les admirations arriérées. »

Ou bien vous illuminez la curieuse organisation de Lisbeth par cette vive peinture d'un de ses travers les plus singuliers :

« Avec le temps, la cousine Bette avait contracté des manies de vieille fille. Ainsi, par exemple, elle voulait, au lieu d'obéir à la mode, que la mode se pliât à ses habitudes et s'appliquât à ses fantaisies toujours arriérées. Si la baronne (madame Hulot) lui donnait un joli chapeau nouveau, quelque robe taillée au goût de chaque jour, aussitôt la cousine Bette retravaillait chez elle, à sa façon, chaque chose, et la gâtait en s'en faisant un vêtement qui tenait des modes impériales et de ses anciens costumes lorrains. Le chapeau de 30 francs devenait une loque et la robe un haillon. Elle était à cet égard d'un entêtement de mule. »

Ces remarques sont parfaites et l'on doit regretter que le caractère de la vieille fille ne se maintienne pas jusqu'à la fin du livre entre des limites raisonnables. La cousine Bette, si bien posée dès les premières pages des *Parents pauvres*, se transforme plus tard, par un coup de baguette magique, en une créature infernale, et devient ainsi tout à fait méconnaissable. C'est la Haine, c'est la Vengeance, c'est Yago, c'est Caliban, que sais-je encore ? Ménagez votre imagination, M. de Balzac; il est inutile de calomnier gratuitement cette pauvre espèce humaine; où vous voyez la scélératesse la plus noire, je ne puis distinguer que les tristes effets d'une petite passion aigrie. Nous sommes tous, tant que nous sommes, meilleurs et moins grands que vous ne pensez. Votre Lisbeth n'a point une profondeur machiavélique dans

la conception et l'exécution de ses projets vindicatifs. Elle fera le mal dans la mesure de son intelligence, et souvent même une bonne part de ses méchantes actions sera le résultat d'une inspiration soudaine, au lieu de venir à la suite d'un odieux calcul. Dans quelque situation que vous la placiez, elle n'éprouvera jamais des souffrances assez poignantes pour justifier une phrase comme celle-ci :

« La fumée de l'incendie qui la ravageait semblait passer par ses rides comme par autant de crevasses labourées par une éruption volcanique. »

Il me semble, M. de Balzac, bien que vous soyez, par la grâce des niais, à la tête de l'école réaliste, il me semble, dis-je, que vous subissez encore plus d'une fois les tyrannies de la muse romantique, ignorante du réel. Jaloux de pousser vos types jusqu'à l'idéal rêvé par de pauvres cerveaux malades qui se boursouflent à vide, vous vous élancez, par un artifice de machiniste, jusqu'aux frises du lyrisme, et, ne trouvant pas de point d'appui dans cette ascension improvisée, vous courez le risque de tomber dans les trappes vulgaires du mélodrame. Comme vous vous dérobez, dans ces moments d'exaltation sans cause, à la loi de votre nature, il n'est pas surprenant que dès lors vos facultés les plus distinguées vous abandonnent. Le cercle de votre vue, si pénétrante d'ordinaire, s'obscurcit brusquement ; n'ayant plus le sentiment des nuances délicates, vous chargez votre palette de couleurs criardes, et le romancier-moraliste disparaît pour faire place au déclamateur.

Me permettrez-vous de conclure, après ceci, que

tout élan lyrique est funeste à votre talent d'observation, habitué à rayonner dans la sphère des objets réels? Vous avez d'ailleurs, que vous en conveniez ou non, des principes de philosophie qui s'accordent mal avec le culte de l'abstraction. Je reconnais en vous un clerc tourangeau de l'abbaye de Thélème, gouvernée par le révérend père Alcofribas Nasier. Vous êtes païen, M. de Balzac, quoique par une louable intention, vous rendiez souvent hommage à la divinité de la religion catholique. Un peu plus de franchise, et, comme dit La Fontaine, « quiconque est loup agisse en loup ! » Le sentiment religieux vous manque, et s'il en fallait une preuve tirée des *Parents Pauvres*, je montrerais comment il vous a été impossible de fixer autour du front de madame Hulot le nimbe mystique des saintes femmes. La belle Adeline, drapée dans son manteau de sœur de charité, a l'air de remplir un personnage et non point de réaliser l'idéal de la vertu catholique. Au contraire, vous réussissez à merveille lorsque vous découvrez l'épaule de Valérie pour qu'elle pose en Dalila devant le comte Wenceslas Steinbock, et l'on a de la peine, quand vous le servez sur une table somptueuse, à ne point toucher au fruit défendu, qui, selon votre expression pittoresque, donne des démangeaisons à l'acier du couteau. Pas plus que la marquise, je ne me reconnais le droit de vous prêcher sur ce point. Il faudrait être en état de grâce pour avoir la force de condamner votre succulente immoralité.

Je terminerai par une réflexion qui a le mérite de résumer avec clarté mon jugement sur la *Comédie*

humaine et sur les *Parents pauvres*, une des scènes les plus heureuses de cette comédie. Vos œuvres, M. de Balzac, sont évidemment d'un moraliste très-bien doué ; mais vos facultés n'ont point atteint la dernière limite du développement régulier, parce que, soit à votre insu, soit par une opération volontaire de la raison, vous vous êtes livré tantôt à la haine violente tantôt au froid mépris du temps présent. Des goûts d'artiste excentrique vous ont empêché, vous et bien d'autres, de connaître votre époque et de l'aimer. Nous sommes depuis la première révolution un peuple de bourgeois, et ce seul mot de bourgeoisie a le privilége d'enflammer la bile de tous les écrivains issus du mouvement romantique de la Restauration. Soit orgueil national, soit penchant à la servitude de cour, les hommes de lettres regrettent aujourd'hui les glorieuses époques de la monarchie absolue. Ils préféreraient, dirait-on, appartenir au cardinal de Richelieu, comme ce fier Corneille, que d'attendre dans les mauvais jours les secours mesquins accordés à la littérature par des chambres économes. Un Auguste, un Louis XIV, un Léon X, un François I[er] leur paraissent des protecteurs plus intelligents que trois ou quatre centaines de députés assis sur les banquettes du Palais-Bourbon. Ce serait un problème très-délicat à résoudre que celui de savoir si le régime despotique est plus favorable à la vie littéraire que le gouvernement constitutionnel. La plupart des gens intéressés penchent pour le despotisme, contre l'avis hautement exprimé de Voltaire, qui dénonçait au dix-huitième siècle la situation misérable

des écrivains, en s'indignant dans son beau style de ce que « chacun d'eux briguait une place de valet et une réputation de grand homme. » J'ajoute qu'on devenait parfois un grand homme sans cesser d'être valet. Mieux vaut encore, M. de Balzac, croyez-en mon expérience de diplomate et de voyageur, la liberté sans faste que la servitude dorée. Tout noble de vieille roche que je suis, je me réjouis de voir que, selon la prédiction de Siéyès, le tiers-état est tout dans le royaume. Les affaires politiques n'en vont pas plus mal qu'aux périodes de notre histoire où régnait le bon plaisir du monarque. La pairie viagère a du bon ; c'est une excellente chose que la chambre des députés, et quant à la société gouvernée par les trois pouvoirs constitutionnels, soyez persuadé qu'elle est supérieure, sous bien des rapports, au vieux monde aristocratique, renversé dans un jour d'orage par les colères légitimes de la raison universelle. Pour moi, je crois en Dieu et au gouvernement représentatif (1); je crois surtout, en optimiste opiniâtre, aux instincts progressifs de l'humanité Riez, M. de Balzac, riez de ces grands mots, si vous voulez, mais félicitez-vous de vivre au milieu de ces manants parvenus dont le mérite vous échappe. Entrez résolûment dans le courant du siècle, votre talent de moraliste y gagnera sans aucun doute. En ce qui me concerne, je suis fort le serviteur de messieurs les bourgeois et je les remercie de la peine qu'ils prennent à gouverner, à éclairer, à émanciper, à moraliser notre chère patrie.

(1) Le baron de R.... est aujourd'hui sénateur, et il raille agréablement la bourgeoisie.

Mais c'est assez discourir, je m'oublie à vous donner magistralement une leçon d'optimisme politique, tandis que le pessimisme littéraire attend avec impatience le moment d'élever la voix. Vieux Philinte, je cède la parole au jeune Alceste.

Daignez agréer, Monsieur, etc.

Le baron de R...

III

Le docteur Z... à M. Honoré de B...

Madame la marquise et M. le diplomate, mes vieux amis, ont fait rire à mes dépens l'auteur de la *Comédie humaine*. Je ne leur en veux pas de m'avoir peint avec des couleurs un peu sombres, et je fais preuve de généreux oubli en mêlant sans façon ma prose à leur prose, quoiqu'ils aient presque épuisé le sujet de cette correspondance. Ma dignité de *pédant* ne vaut pas que j'insiste pour la défendre ; et d'ailleurs, je le déclare, le portrait du *cher agrégé* ne manque pas d'un certain mérite. Il n'est pas flatté ; je crois même qu'il ressemble, sinon à moi, du moins à quelqu'un des miens. Le *joli pédant* n'est pas un être imaginaire. Il existe sûrement à Paris, dans un salon pareil à celui de notre marquise. Exige-t-on que ce soit moi, je ne refuse pas de me prêter à ce divertissement amical, et, comme Béranger qui chante si haut : « Je suis vilain et très-vilain, » je crierai tant que mes amis voudront : — Oui, je suis pédant et très-pédant !

Ainsi que l'a très-bien dit la marquise, je n'aime

guère à écrire, de peur que mon style ne soit insupportable à la lecture. Le beau me transporte, le mauvais n'existe pas à mes yeux, le médiocre me blesse et m'indigne. Si j'étais critique de profession et que la république des lettres eût une chambre des représentants, j'irais m'asseoir au plus vite sur les bancs de l'Opposition.

Voici de quelle façon j'entendrais le rôle de l'Opposition littéraire. Mes observations, monsieur, seront fort courtes. J'ai l'habitude de la brièveté, de la sécheresse même, et cette lettre ne sera qu'un *post-scriptum* à celles de mes excellents amis.

Je serais de l'Opposition littéraire parce que tous les écrivains, je parle des mieux doués, ont besoin qu'on veille pour eux aux intérêts de leur gloire. Poètes ou prosateurs, quand le but de leur ambition est atteint, quand l'opinion publique les a couronnés, ils ne redoutent plus le jugement impartial du lecteur. Le soldat de fortune monté sur le trône par le dévouement enthousiaste de ses compagnons oublie facilement ses devoirs de parvenu royal. Méprisant les suffrages qui l'ont porté au rang souverain, il ne fait aucun cas de l'approbation de ses amis transformés en sujets. Certain malgré tout de leur dévouement, il ne compte plus ses griefs et se joue des sentiments de son peuple. Tels sont les auteurs les plus illustres à l'égard du public. Ils le traitent en vaincu dès qu'ils le sentent docile.

L'Opposition littéraire défendrait les droits du « lecteur français qui veut être respecté, » selon l'expression de Boileau. Elle ne permettrait pas à l'homme

de talent l'étalage ridicule de cette présomption olympienne, si bien faite pour épuiser rapidement les sources de l'esprit et du génie. Sans crainte de passer pour sotte, elle rappellerait souvent aux oublieux le *quid valeant humeri* d'Horace. Adversaire intraitable des coteries et des sectes, sa règle de conduite serait d'admirer ce qui est beau dans un livre sans louer complaisamment le livre tout entier. Elle ferait pour chaque ouvrage la part du blâme et celle de l'éloge, sauf à mécontenter l'auteur, habitué à se laisser enfumer d'encens. L'immoralité d'un ouvrage, et surtout l'immoralité *succulente*, pour employer une expression du baron-diplomate, la trouverait inflexible : car il est une certaine dignité d'esprit et de cœur dont un écrivain honnête homme ne se doit départir jamais.

Pénétré de ces principes, je ne pourrais admettre avec madame la marquise cette étrange théorie vulgarisée par des esprits mal faits, qu'une qualité suppose toujours un défaut et qu'on doit se garder de toucher à tel défaut, sous peine de détruire telle qualité.

Je contesterais à mon vieil ami le diplomate la justesse de cette opinion que l'orgueil et l'audace excessifs, la multiplicité des tentatives ont une influence salutaire sur les destinées des intelligences d'élite. Je pense tout l'opposé. L'éparpillement des facultés ne vaut rien. Il est nécessaire de les concentrer autant que possible, de les exercer avec mesure dans leur cercle naturel et de leur apprendre, non pas une obéissance passive à la règle, mais le fécond et logique usage de la liberté.

Je n'excuserais nullement l'auteur de la *Comédie*

humaine sur les témérités licencieuses de certaines peintures d'alcôve, sous prétexte que l'auteur est « un clerc de l'abbaye de Thélème » dont la règle unique, formulée par Rabelais, se résume en ces mots : *Fay ce que voudras.*

Si donc le style des *Parents pauvres* est incorrect, affecté, bizarre, mêlé çà et là d'exagérations lyriques et de familiarités vulgaires, je ne dirai pas avec la marquise : Gardez, M. de Balzac, gardez vos incorrections, vos amphigouris et vos vulgarités ! N'en déplaise à mon contradicteur féminin, il existe encore une langue française, et les vrais écrivains se piquent de la parler dans sa pureté.

D'un autre côté, si, dans la *Comédie humaine*, je trouve une *Eugénie Grandet* sur dix *Muses du département,* je ne m'écrierai pas avec notre diplomate optimiste : Que m'importent les dix *Muses du département ?* Vous aviez le droit, M. de Balzac, de nous donner la douzaine complète, puisque vous aviez écrit ce beau livre d'*Eugénie Grandet.* Loin de raisonner sur de telles bases, je prendrais l'argument à rebours et je dirais : — Puisque vous avez écrit ce beau livre d'*Eugénie Grandet,* qui vous forçait, M. de Balzac, à composer dix ouvrages comme la *Muse du département ?* Une nouvelle *Eugénie Grandet* n'aurait-elle pas eu plus de prix ? Deux petits volumes excellents ne sont-ils pas mille fois préférables à quinze ou vingt de médiocre espèce ?

Et raisonnant toujours de la sorte, j'arriverais à prouver que la critique de pur sentiment, comme la fait la marquise, ou de haute générosité, comme la

fait le diplomate, n'est point celle qui doit s'appliquer aux ouvrages d'un romancier d'élite comme l'auteur des *Parents pauvres*.

Il est vrai que mes deux amis auraient la faculté de me montrer à leur tour l'erreur profonde où je tombe quand je ne sens pas ou ne raisonne pas comme eux. Cette diversité de jugements vous amusera sans doute, M. de Balzac, et peut-être répèterez-vous à ce propos le mot naïf de madame de La Ferté : « Je ne trouve que moi dans le monde qui ai toujours raison. »

En dépit de mes restrictions, les *Parents pauvres* n'en sont pas moins une œuvre très-remarquable. La *Comédie humaine* restera ; et, d'ailleurs, quand une œuvre réveille l'enthousiasme d'une femme d'esprit comme la marquise, ou obtient l'admiration d'un lecteur éclairé comme notre diplomate, elle peut bien se passer, je crois, de l'approbation complète d'un pédant.

Agréez, je vous prie, etc.

Le docteur Z....

—

M. TAINE

AU JARDIN DES PLANTES

M. TAINE

AU JARDIN DES PLANTES

—

A mylord Macaulay (1)

I

Quoique je n'aie jamais eu l'honneur, mylord, de vous entendre à la Chambre des Communes, il y a longtemps déjà que j'ai compris, il y a longtemps que j'admire la dignité de votre caractère, la grandeur et l'éclat de votre talent. Ne pouvant vous écouter à Londres, dans vos belles séances de nuit, aux flambeaux, j'avais pris le parti de vous lire en anglais, le soir, à la clarté de ma lampe. Dans vos *Essais critiques et historiques*, ou dans votre *Histoire d'Angleterre*, à travers l'écrivain je cherchais passionnément l'orateur, et je le devinais. A travers l'orateur, s'il m'eût été permis de l'entendre, j'aurais peut-être mal vu l'écrivain.

Ce qui me frappe toujours dans certains esprits de

(1) Au moment où ces pages étaient sous presse, on recevait à Paris la nouvelle de la mort de lord Macaulay. Nous maintenons notre dédicace en tête de cette lettre, comme un hommage posthume au talent de l'illustre historien.

ce temps, ce qui leur a donné un grand charme de nouveauté, de *modernité*, c'est qu'avant de se manifester par la parole, ils se sont révélés et formés par la presse. Ils ont raisonné, ils ont pensé, ils ont discuté avec eux-mêmes, ils ont écrit, avant qu'on ne vît trembler leurs lèvres au souffle orageux de l'improvisation. Quand, dans une destinée d'homme public, l'écrivain devance ainsi l'orateur, il est assuré que plus tard l'orateur achève l'écrivain ; car il lui communique l'élasticité, la force d'expansion, le mouvement dans la lumière, la chaleur dans le mouvement. Et voici des livres, en effet, où la lettre moulée tressaille, où les feuillets s'agitent, où la phrase se lève, gesticule et parle , on voit circuler le sang de la pensée, on entend palpiter l'âme de l'auteur. Que si, au contraire, l'orateur précède l'écrivain, il y a presque toujours péril pour l'écrivain. Chez les hommes d'élite, en qui s'amalgament les deux talents, l'orateur est donc subordonné à l'écrivain plus que l'écrivain à l'orateur. La primauté appartenait peut-être à celui-ci dans le monde antique ; dans le monde moderne, elle appartient à son rival. Les purs tempéraments d'orateur, à Paris et à Londres, n'ont jamais produit un grand écrivain.

A mes yeux, mylord, l'orateur de la chambre des Communes ne saurait dominer en vous l'historien. Et que m'importe, après tout, le *communer ?* Il procède évidemment de l'historien, et n'a pu que réagir de temps en temps sur l'auteur. Cela est si vrai, que vous traiteriez vous-même d'insensé, je n'en doute pas, le critique malavisé qui, par ignorance ou par fantaisie de rêveur paradoxal, subordonnerait en vous l'écrivain à

l'orateur. Eh bien, j'en suis émerveillé, ce critique improbable existe, et, loin de passer pour insensé, il passe, au *Journal des Débats* et à la *Revue des Deux Mondes*, pour un jeune prodige. Les vieillards le saluent et lui ouvrent leurs rangs ; les jeunes gens éblouis reculent de trois pas pour l'admirer. Il s'avance avec la sérénité radieuse d'un inventeur, d'un rénovateur, d'un prophète. « Qui es-tu, noble adolescent ? lui demandent ses disciples. On te prendrait d'abord pour un Prussien ; mais ton port et ta démarche sont celles d'un fils de l'Attique. Ne serais-tu pas, dis-nous, un de ces sublimes jeunes gens de Platon que tu as si harmonieusement décrits : Menexène, fils de Démophon, ou peut-être Charmide, enfant de Glaucon, neveu de Pyrilampe ? — Ni Charmide, ni Menexène, amis ! Je suis en effet Grec et Prussien, je descends de Hégel et d'Aristote, par l'Ecole normale ; j'ai inventé une méthode de critique, et je m'appelle tout uniment H. Taine. »

Il a inventé une méthode, mylord ! Et comment en douter, lorsque M. Sainte-Beuve, M. Guillaume Guizot, fils de François, M. Prévost-Paradol, M. Weiss, et feu Gustave Planche lui-même, qui, par parenthèse, reçoit décidément les honneurs de l'apothéose, lorsque tant de gens d'esprit et d'hommes de routine, tant de critiques ingénieux et de lourds pédants ont consciencieusement pris la peine de la discuter ? La méthode existe, elle vous a été appliquée à vous-même, dès les premières pages d'un écrit, dont le titre, *Essais de critique et d'histoire*, est littéralement traduit du titre d'un de vos livres : *Critical and historical essays*. M. H. Taine, à l'aide de cet instrument qui lui vient,

dit-il, d'Aristote et de Hégel, a disséqué votre cerveau sur une table d'amphithéâtre, et il a découvert deux choses : 1° que vous étiez Anglais ; 2° que vous étiez un orateur ! Anglais du littoral, il est vrai, à cause de vos tendances cosmopolites ; mais orateur d'abord, orateur ensuite, et, quoique écrivain, orateur toujours ! Sa conclusion est trop curieuse pour que je ne vous la communique pas tout de suite :

« La vérité est que M. Macaulay est orateur, et que, possédant au plus haut degré les facultés oratoires, il paraît suppléer par elles aux facultés qu'il n'a pas ..... Pour aller chez ses voisins, un Français doit faire deux voyages. Quand il a franchi la première distance, qui est grande, il *aborde sur M. Macaulay*. Qu'il se rembarque ; il faut entreprendre une autre traversée aussi longue pour parvenir sur le sol anglais. »

Tels sont les résultats de la méthode nouvelle.

Moi, qui n'ai pas inventé de méthode, hélas ! me serais-je grossièrement trompé, mylord ? Aurais-je mal lu vos ouvrages ? L'assurance de M. Taine me fait trembler. Il a peut-être appris l'anglais à Berlin, tandis que je l'apprenais à Paris ! Franchement, je ne voudrais pas rencontrer M. Taine avant de connaître à fond sa méthode. Cet homme nouveau, avec sa méthode nouvelle, me regarderait sans doute comme un revenant. Ne serais-je, auprès de lui et devant vous, mylord, qu'un Français du temps de madame Henriette ?

Malgré tout le respect que m'inspirent les découvertes de M. Taine, comme, en résumé, je crois être de mon temps, je me suis attaché à étudier de près la fameuse méthode de ce révélateur. Eh bien, je le

regrette, sa prétendue découverte ressemble exactement aux bâtons flottants de la fable :

De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien.

Le médecin de Molière, qui place le cœur à droite, et qui s'écrie triomphalement : « Nous avons changé tout cela ! » ce docteur empirique, si dédaigneux de la médecine ordinaire, est vraiment en possession d'une science aussi sérieuse que celle de M. Taine, un docteur *à priori* comme celui du Théâtre-Français. Il a une méthode pour guérir qui vaut celle de M. Taine pour critiquer. « Placer le cœur à droite et changer tout cela, » voilà tout le système, voilà le merveilleux *Euréka* de ces deux grands savants. Qu'est-ce que la littérature? se demande M. Taine : une pure collection de phénomènes d'histoire naturelle ! Cela dit, notre homme s'installe au Jardin des Plantes, entre familièrement dans les loges de la ménagerie, visite à son gré le palais des singes, professe et discourt dans les chaires du Muséum, prenant tour à tour dans ses mains un squelette d'historien ou de romancier, des fleurs desséchées d'imagination ou de poésie, et s'écriant avec gravité : « Messieurs, ce romancier est un lynx, et cet historien une taupe ; ce poète est une tulipe, et ce prosateur un perroquet ! Quant à moi, je suis un phénomène d'une espèce toute nouvelle, je suis le critique naturaliste ! »

Vous croyez peut-être que je plaisante, mylord ? Je n'interprète plus M. Taine, je le cite, et, remarquez-le bien, je le cite textuellement. Le passage suivant, qui résume en une hypothèse toute la méthode, me four-

nira l'occasion de la réfuter et de la caractériser. Vous verrez alors que cette méthode tant prônée a tout au plus la valeur d'une recette, et que, d'ailleurs, la recette est mauvaise, puisqu'il est impossible à M. Taine lui-même d'en faire une seule fois l'application.

II

« Voici un noble cheval, et devant lui, un pinceau à la main, le plus grand artiste du monde. Peu à peu une figure se dresse sur la toile, vivante, les naseaux ouverts, les yeux ardents ; la ligne des reins se courbe et le poil frémit, les jarrets se tendent comme des arcs... »

Bref, le cheval est peint ; je passe les autres détails de la description.

« N'y a-t-il plus rien à faire, continue M. Taine, et la toile ainsi remplie répond-elle à toute question ? Une seule reste encore, et tout entière en ce petit mot : *Pourquoi ?* Armé de ce petit mot, un homme arrive, ouvre l'animal. Pourquoi la jambe se mouvait-elle? Parce que l'os était soulevé, parce que le tendon inséré au muscle tirait l'os, parce que le nerf, sous l'action de la moelle et du cerveau, contractait le muscle. Pourquoi la jambe est-elle ainsi contractée ? Parce que l'animal est un vertébré et un mammifère... »

Auriez-vous deviné, mylord, que c'est par de semblables inductions qu'on a découvert en vous un Anglais et un orateur ?

« Or il y a une anatomie dans l'histoire humaine comme dans l'histoire naturelle. »

Et, d'après M. Taine, la critique, encombrée de peintres, a toujours manqué d'anatomistes. M. Sainte-Beuve, par exemple (et ce n'est pas moi qui choisis ce nom-là), M. Sainte-Beuve peignait le cheval, *la couleur des yeux, les taches du poil, les frémissements de la peau, l'expression de la bouche, les jeux de la lumière,* etc. ; mais il ne soulevait pas *l'os de la jambe,* il ne voyait ni le *tendon inséré au muscle,* ni *le nerf sous l'action de la moelle et du cerveau.* Pauvre homme naïf ! Vous étiez un critique qui peint, qui *fait voir*, et non un critique qui philosophe sur l'écorché, qui *fait comprendre.* Vous poursuiviez les détails délicats, M. Taine recherche les grandes causes ; vous développiez, il réduit ; vous saisissiez au vol les traits fugitifs d'une figure, il s'attache à ces forces génératrices qui produisent dans la vie toute une série d'événements !

Il faut des critiques-peintres pourtant, il faut des Sainte-Beuve. M. Taine, bien loin de les condamner, les accueille d'un ton protecteur, comme M. Geoffroy Saint-Hilaire et Cuvier auraient accueilli les artistes qui dessinaient ou coloriaient les planches de leurs livres. Mais, au-dessus des critiques-peintres, il y a les critiques-anatomistes, les critiques-naturalistes, les Geoffroy et les Cuvier de la littérature.

Oui, je le veux bien, monsieur Taine, je l'admets un instant, il nous faut par dessus tout, il nous faut désormais en critique des Geoffroy Saint-Hilaire et des Cuvier ; et vous serez un beau jour Cuvier et Geoffroy tout ensemble, si Dieu vous prête vie. Mais que diriez-vous si je renversais votre hypothèse du cheval, du peintre et de l'anatomiste, pour l'appliquer uniquement

aux sciences naturelles ? Si je m'écriais, à mon tour, qu'il y a eu au Jardin des Plantes assez de Cuvier et de Geoffroy, que le moment est venu d'installer au Muséum les *peintres du cheval* à côté des *anatomistes du dit cheval*, qu'il est convenable d'y donner une chaire à M. Sainte-Beuve, à M. de Sacy, à M. Saint-Marc Girardin, que sais-je? Vous diriez peut-être que je suis badin, futile, turlupin. Et vous donc, monsieur Taine, et vous, croyez-vous être sérieux? Quand vous transvasez l'art dans la science, ne puis-je transférer l'Académie française au Muséum ? Badinez, badinez tant qu'il vous plaira ; imitez M. Méry, faites du paradoxe ; imitez M. Edmond About, faites de l'esprit ; mais gardez-vous bien d'annoncer que vous montez, avec le flambeau d'Aristote ou de Hégel, dans la chaire de Geoffroy Saint-Hilaire ou de Cuvier, pour éclairer d'un rayon nouveau les tâtonnements enfantins de l'ancienne critique.

La méthode de M. Taine, vous le voyez, mylord, se réduit à étiqueter les esprits comme on étiquette les mammifères, les invertébrés, les mollusques. Elle se distingue, si on la dépouille de tout son cortége de prétentions philosophiques et scientifiques, par un caractère de naïveté presque enfantine. Pourquoi M. Taine s'est-il imposé la tâche d'écrire un livre ? Il lui suffisait de quelques mots de préface pour exposer son *procédé*, sa *recette*, et d'un seul article pour en montrer l'application. Après son essai sur Macaulay, il n'avait qu'à dresser une liste des autres écrivains qu'il a collectionnés, Guizot, Dickens, Fléchier, Thackeray, Saint-Simon, madame de Lafayette, Michelet, Troplong,

Montalembert, et à mettre une épithète en regard de chaque nom. Sa collection eût tenu moins de place, elle aurait pu sans inconvénient occuper une des moindres vitrines des galeries du Muséum, où elle aurait dignement figuré sous cette légende : « Donné par M. Taine au Jardin des Plantes. »

Il n'y a en effet qu'un article, mylord, dans le recueil d'articles intitulé comme votre livre, *Essais de critique et d'histoire*. Il n'y a que cinquante pages à lire dans ces quatre cents pages. J'ai tout lu pourtant ; mais, arrivé au dernier feuillet, je me suis rabattu, n'ayant pas de temps à perdre, sur l'étude qui vous est consacrée. Cette étude, je l'ai relue, analysée, annotée, retournée sous toutes ses faces avec le soin le plus minutieux. Je connais parfaitement M. Taine à présent. Ce naturaliste de l'âme, comme il s'appelle lui-même, n'a aucune solidité, aucun point fixe, aucune base de raisonnement, aucune rigueur scientifique. Sous une apparence de précision se révèle une prolixité naturelle qui tient à une hésitation perpétuelle de l'esprit. Les phrases se succèdent comme des soldats prussiens qui manœuvrent sur une même ligne. Les casques et les baïonnettes, les couleurs de l'uniforme chatoyent au soleil ; mais ces effets de lumière sont les résultats mécaniques de la science du capitaine instructeur. Rhétorique, mylord, pure rhétorique ! M. Taine n'est préoccupé que d'aiguiser un trait, de balancer une antithèse, d'étaler un rouleau d'images, d'amener un choc de mots phosphoriques, d'exécuter devant le public les manœuvres de style les plus variées et les plus brillantes. Ces exercices d'habile rhéteur, formé à l'école

de bataillon de l'Université, ces exercices amusent un instant l'attention désœuvrée ; ils fatiguent bientôt par leur monotonie, je dis mieux, par leur *monotainie.* Je puis bien dire *monotaine* pour *monotone*, comme Voltaire a dit *galithomas* pour *galimatias.* Du reste, les lieux communs abondent, les contradictions pullulent ; j'entends par lieux communs non-seulement les formules d'école, mais les paradoxes usés, les témérités d'imitateur, les tics et les grimaces d'originalité.

Quant aux contradictions, je n'en donnerai qu'un exemple tiré du premier de ces *Essais de critique et d'histoire.*

Dans cet essai, mylord, c'est de vous qu'il s'agit, vous le savez déjà. M. Taine débute, conformément à sa méthode ou plutôt à sa recette, par accoler à votre nom l'épithète d'orateur. L'historien Macaulay n'est qu'un orateur, voilà qui est convenu. Il marche, il cause, il écrit, il se mouche, il parle, il se tait, si vous voulez, il se tait en orateur ! Cela est fatal, cela est inévitable : il est né orateur, orateur il mourra. Les circonstances du temps où il a vécu, son éducation, sa patrie, ses impressions de toute sorte (pourquoi pas ses amours ?) ont fait de ce personnage un orateur à perpétuité. Dieu avait mis sur son front une étiquette invisible ; M. Taine l'a découverte et l'a lue. M. Taine pouvait garder ce secret dans son âme, mais il a mieux aimé le livrer au public et déduire ostensiblement toutes les conséquences de sa découverte.

Ces conséquences, relevons-les une à une, mylord.

Etant né orateur, vous devenez historien ; mais comme vous êtes marqué d'un caractère fatal, il me paraît

impossible que l'historien ait d'autres facultés que les facultés oratoires. Car enfin, si la méthode ou la recette de M. Taine consistait à vous bombarder orateur pour vous proclamer ensuite juge, savant, homme d'esprit, peintre et poète, j'oserais en conclure que la méthode-recette est beaucoup trop changeante pour demeurer infaillible. Je lis tout simplement et je cite :

Page 8 : « Si j'osais employer, comme M. Macaulay, des comparaisons religieuses, je dirais que sa critique ressemble au jugement dernier..., où il n'y aura plus d'artistes, mais seulement des justes et des pécheurs. »

Vous voilà déjà mylord, une espèce de grand-juge divin, un *chief-justice* céleste, un Dieu rémunérateur et vengeur.

Page 14 : « Son récit est un réquisitoire, etc., etc. » M. Taine vous transforme en procureur général, en accusateur public, ce qui est un peu différent d'un grand-juge.

Page 24 : « Il n'expose pas son opinion, il la plaide.. » Avocat ! vous êtes maintenant avocat !

Quatre pages séparent cette affirmation de la suivante : « On n'a vu jusqu'ici que le *raisonneur*, le *savant*, l'*orateur* et l'*homme d'esprit* ; il y a dans M. Macaulay un *poète*. »

Page 33, à propos du jugement de Warren-Hasting dans la grande cour du parlement : « Cette évocation de l'histoire, de la gloire et de la constitution nationale forme un *tableau* d'un genre unique... ; le talent comme le *tableau* est tout anglais. » Et plus bas encore : « Chez lui les portraits se mêlent au récit... »

Donc vous êtes peintre. Et ce n'est pas tout ; je pour-

rais reproduire des fragments d'où il résulte que vous avez encore les titres de *touriste, psychologue, tacticien, économiste, littérateur, publiciste, artiste, biographe, conteur, philosophe.*

Le moyen de rester orateur avec tous ces titres ! Serait-ce, par hasard, qu'il y a une manière d'être artiste, psychologue et touriste en orateur ? Apparemment ; car, à la page 40, je trouve ce qui suit :

« Il n'est point poète comme M. Michelet, il n'est point philosophe comme M. Guizot ; mais il possède si bien toutes les puissances oratoires... »

Et plus loin, page 53 :

« Il semble qu'il soit un vulgarisateur comme M. Thiers, un philosophe comme M. Guizot, un artiste comme M. Thierry. La vérité est qu'il est orateur... Il n'est pas philosophe, parce que... Il n'est pas artiste, puisque... Il n'est pas vulgarisateur, car... » Je supprime les développements.

Mais qui êtes-vous donc, mylord, et qu'êtes-vous ? Ah ! je donne ma langue aux chiens. Ce que vous êtes réellement, tout le monde le sait ; mais ce que vous êtes pour M. Taine, personne ne le saura, pas même M. Taine.

Je me suis engagé à n'examiner que l'article-Macaulay : j'aurais pu étendre mes observations aux articles sur Saint-Simon, Michelet, etc. On verrait, par exemple, que Saint-Simon, qui est un *peintre*, devient un *poète épique*, un *psychologue d'instinct*, un allumeur de réverbères (voir la comparaison du *lustre*, qui a fait la joie de M. de Montalembert), et je ne sais quoi encore : un peu de Balzac, un peu de Victor Hugo, un

peu de Walter-Scott et un peu de Gustave Doré... de Gustave Doré, je ne me trompe pas, mylord, de Gustave Doré qui revient encore comme terme de comparaison dans l'étude sur Michelet, où je relève ce curieux rapprochement : « M. Michelet (qui, de par la méthode, est un *poète*), M. Michelet écrit comme Delacroix peint et comme Doré dessine. » Michelet et Gustave Doré ! Gustave Doré et Saint-Simon ! A quoi sert d'invoquer en grec Aristote, et en allemand Hégel ; pourquoi découvrir et proclamer une nouvelle méthode de critique, si l'on doit aboutir à de telles comparaisons (1)?

Le *naturaliste de l'âme,* mylord, cela m'est démontré maintenant, n'a guère réussi à classer les esprits, et, de plus, il a toujours ignoré les procédés ordinaires des naturalistes classiques. Quand un professeur du Muséum décrit un mammifère, il ne décrit pas un monstre antédiluvien. M. Taine, avec sa méthode, ne découvre que poissons qui perchent, oiseaux qui rampent, serpents qui planent, huîtres qui ruminent ; pas un être régulier... des monstres !

Etes-vous, mylord, suffisamment édifié sur la fameuse méthode ? A-t-elle quelque chose de commun avec l'instrument d'Aristote ou de Hégel ? L'instrument de M. Taine n'est, en vérité, qu'un outil enfantin ; mais voyons si, par hasard, comme on le prétend, il a remué des idées.

(1) M. Gustave Doré a illustré tout récemment un *Voyage aux Pyrénées* de M. Taine, qui ressemble à un chef-d'œuvre de M. About, et qui est désormais classé parmi les objets d'étrennes. M. Gustave Doré devrait bien illustrer aussi les *Philosophes modernes,* ce gros badinage d'amateur.

III

Quelles sont les idées de M. Taine en littérature et en histoire, puisque son livre s'appelle *Essais d'histoire et de critique ?* M. Taine a-t-il un système en histoire, et en littérature une doctrine?

Je ne veux pas m'arrêter aux détails, car je me perdrais dans un fouillis de contradictions, de parallèles d'école et de contrastes à effet. A quoi me servirait, par exemple, de constater que, selon M. Taine, il y a *conformité entre la sculpture et les lettres,* que la *critique est l'histoire naturelle de l'âme,* et que le *style vrai consiste à chiffrer ses sensations*, ce qui aboutirait à déclarer tout d'un trait que la littérature est à la fois un art héroïque, une science anatomique et une industrie mathématique ? Pourquoi noterais-je des assertions pareilles à celles-ci : « Au dix-septième siècle, les artistes écrivaient en hommes du monde, et les hommes du monde en artistes ; » ou : « Au temps de madame de Lafayette, la littérature naissait ; » ou bien encore : « Lorsque les grands orateurs consentent à écrire, ce sont les plus puissants des écrivains. » Comme si La Fontaine, Molière, Bossuet, Pascal, écrivaient en hommes du monde, et M. de Méré ou madame de Sablé en artistes ! Comme si le mot d'artiste ne jurait pas en face de ces seuls mots : dix-septième siècle ! Comme si, d'un autre côté, après avoir traité de ridicule le fameux oracle de Boileau : « Enfin Malherbe vint, » notre époque était assez entichée de paradoxes pour y substituer

cet autre décret : « Enfin, madame de Lafayette parut ! » Comme si, enfin, Mirabeau avait écrit le *Vicaire savoyard*, et Rousseau foudroyé à la tribune les émissaires de Versailles ! Laissons ces puérilités et allons au fond des choses.

En littérature et en histoire, la doctrine de M. Taine va tout droit à la fatalité bestiale, ou, ce qui est la même chose, au réalisme.

Un siècle, une nation, un écrivain, un artiste, sont marqués d'avance et rigoureusement circonscrits. Ils feront ceci et non cela, parce qu'ils ont paru avec tel caractère et non tel autre. Ne parlez ni de croisements d'idées, ni d'échanges d'influence, ni de filiations intellectuelles, ni du jeu tout-puissant et permanent de la liberté humaine, ni de cette féconde et universelle atmosphère de la civilisation qui fait qu'une haute et claire intelligence, en tout temps, en tout lieu, a le droit de se déclarer à la fois citoyenne de Paris et de Londres, de Jérusalem et d'Alexandrie, d'Athènes et de Rome. Hommes et nations, époques et races, autant de machines qui obéissent rigoureusement à leur unique rouage, autant de loups chassés du bois par la faim, autant d'animaux classés par le naturaliste, qui s'en vont, l'étiquette au front, promener d'un bout de la terre à l'autre les victoires du tempérament et les assauts de l'instinct. Les âmes sont des corps, les facultés des besoins et des appétits, les intelligences des brutes, et la république des esprits se change en Eldorado cellulaire de la chair.

M. Taine est, en plein dix-neuvième siècle, l'homme du *serf-arbitre*. Nous tenons pour le *libre arbitre* par-

tout, et si nous devions abandonner ce trésor de l'âme individuelle et de l'humanité, nous préférerions toujours au catéchisme de M. Taine le catéchisme de Montaigne et de Pascal.

—

LES

MÉRITES DE M. DE SACY

LES

MÉRITES DE M. DE SACY

—

A M. John Lemoinne

Parlons de M. de Sacy, parlons du bon vieux temps : cela rajeunit et cela console.

J'ai souvent rêvé, monsieur, dans le bruyant désert de la vie parisienne, une calme retraite, et, tranchons le mot, une petite chapelle littéraire, élégante, isolée, où se rencontreraient le soir quelques vrais dévots. Ma chapelle idéale n'a pas de clocher, et, par conséquent, pas de sonneur. Elle est enfouie dans un vaste jardin planté de grands arbres : nous la dédierons, s'il vous plaît, à Notre-Dame du Refuge. Mais où prendrons-nous Notre-Dame ? Sera-ce une froide image taillée dans le marbre, ou mystiquement peinte sur l'ivoire avec les plus chastes couleurs des missels ? Non, elle vivra ! Et loin d'être une idole immobile, elle aura le sourire parlant d'une femme. Qu'on me donne un instant la baguette des génies, et je vais la créer avec

moins que rien, cette femme intelligente et bonne, l'ennemie des sots et des pédants, qui n'aspirera jamais au rôle de muse, de prêtresse ou de reine. Je lui donne libéralement tout ce que dédaignerait la fille d'un millionnaire : la flamme intérieure d'une Lespinasse, la tendresse maternelle d'une Geoffrin, les goûts élevés et sérieux de madame de Lambert, et brochant sur le tout, un brin de malice et de bel-esprit ; Notre-Dame du Refuge est charmante. Quoiqu'elle garde encore de beaux restes de jeunesse, une chevelure blonde, abondante et fine, une taille noble et droite, de jolis airs de tête, des yeux rayonnants et purs, une main angélique et surtout de blanches dents, elle a pour toujours renoncé à l'amour : on en est bien sûr autour d'elle, et personne n'oserait en sa présence répéter cet antique madrigal, que le souvenir, au fond du cœur, n'est souvent qu'un germe d'espoir. Respectée, chérie, et même adorée, sans parents, sans mari, sans amant, elle reste de son plein gré l'âme et le flambeau de la petite chapelle. Ah ! comme elle écoute ses dévots et comme elle les comprend, comme elle les apaise et comme elle les unit, la bonne Notre-Dame du Refuge ! Il n'y a pas de religion plus douce que la sienne... c'est M. de Sacy qui est son chapelain.

Chapelain de Notre-Dame du Refuge ! Et pourquoi ? Mon Dieu ! pour une raison bien simple : c'est que M. de Sacy n'étant plus de ce monde, quoiqu'il ait publié récemment un volume de *Variétés*, me semble par ses goûts de solitaire éminemment propre à jouer le rôle d'ermite au milieu de la génération présente qu'il ne connaît pas et de la littérature actuelle dont il n'a nul

souci. Ce rôle singulier, il l'a choisi lui-même et s'y complaît. Jamais homme d'esprit tenant une plume n'a paru moins inquiet du public auquel il s'adresse et plus tranquillement dédaigneux de la critique à laquelle en fin de compte il soumet ses écrits. Il lui est pourtant survenu, par un caprice de la fortune, un de ces bonheurs qui n'arrivent qu'aux solitaires. Dès qu'on a pu saisir l'écho de sa parole, on l'a suivi au désert. Le public a demandé qui était M. de Sacy, et les critiques se sont empressés de répondre à cette soudaine curiosité. Celui-ci a dessiné le portrait, celui-là termine à peine la biographie ; chacun a voulu surprendre au moins un trait de caractère.

On assure que le portrait donné par l'*Artiste* n'est pas tout à fait ressemblant. Quant à la biographie de M. de Sacy, quel est le candide desœuvré qui a pu songer sérieusement à réaliser ce miracle ? Sa biographie ! elle est impossible ! On a répété bien souvent, depuis Montesquieu, que les peuples heureux n'avaient pas d'histoire. Comment donc les écrivains heureux fourniraient-ils les éléments d'une biographie ? M. de Sacy, dans les lettres, a été le type de l'homme heureux. Destiné de toute éternité au *Journal des Débats*, il y fut reçu dès sa jeunesse, y travailla plus de vingt ans sous l'autorité des Bertin, et, toujours assidu à sa tâche, il ne s'écarta de la rue des Prêtres que pour s'en aller au palais des Quatre-Nations recueillir le double titre de bibliothécaire et d'académicien. Il est devenu depuis le rédacteur en chef du calme journal où votre badinage d'enfant terrible improvise parfois de si jolies tempêtes; il a recueilli quelques-uns de ses

articles pour faire un livre, et ce livre a été publié tout naturellement chez Didier, l'éditeur du *Journal des Débats* et de l'Académie. Quelle carrière plus unie, plus simple et plus heureuse !

Le jour le plus agité de cette vie d'écrivain fut celui où M. de Sacy comparut, avec son premier manuscrit, devant M. Bertin de Vaux « à l'œil vif » et M. Bertin l'aîné « au regard grave. » Intimidé (qui ne l'eût pas été devant ces deux majestés de la presse ?), ému, tremblant, le fier et modeste jeune homme attendit quelque temps avec un véritable serrement de cœur que l'œil vif daignât s'adoucir et le regard grave s'éclairer. Il y allait de son avenir, toute sa destinée était en question. Que fût devenu M. de Sacy, hélas ! si le premier manuscrit eût déplu ? Que deviennent les soupirants malheureux et prédestinés de la *Revue des Deux Mondes*, lorsqu'ils se voient repoussés à leur première déclaration d'amour ? Les uns se désespèrent et renoncent à la littérature ; car ils ne sauraient écrire ailleurs. Les autres se retirent avec une mystérieuse lueur d'espérance qui permet des efforts nouveaux. Ils s'épureront dans la solitude, ils reviendront ; car ils veulent écrire bien décidément, et ils ne sauraient écrire que là ! Seront-ils agréés quelque jour ? auront-ils un article par an ou un article par hasard, un seul, comme tant de rédacteurs qui ne brillent un instant que pour s'évanouir à jamais ? Ces pauvres jeunes gens ! on peut assurément sourire de leur idée fixe ; mais qui ne serait touché de leur innocente folie ? Véritables amoureux de la reine, ils ne consentiraient pas à épouser une princesse : l'amour d'une marquise les tuerait. Leur

sort est lié à la destinée de la *Revue des Deux Mondes,* comme le sort de M. de Sacy devait l'être à la destinée du *Journal des Débats*. Les ombres redoutables des Geoffroy, des Dussault, des Hoffmann, des Feletz, se penchèrent en souriant vers l'oreille du maître : M. de Sacy fut admis à correction, mais admis. On dut l'en féliciter avec envie sous M. de Martignac, et je l'en félicite encore pour mon compte ; car un simple mouvement d'humeur de la part de M. Bertin aurait pu nous faire perdre ce rare et précieux type d'écrivain que représente à peu près seul aujourd'hui l'estimable auteur des *Variétés*.

Vous figurez-vous, en effet, M. de Sacy repoussé du Sanctuaire de la presse, et tombant sur le pavé au milieu de ce tourbillon d'écrivains maudits qui frappent à toutes les portes des éditeurs et des journaux, trop heureux quand ils voient s'entr'ouvrir le plus petit guichet? Le voyez-vous inconnu, tourmenté, obscur, rimant à la belle étoile, ébauchant un drame ou un vaudeville, mettant son imagination au galop derrière les poètes et les romanciers de la Restauration, obligé enfin, obligé de faire de la littérature vivante, c'est-à-dire de la littérature moderne? Dès lors plus de Sacy, ou du moins un autre Sacy qui ne serait plus fondé aujourd'hui à nous dire tranquillement dans une préface, en variant un mot fameux de Royer-Collard : « Il y a une foule de livres, très-bons dans leur genre, je n'en doute pas, que tout le monde connaît et avec lesquels je ne ferai jamais connaissance. » Il aurait été condamné à les connaître « ces très-bons livres, » il en aurait peut-être fait de moins bons, quoiqu'il les eût tissées et tramées,

ces œuvres personnelles, avec les racines mêmes de sa vie, d'une vie tourmentée, fortuite, sans cesse attaquée par le doute, sans cesse reconquise par les fiers défis de la volonté. Ah ! il n'aurait pas eu la secrète tentation de lire les lettres de madame de Sévigné pendant qu'on jouait *Antony* ou *Marion Delorme*, ni le plaisir délicat de converser exclusivement avec Horace ou Montaigne, tandis qu'au milieu des orages de 1848 Lamennais donnait la réplique à Proudhon. Mais que parlons-nous de Proudhon ou de Lamennais? Revenons, avec M. de Sacy, à l'époque de ses débuts, revenons à l'âge d'or, c'est-à-dire au ministère de M. de Martignac.

En 1828, M. de Sacy était jeune, et, grâce au régime de la presse d'alors, sa jeunesse garda l'anonyme. Il fut pendant vingt ans le critique ému, passionné et contenu des hommes d'Etat et des hommes de tribune. Il tira, nous dit-il, son coup de fusil dans toutes les discussions. Comment se fit-il donc que le critique n'eut jamais l'ambition de devenir auteur ou acteur dans les drames qui se succédaient sous ses yeux? Comment n'abandonna-t-il pas un instant son fusil de salon pour prendre en main la boussole ou le gouvernail? « Je n'étais qu'un journaliste ! » répond modestement M. de Sacy. Et se retournant vers son passé, il se demande presque si le journaliste n'a pas eu trop d'audace, et s'il n'y avait pas un peu de folie à se passionner, même incognito. Ce n'est pas qu'il renie ses convictions d'autrefois : il croit encore que le ministère Martignac pouvait sauver les Bourbons et la monarchie constitutionnelle (le croyez-vous aussi,

M. John Lemoinne?); il ne se repent pas d'avoir contresigné au fond de son cœur le fameux cri prophétique de son journal : « Malheureuse France! malheureux roi! » Mais enfin il a contribué pour sa part à la révolution de 1830, et c'est toujours une chose si affreuse qu'une révolution! La correspondance de madame de Sévigné pouvait seule le consoler d'un tel malheur. Il la relut donc, nous en avons l'aveu formel, et, de plus, il se dévoua, conseillé par madame de Sévigné sans doute, au rétablissement partiel de ce qu'on avait renversé. Le cœur lui saignait, car la cause du droit avait été déshonorée par l'insurrection. Stylite éloquent, il avait prêché, lui et bien d'autres, cette cause du droit, sans songer que la terre pût trembler à la voix du stylite et le forcer quelque jour à descendre de sa colonne. Tout devait donc se passer en discours, en théories, en oraisons contradictoires et en thèses d'école, dans la grande Sorbonne de l'enseignement constitutionnel? Que M. de Sacy était loin de comprendre la logique de l'histoire et ces rapides instincts d'un peuple dramatique, toujours prêt à sauter du parterre sur la scène, et à remanier héroïquement un drame languissant ou mal fait! Ces instincts et cette logique, M. de Lamartine en avait le sentiment lorsqu'il s'écriait : « La France s'ennuie. » Un poète, que M. de Sacy ne lira jamais, M. Charles Baudelaire, a su exprimer la même impression douloureuse dans ces beaux vers :

Certes, je sortirai, quant à moi, satisfait
D'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve.
Puissé-je user du glaive et périr par le glaive!...

Le glaive ? l'action ? Quelle est cette poésie sauvage ? M. Baudelaire n'est pas moins terrible, en 1858, que M. de Lamartine en 1847, et que M. John Lemoinne en 1860 ; M. John Lemoinne, qui glorifie, dans les *Débats,* cette diabolique indépendance italienne ! Il condamne sans merci, comme l'a fait plus d'une fois l'instinct populaire, il condamne résolûment au silence les stylites éloquents.

Stylite ! ce mot-là, j'en suis bien sûr, ne blessera pas M. de Sacy. Le stylite n'est-il pas tout disposé à s'asseoir, la bouche close, sur le socle de sa colonne abattue ? Il ira jusqu'à tourner le dos aux passants, afin d'évoquer plus librement en rêve les sublimes réalités de sa jeunesse, les beaux jours trop vite évanouis du ministère Martignac.

Ce qu'était littérairement M. de Sacy à cette époque, avant son entrée aux *Débats*, il l'est encore aujourd'hui de point en point, comme il se plaît à l'affirmer, et comme l'affirment d'ailleurs d'une manière indirecte les fragments des *Variétés* qui ont paru dans son journal depuis 1848. M. de Sacy, classique à la Viennet, c'est-à-dire ultra-classique, professe en littérature une véritable doctrine d'écolier. Voici, dans toute sa candeur, cette doctrine édifiante ; voici bien exactement son esthétique ; me pardonnera-t-il ce mot ?

« Il n'y a pas plus deux sortes de beau en littérature que deux sortes de bien en morale... Nous avons, depuis le dix-septième siècle, de grands modèles auxquels il faut se conformer : Boileau, Corneille, Racine, La Fontaine, La Bruyère, Pascal, Bossuet. Le mérite des écrivains de décadence (il est évident que nous

sommes en décadence depuis Bossuet) ne peut s'apprécier qu'en les confrontant aux grands modèles. »

Tel est son unique criterium : il n'y a rien de plus simple que de l'appliquer. Pour savoir le mérite de Châteaubriand, conférez à Pascal ou à Corneille, — de Victor Hugo, à Racine, — de Musset, à La Fontaine, — de Balzac, à La Bruyère, — de Michelet, à Bossuet! Il faut que M. de Sacy ait glissé autrefois quelque chose de son système dans l'oreille de M. Saint-Marc-Girardin, car celui-ci, dans ses cours de Sorbonne, ne s'est pas fait faute de le préconiser en l'exagérant. Ne l'avons-nous pas entendu comparer le père Goriot avec le roi Priam, la Sachette avec Hécube, Andromaque ou Niobé. M. Saint-Marc-Girardin pousse hardiment jusqu'à la vieille Grèce pour y choisir ses modèles. Sachons gré, du moins, à M. de Sacy de garder une sorte de patriotisme en nous proposant des modèles français. Il se fixe au dix-septième siècle et s'y tient, appuyé sur Boileau. La critique moderne n'est pour lui que du panthéisme littéraire ; aussi faut-il voir avec quel placide dédain il considère les écrivains de l'école romantique, dans son discours de réception à l'Académie, placé en tête des *Variétés*. Ces absurdes hérétiques sont impitoyablement sacrifiés à l'orthodoxie de M. Jay. Un opuscule de ce dernier affirme que les romantiques se sont convertis, et M. de Sacy répète l'affirmation en pleine Académie, d'après le susdit opuscule ; ce qui nous a valu, d'ailleurs, une belle réplique de M. Sainte Beuve, un excellent panthéiste littéraire, comme dirait M. de Sacy.

Mais n'attachons pas trop d'importance, monsieur,

aux croyances du rédacteur en chef du *Journal des Débats* : ces croyances ont leurs racines, n'est-ce pas? dans ses goûts particuliers, qui ne veulent nullement exclure les goûts opposés. J'aime ceci, et je ne puis aimer cela ; telle est la sincère profession de foi de M. de Sacy. On ne discute point, on n'a pas même l'envie de discuter les sympathies d'un dilettante, surtout quand il vous dit à mi-voix, du ton le plus confidentiel : « Je ne vous empêche pas d'adorer Rossini, Weber et Mozart ; mais, que voulez-vous ? cette musique m'irrite, tandis que Lulli me transporte et que Dalayrac me ravit. Et, après tout, croyez-vous qu'il y ait une bien grande différence entre vos enchanteurs et les miens? » Que répondre à cela ? Il n'arrive pas toujours que M. Josse soit orfèvre, et l'on pourrait citer de spirituels dilettantes à qui pourrait s'appliquer très-justement le vers suivant :

Cet homme, assurément, n'aime pas la musique.

Dieu me garde de manquer de respect à l'un des doyens du journalisme élégant ! Mais, en vérité, monsieur, je suis quelquefois tenté de demander à M. de Sacy, de lui demander sans la moindre ironie, s'il aime véritablement la littérature, lui, le bibliophile et le bibliothécaire ! Est-ce que sa tolérance, en matière littéraire, ne recouvre pas un petit fond d'indifférence et peut-être de mépris ? Les journalistes de grand format, j'entends les journalistes politiques, s'habituent par degrés à cette conviction, que les romanciers et les poètes sont de purs écrivains de luxe ou d'agrément, quelque chose d'à peu près semblable à des bijoutiers.

Ils confondent volontiers les forts et les faibles, le génie et l'esprit, le talent et l'industrie ; car pour eux qui débattent chaque soir les affaires du monde, est-ce vraiment la peine de distinguer entre Châteaubriand et d'Arlincourt, entre Lamartine et Soumet, entre Balzac et Louis Reybaud, entre Mérimée et monsieur... About? Que de Pitt en bouture, que de Mirabeau en herbe n'ai-je pas entendus autrefois, tout gonflés encore de leur *leading-article* du matin, déclarer en toute humilité qu'ils ne comprenaient absolument rien à nos querelles littéraires ! « Pourquoi, disaient-ils, attaquer Paul Féval? Il doit avoir du talent puisqu'il a publié un roman aux *Débats*. Est-ce que ses feuilletons ne valent pas ceux de madame Sand, publiés dans la *Presse ?* Vous autres, gens de lettres, vous êtes capables vraiment de couper des cheveux en quatre, et vous affichez la sotte vanité de ne jamais prendre des vessies pour des lanternes. » Et ils s'en allaient, avec un rire gras, dicter solennellement un premier-Paris pour le lendemain. Journalistes, députés, pairs de France, ministres, ils se ressemblaient tous en ce temps-là, par leurs bouffées de fatuité, lorsqu'ils daignaient s'occuper du mérite des gens de lettres. Nous avons eu, plus tard, la consolation de lire, non sans quelque surprise, leurs palinodies éplorées : la force des choses, le hasard des événements, le brusque dénouement des luttes politiques les ramenaient aux calmes loisirs de la littérature, leur première nourrice ; — et autres semblables élégies, plus boursoufflées de dépit que d'orgueil.

Je ne jurerais pas que M. de Sacy n'ait eu par instants de ces fumées d'importance, malgré sa modestie

pleine de finesse. Cela tenait au métier, n'est-il pas vrai? Et l'influence du métier dure encore, puisque M. de Sacy, en matière de littérature, se montre le directeur de journal le plus accommodant, je dis mieux, le plus indifférent qui se soit jamais vu. Que lui font, en résumé, les jeunes épanchements de M. Ratisbonne, les originales diversions de M. Philarète Chasles, les pesantes et vaines élucubrations de M. Taine, et les balancements théologico-philosophiques de ce logicien en bateau, de ce séminariste en ballon, de ce mandarin en hamac, de l'incomparable M. Ernest Renan? Non, monsieur Renan, il ne vous lit pas! Il ne vous lit pas, monsieur Taine! Il vous lit pourtant, M. John Lemoinne; il vous lit en gémissant, et vous exorcise avec douceur.

On s'imagine, peut-être, que M. de Sacy dirige le *Journal des Débats*. Pas le moins du monde : M. de Sacy cultive son jardin. Le cultive-t-il lui-même? Je n'oserais pas l'affirmer. Quand je cherche à me représenter cet homme sage, cet ancien journaliste, ce bibliophile, cet académicien, je le vois au fond d'une cour, derrière une grille, sous les grands arbres silencieux de Notre-Dame du Refuge. Il tient à la main, ce chrétien de Salente, ce mondain de Saint-Sévérin, ce philosophe et ce politique de cabinet, un petit volume bleu de sa *Bibliothèque spirituelle*. Sur sa chaise de paille ou de jonc, dort-il, veille-t-il, ou s'il rêve? Attendez : il soulève la paupière, il hoche la tête en cadence, et ses fines lèvres semblent frémir. M. de Sacy a clignoté et chuchoté : il dort maintenant, il dort. Puisse cette causerie ne pas le réveiller!

Littérature clignotante, littérature chuchotée, voilà tout M. de Sacy, je le crains, quoiqu'il ait eu sous le masque, autrefois, des lèvres frémissantes et des yeux bien ouverts. Saluons en passant, monsieur, cette calme figure qui me semble peu à peu tourner au buste. Eloignons-nous avec respect de cet académicien excellent, et faisons, s'il se peut, à nos risques et périls, de la littérature vivante et parlante.

—

LA
POÉSIE FUNAMBULESQUE

LA

POÉSIE FUNAMBULESQUE

—

A M. Théodore de Banville.

Il n'est pas signé de votre nom, mon cher poète, ce livre singulier et charmant, qui a déjà fait tant de scandale dans le tourbillon des profanes et dans la cohue des sots; il n'a pas de parents, il n'a pas d'état civil, cet enfant de l'amour et du hasard qui, pour tout cadeau de son père, a reçu un beau matin une chiquenaude de la main gauche; mais il saura bien se passer de toute autre impulsion, ce cadet aventureux et hardi, ce brillant officier bleu de la poésie, qui se moque en naissant de l'ancien régime poétique ! Le voilà lancé, le voilà arrivé ! A travers quelles témérités et quelles invraisemblances n'a-t-il pas poussé, du droit des conquérants, la bande indisciplinée de ses rêves et de ses fantaisies ! On l'a vu partout, et partout au même instant, ce démon satirique et lyrique; il a mis son pied dans le ruisseau; il a balancé sa tête dans la nue; il a tutoyé les dieux et les hommes, secouant lestement en

plein Olympe la boue des ruisseaux de Paris comme si c'eût été du tabac d'Espagne émietté sur la dentelle de son jabot, et versant à flots l'ambroisie céleste sur sa belle chevelure incandescente qui s'est trop approchée du soleil ! Hâtez-vous, mon ami, hâtez-vous de reconnaître cet enfant de la balle ; ne le repoussez plus par modestie, ne le désavouez plus par fierté ; car voici que de tous côtés on le salue déjà de votre nom, par la ville (1). A sa mine empanachée, à sa démarche élégante et cavalière, à son geste héroï-comique, à sa gaieté aérienne, crépitante et splendide, sa gaieté de fusée qui monte en serpent de feu et qui retombe en poussière d'étincelles, qui ne devinerait votre esprit, votre caractère, votre inspiration et même votre physionomie? Oui, mon cher poète, cet heureux bâtard vous ressemble, à mon avis, cent fois plus que ses frères. Les *Odes funambulesques,* c'est vous trait pour trait, c'est vous tout entier, avec votre fougue savante de lyrisme excessif, avec vos gammes tournoyantes d'allégresse, avec cette double force native qui ne s'est révélée qu'à demi, je le crois, dans les *Cariatides* et dans les *Odelettes*.

Laissez donc crier contre vous les frères Ignorantins de la doctrine classique ou romantique : laissez les tartufes de gravité rappeler votre libre fantaisie aux convenances de la fonction de poète ; laissez les professeurs de gaieté vous demander, dans les petits journaux, quel est votre but, quelles sont vos ten-

(1) Dans la seconde édition de ses *Odes funambulesques*, M. Théodore de Banville a bien voulu suivre ce conseil, et m'a fait l'honneur, que j'ai vivement ressenti, de reproduire cette lettre en guise de préface.

dances ou vos convictions sociales; laissez les plumes blasées des grands journaux écrire en crachotant qu'il n'y a vraiment pas de quoi rire dans votre volume. Ce n'est pas votre affaire de répondre, mon cher ami ; les *Odes funambulesques* répondent assez haut pour vous. Je conseille aux petits plaisants maussades qui vous somment d'expliquer votre but, je leur conseille, s'ils savent épeler, de lire, en suivant du doigt, les deux belles pièces qui ouvrent et ferment le livre : la *Corde roide*, le *Tremplin*.

. . . .

Le poète n'est pas toujours
En train de réjouir les ours
Et de civiliser les pierres.

En vain les accords de sa voix
Ont charmé les monstres ; parfois,
Loin des flots sacrés, il émigre,
Las, sinon guéri, de prêcher
L'amour aux côtes du rocher,
Et la douceur aux dents du tigre.

. . . .

Et voulant protester, du moins
Devant les immortels témoins,
En faveur des dieux qu'on renie,
Quoique son âme soit ailleurs,
Il te prend tes masques railleurs
Et ton rire, ô sainte Ironie !

Alors, sur son triste haillon,
Il coud des morceaux de paillon,
Pour que, dans ce siècle profane,

Fût-ce en manière de jouet,
On lui permette encor le fouet
De son aïeul Aristophane.

Et d'une lieue on l'aperçoit
En souliers rouges ! Mais qu'il soit
Un héros sublime ou grotesque.
O Muse ! qu'il chasse aux vautours,
Ou qu'il daigne faire des tours
Sur la corde funambulesque ;

Tribun, prophète ou baladin,
Toujours fuyant avec dédain
Ces pavés que le passant foule,
Il marche sur les fiers sommets
Ou sur la corde ignoble, mais
Au-dessus des fronts de la foule.

Il me semble que le but du livre est assez clairement indiqué dans cette première pièce. L'ouverture de votre opéra bouffe ne peut laisser, je pense, aucune incertitude dans l'esprit des gens avisés qui entendent la musique. Est-ce, par hasard, que l'ouverture serait contrariée par le morceau final ?

Eh ! non, c'est la même pensée, c'est le même sentiment, c'est le même *but*, puisqu'on tient à ce mot sans couleur. Vous aviez un but, ô poète, cela est clair, quand vous avez éparpillé ces jolies pièces ailées que nous sommes heureux de retrouver aujourd'hui ! Vous aviez sagement fait cette concession à l'antique préjugé du mathématicien : « Qu'est-ce que cela prouve ? » Vous aviez prévu l'objection éternelle de la foule, et la pierre brutale lancée de tout temps dans les jardins de la poésie ! Cependant l'objection persiste, et la grosse

pierre roule encore dans vos allées. Une crainte me saisit, une crainte pédantesque, enfantine, toujours à propos de ce maudit but que vous avez nettement indiqué, on ne peut le nier maintenant, mais que vous avez négligé de viser peut-être, et que peut-être aussi vous n'avez jamais atteint. Ah ! mon cher poète, si vous avez réellement tourné le dos à votre but, je ne vous défends plus, je vous abandonne : car on ne me pardonnerait pas d'excuser à voix basse une distraction de poète ; cette distraction eût-elle été la cause de cent bonnes fortunes de style et d'inspiration. La logique ! Respectez la logique terrestre, fussiez-vous emporté d'un coup d'aile au plus haut des cieux. J'aurais beau soutenir que la logique de la marche n'est pas la logique du vol, que les lois des régions aériennes diffèrent sensiblement du code physique des piétons ; mes meilleurs arguments seraient traités de billevesées et de paradoxes. La foule crierait : Qu'il vole comme on marche, ou qu'il ne vole plus !

Voler comme on marche, c'est marcher au plafond, la tête en bas, comme l'homme-mouche du Cirque. Eh bien donc, le but est atteint : car les exercices de l'homme-mouche appartiennent au même grand art que les sauts de tremplin et la danse de corde. La logique du poète rejoint donc à point nommé la logique du public. Hors de là, il n'y a que sophismes et querelles en l'air.

Souhaitons donc la bienvenue à la poésie funambulesque ! Et je te promets, ô parterre, que tu n'auras jamais assisté à des exercices poétiques plus variés, plus difficiles, plus invraisemblables, j'oserai même

dire plus extravagants. Regarde avec moi l'affiche multicolore de ce spectacle imprévu : *Occidentales, triolets, rondeaux, villanelles, balancelles, satires, virelais, chant royal...* Il y aura même un *pantoum !* Quel triomphe pour le poète, et quelle apothéose pour la poésie !

Il y a quantité de myopes, mon cher Banville, qui affirment, toujours en secouant le nez (limite suprême de leur horizon !), que vous ravalez honteusement votre art, quand il est évident que vous le glorifiez et que vous le protégez par les malins tours et les coquettes surprises du métaphorisme le plus ingénieux et le plus raffiné. Oui, vous le protégez, je le maintiens ; vous défendez la cause même de la poésie, quand vous faites le semblant de la trahir pour avoir l'occasion de débiter aux niais mille gentillesses impertinentes dont ils ne comprendront jamais le premier mot.

Ah ! clown admirable ! cela vous amuse, convenez-en, de dire à cette société prosaïque et financière, maussade et frivole tout à la fois, indifférente par sécheresse, et dédaigneuse par myopie, cela vous amuse de lui dire, en tournant et virant, la batte à la main : — Vous avez raison, madame, de nier la poésie et les poètes ; il n'y a plus de poésie, il n'y a plus de poètes ; venez voir un clown ! Elle vient, elle vous suit, elle vous admire, et, en fin de compte, elle commence à douter que l'habileté d'un clown puisse le ravir aussi haut. Encore un instant d'admiration, encore un instant de réflexion, et vous l'entendrez s'écrier en riant que ce maudit clown l'a trompée ; car le

clown est un poète ! Hier encore elle eût hoché la tête si on lui eût présenté la Poésie avec ses attributs ordinaires, comme une fille descendue du ciel, qui sait, quand il lui plaît, y remonter d'un élan par l'inspiration. Aujourd'hui, grâce aux fourberies ingénieuses du Cirque, voilà le public revenu, ne fût-ce qu'un instant, à la mythologie antique, lumineuse et immortelle de la poésie.

— Il y a peut-être un Dieu, il y a peut-être une âme ! disait un sceptique grossier en sortant de chez Robert Houdin, qui, par sa physique amusante et son innocente magie, venait de donner à ce butor la première idée d'un monde surnaturel.

Ne fallait-il pas vos *Odes funambulesques*, mon cher ami, pour démontrer victorieusement à d'autres sceptiques l'existence du *vates* et du *mens divinior ?* La démonstration est faite, bien faite, n'en déplaise aux sourds qui n'entendent rien, et aux *pires sourds* qui entendent à merveille. A ce livre si frivole en apparence, et dont l'étiquette est si résolûment légère, il faudrait restituer son titre véritable, qui serait une variante d'un titre fameux de du Bellay : *Défense de la langue et de la poésie françaises.*

Oui, vous défendez la poésie partout et toujours dans ce joyeux livre : contre le docteur V....., qui se figure qu'elle se fabrique au concours, et grâce à l'amorce d'une médaille ; contre les hommes d'Etat de contre-bande, qui ne voient rien au-dessus d'un gros *speech* et d'un portefeuille rouge (voir la *Tristesse d'Oscar*) ; contre les petits critiques, éplucheurs et chicaneurs (voir *passim*) ; contre les admirateurs de la

littérature du demi-monde (voir *Reprise de la* Dame); contre les applaudisseurs de *Nerault, Tassin et Gredelu,* c'est-à-dire du cabotinage, et enfin contre cette espèce de gens sensés qui regardent le parquet pour voir le ciel, et placent très-raisonnablement leur idéal sous la semelle de leurs souliers (voir *Réalisme, — Académie royale de Musique, — Bonjour, monsieur Courbet, — M. Coquardeau*).

C'est dans ces dernières pièces surtout (je parle des plus récentes) qu'on peut remarquer l'alliance presque nouvelle de la fantaisie lyrique et de la fantaisie comique. Henri Heine, ce Scarron sublime, avait signé le contrat; mais vous, mon cher Banville, vous l'avez parafé des plus merveilleuses arabesques.

Il y a longtemps déjà que les formules manquent pour célébrer dignement votre habileté consommée dans le maniement du rhythme et de tout ce qui touche à la métrique. J'ai entendu dire un jour à quelqu'un, qui songeait sans doute au vers de Boileau :

La rime est une esclave, et ne doit qu'obéir.

que vous étiez le *commandeur de la rime*. Le mot serait juste en supposant que la rime fût une esclave-maîtresse, battue et caressée de la même main vigoureuse. Je n'ajouterai rien à ce genre d'éloge. Vous avez montré, selon moi, dans les *Odes funambulesques,* un mérite plus rare et plus imprévu ; mérite singulier que je ne puis exprimer suffisamment que par des comparaisons très-singulières. En fermant votre livre, je suis poursuivi par trois images qui résument mes impressions. Je vois la Vénus de Milo jouant Colom-

bine, le Bacchus indien mimant Arlequin, et l'Apollon du Belvédère avec les deux bosses de Polichinelle. Si Vénus, sans rien perdre de sa beauté, savait détacher un coup de pied comme Deburau, elle serait la vraie Muse, la Muse pindari-comique des *Odes funambulesques.*

—

LA

CRITIQUE-BOUFFE

LA

CRITIQUE-BOUFFE

—

A M. Charles Monselet.

Alençon, le....

Connaissez-vous la rue aux Cieux, mon cher Monselet? C'est une des principales rues d'Alençon. Elle est toute voisine de la Briante aux eaux plates, et de la rue du Val-Noble, immortalisées par Balzac ; elle n'est pas loin non plus de la Place d'Armes, où gémissent les presses de notre éditeur Poulet-Malassis. C'est là que je suis venu me reposer un instant du brouhaha de la vie parisienne. Ma chambre, coiffée d'ardoises, domine de haut la ville entière et son cadre verdoyant. J'ai de ma terrasse une des plus belles perspectives que puissent souhaiter de bons yeux : d'un côté, la chaîne bleuâtre des Cordilières de la Normandie, montagnes de Lilliput qui s'élèvent tout juste au-dessus de la plaine comme les rebords d'une immense jatte ; de l'autre, la forêt de Perseigne avec ses masses de ver-

dure presque noire, où restent enfouis d'aussi beaux paysages que ceux de l'école de Fontainebleau. J'ai là tous les soirs, vers huit heures, un moment de grand calme et de vive émotion.

Des lueurs orangées s'éteignent à l'occident. La lune paraît tout à coup à la cime des arbres ; elle va rouler vers le ciel comme un fruit d'or. Si elle rencontre un nuage, elle monte avec lui dans l'air pur, jouant avec ce brin de gaze qu'elle illumine, et qui tantôt est une écharpe, tantôt un voile, tantôt un bandeau. Je respire, en la regardant, je ne sais quel parfum de galanterie aérienne, éthérée, idéale et presque sacrée ! Diane de Virgile, est-ce vous?

Le nuage rayonnant plane sur le château des ducs. Comment ne pas songer à Marguerite de Navarre, à la Marguerite des Marguerites? Mais voilà qu'il s'arrête maintenant au-dessus de la Place d'Armes ; il éclaire à mes pieds un groupe confus de soldats assis sur des tambours. C'est l'heure de la retraite. A un signal donné, un roulement éclate, et la lune, peureuse, semble pâlir. Cependant les soldats s'avancent, les tambours battent...

... Ah ! dût-on me traiter de femmelette, j'avoue que cette voix despotique de la peau d'âne m'alarme toujours et me révolte ; je me figure ingénûment qu'elle doit annoncer quelque violence ou quelque injustice, et je me sens prêt à crier : A qui en voulez-vous, tambours? pour qui battez-vous? contre qui battez-vous?...

Heureusement voici les fifres, et le sentiment de mon indépendance me ressaisit avec des élans de gaieté. Il

est évident, n'est-ce pas, que ces gentils fifres se moquent de la peau d'âne et du bruit qu'elle fait sous mes croisées? La lune, enhardie, se dévoile ; elle écoute curieusement l'ironique babil de ces petits instruments, si spirituels et si courageux... Dans le lointain, fifres et tambours semblent d'accord, et je le regrette. Qu'ils se taisent, qu'ils se taisent, s'il est vrai qu'ils ne se querellent pas !

Mon cher Monselet, je vous le dis en confidence, tout ceci n'est qu'une pure allégorie. J'ai vu cette nuit en songe un petit être fantastique en lunettes, qui avait un fifre en guise de buste, et qui marchait avec des baguettes de tambour surmontées d'une grosse caisse. Je venais de lire votre *Lorgnette littéraire* ; et c'était bien vous qui battiez la peau d'âne, c'était vous qui jouiez du fifre ; je vous ai salué, bel esprit en vacances, je vous ai reconnu, espiègle Monselet !

Oui, mon cher ami, je ne m'en dédis pas, vous êtes violent dans l'éloge, injuste dans le blâme : ce sont là vos coups de tambour. Et puis, il est évident que vous vous moquez tout le premier de vos injustices et de vos violences, donnant à entendre aux plus fins que vos blâmes sont des éloges, et vos éloges des ironies ; c'est ici que jaillissent de votre fifre, en notes indépendantes et piquantes, les plus jolies ariettes dont la critique-bouffe ait jamais régalé les Athéniens de Paris.

I

Critique-bouffe ! Le mot est nouveau, cher Monselet! mais qu'importe si je l'applique à une chose presque nouvelle ? Il y a eu sans doute, longtemps avant ce petit livre, des essais de critique-bouffe éparpillés au hasard dans les petits journaux. La critique-bouffe, la critique travestie, parée et masquée, à coup sûr vous ne l'avez pas inventée dans la *Lorgnette littéraire*. Inventée? non ; mais dégrossie, ornée, parfilée, et tirée des carrefours où elle gambadait, pour la loger dans un petit théâtre élégant et galant comme une bonbonnière d'écaille.

Il manquait sans doute à la prose du dix-neuvième siècle quelque chose de ce que Théodore de Banville laissa pailleter dans ses vers, lorsqu'en un jour de gaieté il emmancha sa plume dans une batte d'Arlequin. Après la poésie-bouffe et les *Odes funambulesques,* il était bien naturel de s'attendre à de la prose funambulesque, à de la critique-bouffe, à de l'esthétique mêlée de soufflets, gambades, ruades et pirouettes. Cette prose, cette critique, cette esthétique, vous avez jovialement tenté de nous la donner, dans votre petit *Abécédario* littéraire.

Est-ce un bien, est-ce un mal? Est-ce un mérite, est-ce une faute ? La prose, la vile prose, a-t-elle exactement les mêmes licences que la poésie? Je ne trancherai pas ces questions en les posant. Je ne les débat-

trai pas non plus *ex cathedrâ*, comme pourrait le faire un docteur de Sorbonne ou un critique de l'Ecole normale. Il y a dans les arts des choses si légères, qu'il faut pour ainsi dire les peser au vol, d'un simple coup d'œil, au milieu d'un tourbillon lumineux. Je laisse donc ces questions en suspens, n'ayant aucune envie d'y chercher un sujet de thèse, et je me borne à placer sous le même rayon de jour deux livres qui ont évidemment le même point de départ : les *Odes funambulesques,* la *Lorgnette littéraire.*

Dans les *Odes*, ce qui saisit d'emblée le lecteur le moins attentif, c'est une qualité ou un effort de véritable artiste, ce qu'on nomme dans les ateliers le *parti pris*. Le poète anonyme (M. de Banville n'avait pas signé) frappe du pied son tremplin avec un désintéressement absolu. Ni regret ni remords ! Le tremplin lui convient, il ne regrette plus sa lyre ; et quand il s'agit de bondir, au diable les ailes de la Muse ! Quel âge a le poète? on l'ignore. Est-il blond ou brun, grisonnant ou blanchi ? ces jeux périlleux ne vont-ils pas compromettre la dignité d'un art divin et d'une personne sacrée ? Il est enivré de son caprice, il bondit, il ne sait plus rien de lui-même, ni de son passé, ni de son avenir. Et quant au public, c'est affaire à lui de voir si son poète bondit en mesure. Ce qui est certain, c'est que l'auteur des *Odes funambulesques* n'ira jamais se confesser à l'auteur des *Cariatides* et des *Stalactites*. O Mercure-Sosie, ô Jupiter-Amphitryon, ce sont là de vos jeux innocents ! Olympiens en maraude, qui ne pouvez pécher !

La *Lorgnette littéraire*, cher critique-bouffe, laisse

une tout autre impression. L'embarras, l'incertitude, le demi-repentir de l'auteur, se trahissent assez gauchement dès les premières lignes de la préface. On ne sait où vous allez, ni d'où vous venez. Il y a dans ces pages tantôt légères et tantôt graves une suite de discordances qui excluent bien évidemment toute idée de parti pris. Cela commence par une plaisanterie trop prolongée sur les expressions vieillies, sur les métaphores de fripier, sur le style de convention et sur ce qu'on pourrait appeler la littérature des *confectionneurs.* On se croirait un instant devant les étalages de la *Belle Jardinière*, en un jour de liquidation et de vente à la criée. Je tourne le feuillet du bout du doigt : quel changement de ton, quel contraste imprévu! La grimace ironique disparaît pour faire place à un discours des plus sérieux contre la littérature de M. de Jouy, de M. Etienne et de M. Baour-Lormian.

Gentil Monselet, qu'êtes-vous devenu? A qui en avez-vous, docteur Monselet? N'est-ce pas d'une chaire de l'Athénée que tombent pompeusement ces solennelles paroles?

« Il existe toujours un noyau d'hommes qui se rattachent tant bien que mal à la tradition du dix-septième siècle. L'Université, l'Académie française, deux ou ou trois Revues, le clergé, et quelques journaux légitimistes, fournissent ces hommes dont l'influence, sinon la valeur, est encore très-grande, car ils tiennent en main l'éducation publique. Ils pèsent sur l'avenir, tout en s'appuyant sur le passé. J'ai nommé l'*Ecole classique,* dont l'intolérance, pour être sourde, n'en est pas moins active, et contre laquelle nous avons tort

de ne pas nous mettre assez en garde... Si l'école classique n'a pu asservir les pères, elle tient aujourd'hui les enfants... c'est avec une persistance calculée et froide que l'Université *attèle à son éternel sillon* (sic!) la jeunesse du pays... »

Sagace Monselet, en êtes-vous sûr? Quoi! l'Ecole classique est encore si puissante et si dangereuse? Sommes-nous vraiment revenus au temps d'*Hernani?* vous êtes-vous battu récemment contre un chevalier de Saint-Louis à l'orchestre du Théâtre-Français? a-t-on rapporté aux Tuileries la fameuse Dénonciation contre l'Ecole romantique? M. Viennet a-t-il publié une nouvelle édition de sa terrible épître :

Allons, Muse, debout, faisons du romantique,
Extravaguons ensemble...

S'il en est ainsi, mon ami, si le parti des Perruques a repris le haut du pavé, il faut que cette révolution se soit accomplie la nuit dernière, car je n'en avais nul soupçon hier en me couchant. Aurais-je dormi un demi-siècle? M. Champfleury est-il académicien? M. Octave Feuillet a-t-il des gendres? et représente-t-on au Théâtre-Déjazet les chefs-d'œuvre d'un Alexandre Dumas petit-fils? Eclairez-moi, de grâce, et dites-moi franchement si je m'appelle Epiménide. Je regarde sur ma table les journaux du matin. Voici le *Journal des Débats* et voici le *Siècle*. Il me semble que le papier est encore humide. Je lis, d'un côté, un bulletin de M. Prévost-Paradol et un article charmant de Philarète Chasles; je retrouve de l'autre un article de M. Jourdan, et une spirituelle chronique de M. Edmond Texier.

Sur les deux gazettes je vois la même date : *Janvier 1860*. Serions-nous par hasard en 1900? Une glace, une glace! pour que je sache au plus vite si je suis devenu chauve, et si, déplorable critique, j'ai définitivement perdu toutes mes dents.

La glace vous donne un démenti, cher Monselet : j'ai compté mes dents jusqu'à trente-deux, et je me suis trouvé presque aussi jeune que vous. Donc l'Ecole classique n'existe plus ; donc la *jeunesse du pays* n'est plus *attelée à l'éternel sillon* de l'université ; donc l'Académie admet dans son sein le Père Lacordaire, ce qui ne me semble pas très-conforme à la tradition des Jouy et des Baour-Lormian. Réveillez-vous en ce cas, réveillez-vous en sursaut; car c'est vous qui avez dormi depuis 1830. J'ai beau vous secouer, il vous échappe encore des exclamations contre les classiques.

« Niais, qui pourraient vivre chaudement dans des habits neufs et qu préfèrent grelotter sous les manteaux de Virgile et d'Ovide! Stupides, qui veillent auprès des vieux temples au lieu d'aider à en construire de nouveaux ! »

Hé, mon ami, ouvrez les yeux : il n'y a plus de niais sous les manteaux de Virgile et d'Ovide ; les niais sont en habits neufs, allez, et ces habits neufs, croyez-moi, dureront beaucoup moins que les vieux manteaux. — Mais vous vous frottez encore les paupières en murmurant d'une voix creuse :

« ... Ecole classique! Ecole classique! Ecole qui appelle bon goût ce qui exalte le plagiat perpétuel! Ecole de fétichisme et d'orgueil, qui spécule, comme autrefois les gouvernements religieux, sur l'humilité

de l'esprit humain!.... Créons de nouvelles métaphores... de nouvelles métaphores!... »

Non, je vous en prie, Monselet, ne demandez pas votre bonne plume de Tolède : je vous jure qu'il n'y a plus de classiques à transpercer ; que l'Académie presque tout entière porte les cheveux longs ou ras ; que l'Université apprend à ses élèves les vers de Lamartine, de Victor Hugo, d'Alfred de Musset ; que le clergé prêche plutôt comme Lacordaire que d'après Bourdaloue ; et qu'en fin de compte vous devez résolûment dénouer les cordons de votre bonnet de nuit, et mettre, s'il vous plaît, vos lunettes. — Préférez-vous votre lorgnette, la voilà, et soyons, s'il se peut, raisonnables, c'est-à-dire agréablement fous. Tâchons de donner, un pied en l'air, quelques échantillons de la critique-bouffe et de la vraie prose funambulesque...

Très-bien, mon ami! je vous retrouve enfin tel que l'on vous aime :

« Des personnes m'ont dit : — Ne publiez pas ce livre.

» Tiens!

» Je le publie cependant, pour plusieurs motifs : le premier, c'est qu'il est fait.

» Le deuxième, et le troisième, et le quatrième, c'est que je le considère comme absolument inoffensif. »

Cachez votre batte, et continuez :

« Aucun homme de lettres ne se fera sauter la cervelle à cause de ce que j'aurai dit de lui... Mon opinion est celle de cette année ; elle se modifiera peut-être l'année prochaine... Des livres comme celui-ci

doivent s'arrêter sur les écrivains de demain plutôt que sur les écrivains d'hier...

» Que dirai-je de M. Guizot? J'ai tout à dire de Nadar...

» J'ai fui le point de vue élevé, j'ai ajourné l'appréciation enthousiaste ou sévère... (A la bonne heure!) Ce n'est qu'un recensement à vol d'oisillon... (Oisillon, vole, vole!)

» On criera peut-être à la personnalité; on essaiera de dire que j'ai collé parfois mon œil aux fentes de la vie privée... (Aïe, aïe! vous avez connu M. de Mirecourt)... Bah! mes révélations ne sont pas bien terribles.

» Mais la dignité littéraire?

» Et mes doctrines?

» Ah! oui, mes doctrines. Au fait, il est peut-être temps que je les expose.

» Les voici... »

Arrêtons-nous là, ceci est le vrai programme de la critique-bouffe. De la dignité littéraire! des doctrines! Ah! oui, M. Monselet va nous peindre sur le genou un joli cabaret d'Amiens qui a pour enseigne : *A Jean Riant!* Description charmante d'ailleurs, faite de main d'ouvrier, ce qui, dans le style classique, signifie exactement de main de maître. Oui, je le répète, ce petit tableau de genre est merveilleux, et c'est le plus gracieusement du monde que nous envoyons les *doctrines* et la *dignité* littéraire... au cabaret!

Et l'Ecole classique! Et l'Ecole romantique! Et l'Académie! Et l'Université! Et les métaphores nouvelles! .. — Bah! bah! au cabaret!

« On peut écrire impunément sur les frontons, sur les livres, sur les socles : Aux Muses, aux Grâces, à la Patrie, à la Vertu, à la Beauté, aux grands Hommes, aux Dieux. Mais on n'écrit pas sans pâlir, en tête d'une ode matérialiste, ces trois mots qui illuminent le papier : *A Jean Riant!* »

Jean Riant est donc l'image sacrée sous laquelle est suspendu, en guise d'offrande, ce petit livre fringant et sémillant, qui se moque de toute doctrine et de toute dignité littéraire. Voyons si le petit livre rira. Voyons surtout s'il a cet étrange mérite de fouler aux pieds la dignité littéraire et de noyer la doctrine au fond d'un broc.

Eh bien, je le regrette, et c'est là le défaut du petit livre, la doctrine y surnage trop souvent, la dignité littéraire y montre ses échasses hors de propos, tandis que Jean Riant oublie son nom, comme s'il neigeait dans son verre.

Pas de parti pris, mon cher Monselet; non, hélas! pas le moindre parti pris. Jeux de fifre et coups de tambour, comme je l'avais annoncé.

II

Est-ce à dire pourtant que votre cahier de notes biographiques ne soit pas très-agréable à feuilleter? Rassurez-vous, mon ami, on le feuilletera, il aura même un joli succès de circonstance. Il se trouvera de bonnes gens (et c'est déjà fait) pour vous comparer à La Bruyère, à la Rochefoucauld, à Rivarol, à Beaumar-

chais, que dis-je? à Saint-Simon! Vos éditeurs se frotteront les mains sans doute; vous aurez peut-être, vous aussi, un moment de petite ivresse féminine. Mais si vous vous relisez le soir, au sortir d'un petit théâtre, que votre gaieté vous semblera vide et que vous redouterez d'avoir compromis votre esprit!

Il me prend envie de vous consoler d'avance par quelques éloges sincères. Je ne peux m'empêcher de goûter certaines espiègleries qui ne seront pas, je vous en préviens, du goût de tout le monde. La critique-bouffe atteint le sublime du genre dans les articles suivants :

« MIGNET. — Décoré de Juillet. »

« THIERS (Adolphe), — Amateur de gravures. »

« AMPÈRE. — Académicien. Et après?

» Professeur au Collége de France. Et après?

» Voyageur. Et après? »

« HUGO (Victor-Marie). — Il y a bien longtemps déjà que Balzac a dit de Victor Hugo, dans la *Peau de chagrin* : « Hugo! c'est un grand homme; n'en parlons plus. »

« BÉRANGER. — Vous comprenez bien que je ne vais pas m'amuser à vous entretenir des mérites de Béranger; ce serait trop naïf. »

Hommes de génie, d'esprit ou de talent, que nous importe? ce sont des écrivains d'hier, *n'en parlons plus*. Mais pourquoi parler alors de M. de Kératry, de M. de Barante, de M. Alphonse Brot, de M. Gustave Drouineau, de M. Paul de Kock, de M. Arsène Houssaye? ce sont aussi des écrivains d'hier, j'imagine, et pourtant vous esquissez avec bonheur ce joli portrait du directeur intermittent de l'*Artiste* :

« Houssaye (Arsène). — Un moulin, un violon, une rose, un pinceau, une épée, une bergère, un agneau, une grappe, un rayon, un sourire, une boucle, une comédienne, un flacon, une fenêtre, une barque, un cigare, une étoile, un tricorne, une houlette, un cœur, une plume, un médaillon et un fauteuil. »

Vraie critique-bouffe encore, bien que hors de propos ! Je m'arrête volontiers, et je souris aussi de bon cœur aux articles sur M. Jules Janin, sur MM. Octave Feuillet et Saint-Victor, sur M. Adolphe Dennery. Je comprends à merveille les finesses malignes de votre ironie, quand vous dites de M. Philarète Chasles, de M. André Delrieu, de M. Marie Aycard :

« M. Chasles sera de l'Académie un jour ou l'autre, et nul n'aura mieux mérité que lui de faire partie de cette assemblée de sages... »

« M. Delrieu (André) est un de nos premiers écrivains... Quel journal le sollicite ? quelle revue s'honore de le compter dans ses rangs ?... »

« M. Aycard (Marie) est devenu un des maîtres dans l'art difficile de la nouvelle. »

Ne me tirez pas la manche afin de m'avertir que ceci est sérieux. On ne mystifie que les Poinsinet, vous le savez bien. Non, non, rien n'est plus comique que toutes ces contre-vérités. Envoyer directement à l'Académie le plus original des critiques, mais le plus improbable des candidats ; placer M. André Delrieu, cet ancien collaborateur du *Siècle*, sur la même ligne que M. Victor Cousin ; hisser avec une poulie ce bon M. Marie Aycard au rang des Mérimée, des Stendhal, des George Sand et des Alfred de Musset, ah ! voilà

bien de vos malins tours, voilà de vos cruautés enfantines, voilà de vos meilleures inspirations funambulesques! Je ris, je ris, Monselet, malgré vos terribles mouvements de sourcil qui ont l'air de proclamer votre bonne foi.

Les articles sérieux, les articles où vos convictions déclament, où votre âme se courrouce, où votre conscience se trahit, hélas ! je les ai reconnus sans attendre un signe de votre petit doigt ; je n'y arriverai que trop tôt ; je redoute franchement de retrouver sous le signet les noms de Villemain, d'Auguste Maquet, de George Sand, d'Eugène Sue, et surtout le vôtre ; oui, surtout le vôtre, aimable et dangereux ami.

A M. Villemain vous reprochez de n'avoir pas l'esprit de notre époque. Ce que nous demandons aujourd'hui, ce n'est pas l'esprit dans l'éloquence, c'est la *véhémence de l'acide prussique dans l'épigramme ;* et ce malheureux M. Villemain nous offre tout uniment un *bouquet de fleurs harmonieuses et pâles !* « Il fait tout ce qu'il peut pour se jeter dans le monde vivant, — reconnaissons-le ; — mais le moyen de franchir ce cercle de docte politesse et de froide admiration, où le retiennent ses devoirs ! » Pauvre secrétaire perpétuel, ne bougez désormais de votre siége ; car, sur ma parole, vous êtes mort, puisque vous ne comprenez pas ce premier précepte de la doctrine de M. Monselet :

« Se jeter dans le monde vivant. »

Notons ce premier point : il sera peut-être bon d'y revenir.

A M. Maquet vous reprochez amèrement de s'être

fait le collaborateur de M. Alexandre Dumas : « Tu es semblable au remplaçant militaire : tu trafiques de ton intelligence comme le remplaçant trafique de son corps... A qui persuaderas-tu que tu cours après la renommée et que tu cultives les lettres ? Baisse la tête et retaille ta plume, manœuvre ; et si quelque pauvre écrivain sérieux, amaigri et vêtu d'un habit mélancolique, vient à passer sous ta fenêtre, salue-le bien bas, entends-tu, car il vaut mieux que toi. »

En vérité, je crois rêver. Où est donc notre bon compère Jean Riant ? N'avions-nous pas installé dans son cabaret cette prude antique et morose, la Dignité littéraire ? Elle en est bien vite sortie, la pédante, et je la vois qui, guindée sur ses échasses, arpente le théâtre de long en large en foudroyant ce pauvre M. Maquet des plus dramatiques objurgations. Bon Dieu ! quelle grosse colère ! et quel romantique dithyrambe ! Ce n'est plus, comme chez M. Villemain, « de l'esprit dans l'éloquence, » mais ce doit être assurément ce qui plaît à notre époque blasée, « la véhémence de l'acide prussique dans l'épigramme. »

Respirons et notons encore ce deuxième point de la doctrine :

« Ne pas trafiquer de son intelligence comme le remplaçant trafique de son corps. »

Il y a de bonnes conséquences à tirer de ce principe. Le remplaçant de M. Alexandre Dumas est-il beaucoup plus condamnable que le *remplaçant* de soi-même ? Pauvre moraliste, il y a trafiquants et trafiquants.

De l'article sur Eugène Sue on peut extraire ce résumé : « En littérature comme en toutes choses, le

règne des *paroxistes* est arrivé... Les romanciers n'ont pas le temps de faire court... Ils obéissent aux nécessités de l'idée révolutionnaire et de l'industrie moderne, à cette loi du labeur excessif (je cite textuellement) imposée par le dix-neuvième siècle, et à laquelle ne peuvent se soustraire que les impuissants et les coupables. »

Encore un point de doctrine bon à noter :

« Nécessité de la littérature à grande vitesse, légitimité de la production à vapeur. »

Comment accorder ce troisième précepte avec le second ? Produisez à outrance, mais ne trafiquez pas !

Sous le nom de madame Sand vient encore se placer la glorification du travail haletant et incessant. Il ne nous reste plus qu'à reproduire et commenter la déclaration de principes étalée sous le nom de Pierre-Charles Monselet.

« Il y a dix ans (c'est M. Monselet qui parle), il y a dix ans que je fais de la critique, mais toujours incidemment ; la plus large part de ma vie est donnée à la production. Dans ces heures de critique, il m'est arrivé de blesser certaines personnes, tantôt involontairement, volontairement d'autres fois. J'avais, pour me soutenir dans cet exercice, plusieurs idées générales que j'ai encore, et que j'ai essayé d'exprimer en maintes circonstances. Aujourd'hui je les résumerai pour n'y plus revenir. »

Résumons à notre tour ce résumé, qui, par parenthèse, a l'air d'une amplification. Quelles sont donc vos idées générales, ô jeune inventeur de la critique incidente, ô zélateur fiévreux de la production accélérée?

En écartant les phrases, les mouvements de style et le cliquetis des mots à effet, la quintessence de vos idées générales se réduit à ceci :

La vérité critique sort exclusivement de la bouche des jeunes gens. Un écrivain à ses débuts doit exprimer son opinion sur les hommes importants de son époque. *Un premier coup d'œil surpris et hardi* vaut mieux que l'étude et l'expérience. On n'est un bon juge des choses de l'esprit qu'au sortir du collége. Les critiques sur le retour ont quelquefois de la franchise et de l'indépendance, mais parce qu'ils sont misérables, paresseux ou vicieux, c'est-à-dire suspects. Vivent donc les aristarques imberbes ! Ils ont la critique infuse et le goût inné; ils se moquent des amitiés, des convenances et des intérêts, jusqu'à leur premier cheveu gris. Tout critique est impossible passé trente ans.

Hélas ! ajoutez-vous avec un soupir, hélas! j'ai eu trente ans hier! et là-dessus vous terminez votre article, sans laisser échapper sur votre compte un mot de biographie ou d'appréciation. Si je suppléais à votre silence! si je faisais ici même la biographie du biographe, et l'appréciation de l'appréciateur! Il est bien entendu que je songe uniquement à la biographie de votre esprit : car je ne me soucie guère d'apprendre au public la couleur de votre paletot, le montant de votre loyer, le revenu de votre plume, le menu de vos dîners, ou l'emploi journalier de vos loisirs.

Rouvrons votre petit livre. Essayons. Je ne veux d'ailleurs vous regarder qu'à travers le cristal de votre *Lorgnette littéraire;* c'est-à-dire que votre propre biographie ne sera faite qu'avec des fragments de votre dictionnaire biographique.

III

Monselet (Pierre-Charles). Les abbés poupins du dix-huitième siècle n'étaient ni plus roses, ni plus petits, ni plus ronds... Les ordres n'offrant plus le même éclat mondain qu'autrefois, il a dû se résigner à entrer dans les lettres. C'est dans le nid de l'*Artiste* que ce jeune homme a vu le jour littéraire, comme tous ceux qui font se becqueter deux rimes au bout d'un distique. La manie dominante de M. Houssaye consistait à rebaptiser ses rédacteurs. De M. Jules Fleury, il a fait Champfleury ; de M. Boiteau, Paul d'Ambly. Lorsque M. Monselet allait autrefois corriger ses épreuves, il lui arrivait de trouver son nom orthographié tantôt *Moncelé*, tantôt Charles de *Monselay*.

Il fut un instant l'honneur de l'*Artiste* et l'espoir de la *Patrie*. Comment le jeune Monselet trompa-t-il une aussi chère attente? On le retrouve chroniqueur au *Voleur*. Dans le *Constitutionnel* de M. Véron, il publie une série spirituelle intitulée, je crois, les *Fermiers-généraux*. Ensuite il passe tour à tour, comme à travers des tonneaux de papier, dans l'ancien *Satan*, dans l'ancien *Monde littéraire*, et dans un ancien journal de théâtre qui n'eut que cinq ou six numéros.

On couvrirait la superficie de la place du Carrousel avec le total prodigieux des écrits de cet homme de lettres. Où sont cependant ses écrits? où sont ses poésies, ses romans, ses anecdotes, ses comptes-rendus, tout ce pêle-mêle semé de paillettes? Ils ont le

sort des improvisations. Son auteur seul ne peut les oublier.

Comme tous les artistes qui se préoccupent beaucoup de leurs confrères, Monselet compte des amitiés véritables, des amitiés acharnées. On annonce, comme devant paraître prochainement, un ouvrage de lui intitulé *Conversations de M. Charles Monselet avec les Amours.*

Ses poésies ne sont ni substantielles ni précises; il leur a donné le titre de : *les Vignes du Seigneur;* nous ne voulons pas trop approfondir ce titre, nous craindrions d'y trouver un système, une théorie.

Comment expliquer les titres de ses romans : les *Chemises rouges,* la *Franc-Maçonnerie des Femmes*, les *Ruines de Paris?*... Les propriétaires des cabinets de lecture professent des exigences semblables à celles des directeurs de spectacles; convaincus les uns et les autres de la profonde ineptie des masses auxquelles ils s'adressent, ils croient ne jamais accumuler assez de points sur les *i* de leurs affiches.

Plus Monselet est fatigué, plus il marche; c'est ce qui lui arrive aujourd'hui, et peut-être se montre-t-on injuste envers cet écrivain. On ne conçoit pas, ou l'on ne veut pas concevoir ce besoin incessant de production, cette ardeur à courir après un succès qui échappe souvent à ses ongles déchirés. Lorsque la lampe de nuit brûle les yeux de madame Sand; quand Lamartine ploie ses soixante ans à un labour surhumain; quand Alexandre Dumas étouffe à faire marcher sa plume vingt-quatre heures par jour; quand tous ces cheveux gris ou blancs, tous ces fronts vastes et soucieux, toutes

ces grandes gloires, tous ces talents se consument en efforts désespérés pour garder le terrain jusqu'à la dernière heure, s'imagine-t-on que M. Charles Monselet perde son temps à jouer aux quilles ou à faire des ronds dans des puits? Tout être qui ne sent pas sa force et sa valeur triplées au spectacle du mouvement actuel doit laisser sa besogne aux autres et rentrer dans la foule obéissante.

Depuis quelque temps le *Figaro* est la rose dont M. Monselet est l'abeille. Je n'ose guère me féliciter de cette comparaison, qui ne rend qu'imparfaitement le caractère du journal et celui du rédacteur.

M. Charles Monselet s'est occupé autrefois de bibliographie galante; on a donné de lui d'excellentes notices. Il ne fuit pas assez les *concetti*.

En résumé, c'est un écrivain *sang-mêlé*, ou si l'on veut, un auteur *demi-sang;* il aura sa place dès qu'il voudra se transformer pour la prendre (1).

IV

Si vous n'êtes pas trop mécontent de cette biographie, écrite après tout de votre main, permettez-moi de vous adresser en terminant quelques mots très-francs et très-clairs. Vous n'avez ménagé à personne, dans votre *Lorgnette,* ni les conseils, ni les ironies, ni les jugements cavaliers et dédaigneux. Quel mal y aurait-il à user à votre égard, non pas du droit de représailles, mais du droit de simple remontrance ?

(1) Voir la *Lorgnette littéraire,* aux pages 8, 11, 20, 31, 38, etc.

Une question seulement, mon cher confrère. En votre qualité de critique-bouffe, vous ne contesterez pas, je pense, la liberté de discussion à un critique sérieux, hélas ! et peut-être beaucoup trop sérieux.

Après dix ou douze ans de vie littéraire, comment se fait-il donc qu'on ne puisse lancer un petit journal sans que le débitant de caquets imprimés ne marmotte à l'oreille de son public : — Vous aurez des *cocottes* de Charles Monselet?

Après dix ou douze ans de vie littéraire, comment se fait-il que le moindre grimaud des gazettes caillettes vous regarde comme son confrère et son chef d'emploi ?

Est-ce là le résultat de votre activité tourbillonnante, inquiète, et de vos tentatives si diverses dans le domaine de la littérature au jour le jour? Vous avez été journaliste, romancier, biographe, critique, vous avez tâté de la poésie et de la prose, vous êtes entré familièrement dans tous les genres littéraires avec l'air affairé d'un conquérant novice; vous avez beaucoup écrit, beaucoup imprimé, beaucoup lu, beaucoup étudié, beaucoup réfléchi sans doute. Expliquez-moi donc pourquoi vous êtes décidément resté, en fin de compte, la merveille de la petite presse et la coqueluche des petits vieillots de vingt ans tout fraîchement débarqués de leur sous-préfecture. Ces *écrivains de demain*, chaque fois qu'ils polissonnent du bout de leur plume, s'imaginent mettre en pratique les enseignements de leur joyeux instituteur Charles Monselet.

Personne évidemment ne saurait vous confondre avec ces ridicules faquins du Demi-Monde littéraire.

Vous avez de l'esprit et du talent ; vous dépensez, au hasard, en pièces de cinquante centimes, toute une charmante fortune de gaieté native et d'intelligente curiosité. Dans les moins heureuses de vos productions, il y a çà et là un mot, un trait, une observation, une trouvaille de coq en maraude, qui sautent aux yeux comme des pois fulminants. Eh bien, malgré ces brillantes qualités, malgré votre esprit incontestable, vous n'en êtes pas moins, bon gré mal gré, le patron de ces petits clercs de la littérature interlope.

Voilà votre châtiment, mon cher ami, et pour parler franc, vous l'avez un peu mérité. Qui donc a fourni plus que vous l'exemple et le précepte à cette jeunesse malsaine et légère ? Vous l'avez menée d'abord dans les mauvais lieux du dix-huitième siècle ; vous lui avez appris ensuite, dans votre *Tribunal révolutionnaire*, comment on attaquait, dans un intérêt de circonstance, les plus grands souvenirs historiques. Elle s'est jetée à votre suite dans le *monde vivant*, c'est-à-dire dans ce monde tout extérieur, tout conventionnel, du roman-feuilleton pseudo-littéraire, où l'on ne rencontre que des contemporains de nom et de costume, et non des contemporains d'esprit et de mœurs. Ils vous ont vu glorifier le travail excessif, haletant, le trafic et l'abus des facultés les plus délicates, pendant que vous flétrissiez les hontes de la collaboration, comme si M. Féval épuisé valait mieux que M. Auguste Maquet frais et dispos. Produire sans consommer, telle est, ont-ils dit, la doctrine du maître, et ils ont pris pour devise une de vos phrases les plus naïvement corruptrices : « Je ne pense pas, je me contente de la sensation. »

Quand on se contente de la sensation, cher Monselet, on risque fort de perdre toute vie intelligente au moment où les sens sont émoussés. Figurez-vous donc le gentil Chérubin de Beaumarchais, après des années de sensations gourmandes, revenant tout-à-coup chez le comte Almaviva pour chanter, comme l'oiseau bleu, « la romance à Madame » ou pour lutiner les filles de Fanchette et de Suzon. Qui donc lui permettra de chiffonner, d'agacer ou de soupirer? On lui dira tout net : Monsieur Chérubin, vous avez des lunettes ; monsieur Chérubin, vous prenez du ventre ; monsieur Chérubin, on ne vous aime plus!

—

LA

LITTÉRATURE JAUNE

LA
LITTÉRATURE JAUNE

—

A M. Champfleury

Barcelonnette, le......

Voici une lettre, mon cher ami, qui vous sera directement remise par M. Hippolyte Babou. Le connaissez-vous un peu, ce sévère et hardi praticien ? Si vous le connaissez, tant mieux ! Dans votre situation, il n'est pas toujours bon d'avoir affaire à de nouveaux visages. Si vous ne le connaissez pas, résignez-vous à le rencontrer : il n'est pas trop tôt, croyez-moi. Votre cas est grave, très-grave ; et lui seul, à mon avis, lui seul peut couper court à un mal déjà invétéré (1).

Durant le séjour qu'il a fait tout récemment en province, j'ai eu l'occasion de m'entretenir souvent avec lui. Vous n'avez pas oublié sans doute qu'à Paris même,

(1) Nous protestons de toute notre force contre les éloges du docteur Gap ; mais nous ne voulons rien changer à sa lettre, qui se comprendrait difficilement si on la tronquait par des scrupules de modestie. H. B.

à l'époque où j'étais encore étudiant, j'avais pris un goût assez vif pour l'étude des maladies littéraires. Presque tous les écrivains de ce temps me semblaient infirmes ou invalides, aliénés ou épuisés, gravement atteints dans leurs organes essentiels ou légèrement attaqués à l'épiderme. C'était ma manie, vous le savez ; je faisais, pour me divertir, de la critique littéraire au point de vue médical. Mon bonheur eût été de fonder une maison de santé où j'aurais mis le génie à la diète et le talent au régime. J'avais inventé l'esthétique curative, vous en souvenez-vous ? et je me croyais passé maître dans cette science nouvelle : mais je n'étais, hélas ! qu'un demi-Vespuce, et j'ai rencontré mon Christophe Colomb. Ah ! mon cher ami, consultez au plus vite M. Hippolyte Babou : voilà le vrai médecin et le vrai chirurgien des gens de lettres ! Que d'observations il a réunies sur les tempéraments des romanciers, des poëtes et des feuilletonistes ! Comme il m'a clairement déduit les effets désastreux des deux maladies principales dont on voit chaque jour les tristes résultats chez les éditeurs parisiens ! Oui (son opinion est la mienne), vous avez tous plus ou moins, en germe ou en plein développement, ces deux maladies régnantes : la jaunisse et l'hydropisie littéraires. La jaunisse, qui a pris naissance dans les caves et les sous-sols du réalisme ; l'hydropisie, qui n'est, à proprement parler, qu'un engorgement d'amour-propre, une pléthore de vanité.

Tâtez-vous et mirez-vous, mon pauvre Champfleury. Vous êtes plus que tout autre un écrivain hydropique, et vous faites incontestablement de la littérature jaune.

Avez-vous du moins conscience de votre mal ? M. Hippolyte Babou prétend que vous l'ignorez, et que c'est là le plus grand obstacle à votre guérison. Il faut donc vous démontrer que vous êtes malade, afin que vous ne repoussiez pas le médecin. Je me suis chargé de cette mission délicate. Ecoutez-moi donc, c'est pour votre bien. Vous me remercierez un jour de vous avoir écrit cette lettre, dont l'unique but est de vous préparer à entrer en traitement.

I

J'ai là, sous les yeux, vos derniers romans : j'ai conservé en outre quelques numéros de feu votre *Gazette* et du défunt journal *Réalisme* publié, il y a deux ans, par des jeunes gens qui se disaient vos élèves et vos amis. On n'aurait qu'à jeter un coup d'œil sur ces divers écrits pour y retrouver les symptômes du mal qui vous tient. Mais permettez-moi de remonter un peu plus haut dans votre carrière d'homme de lettres ; « le mal vient de plus loin, » et je suis obligé de vous en révéler la source, pour vous en décrire les progrès avec une évidence absolue.

Je vous ai connu à vos débuts, mon cher ami, et vous étiez déjà un *cas* fort intéressant pour un observateur médical. Les raccoleurs de l'ancien régime menaient boire autrefois des clercs de procureur dans les cabarets du quai de la Ferraille, et quand ces pauvres clercs avaient cuvé leur petit vin blanc, ils se réveillaient soldats du roi sur la porte même des caba-

rets. Si ces guerriers improvisés compromettaient par hasard le régiment, ce n'était certes pas tout à fait leur faute. On leur avait mis par surprise un mousquet dans les mains. Soldats de raccroc et mauvais soldats, ils eussent été peut-être de bons procureurs. Je n'ai jamais ouï-dire qu'un raccoleur littéraire vous eût mis par surprise une plume au bout des doigts. Vous êtes entré librement, n'est-ce pas ? dans la difficile carrière des lettres. Aviez-vous senti dans votre enfance la flamme secrète de la vocation ? Vous êtes-vous jamais débattu contre ces diables bleus qui lancent les jeunes imaginations dans l'espace à la poursuite de la gloire poétique ? Avez-vous couru seulement une fois ou deux, à travers champs, sur les traces de la Muse qui ne vole pas, mais qui marche avec tant de grâce, *Musa pedestris ?* Je vous vois du coin de ma cheminée sourire de pitié à ces questions ingénues. Vous ne croyez pas plus à la Muse qu'aux revenants. Qu'est-ce que c'est que la Muse ? où loge-t-elle ? où travaille-t-elle ? où la voit-on le dimanche ? Pour se préoccuper de ces allégories enfantines, il faut être bourré de latin et de grec, et connaître sa mythologie comme un jeune bachelier. Or vous n'êtes pas bachelier, que je sache, et vous abandonnez aux pédants le soin de commenter sans fin, pour l'enseignement de la jeunesse, ce précepte ridicule d'Horace, qui croyait naïvement à la Muse

..... Exemplaria græca
Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.

Quant à la vocation, c'est encore une illusion, n'est-ce

pas ? une fable inventée par les paresseux qui ne voient dans la littérature qu'une profession en plein air, commode à pratiquer du soir au matin ou du matin au soir, parce qu'elle n'oblige personne à siéger de dix à quatre heures devant un bureau d'employé ! A votre avis, sans doute, on peut et on doit embrasser la littérature sans vocation, comme on se marie sans amour. Un ménage littéraire ressemble exactement à tous les ménages. L'amour et la vocation sont des fruits de l'habitude et des résultats du travail. Ah ! ce n'est certes pas vous qui auriez rimé l'*Epître à la Paresse* de M. Alfred de Musset. Le modèle et le prototype de l'écrivain, c'est évidemment l'employé. Il n'y a dans ce monde que les lunatiques pour se figurer que la paresse est la condition même de l'activité féconde, et que la verve et l'inspiration jaillissent d'un mystérieux réservoir formé goutte à goutte dans les grottes d'azur de l'imagination. On le devinerait à vous lire : vous n'avez jamais eu la tentation d'être paresseux. Si le temps est de l'argent, comme disent les Américains, il est évident que vous avez bien placé votre avoir. Vous êtes le Titus du petit capital littéraire : vous n'avez pas perdu une minute, vous n'avez pas chômé une journée ! Une question de salaire eût pu seule vous mettre en grève, vous et toute cette tribu d'employés-écrivains qui prononcent si haut ces gros mots industriels de *travail*, de *salaire*, de *propriété littéraire*, inconnus autrefois dans cette république des lettres qui a longtemps habité sur des gondoles, comme Venise, entre le ciel et l'eau. Oui, vous êtes des travailleurs, vous êtes des employés, et vous ne songez qu'à

devenir des propriétaires perpétuels et inviolables, à jamais protégés contre les chances de toute expropriation. Les rédacteurs du journal *Réalisme,* vos amis, avaient parfaitement compris qu'en littérature il ne s'agissait point d'utilité publique, mais d'utilité particulière et d'intérêt personnel. Réalistes et travailleurs, pour arriver à la dignité de propriétaires; voilà le point de départ et le but de votre école, je dis mieux, de vos bureaux de copie et d'expédition.

Successeurs immédiats des bohêmes romantiques, ces derniers venus (réalistes ou travailleurs, comme il vous plaira) n'ont certainement rien de commun avec leurs devanciers. Les bohêmes, en effet, n'étaient pas sans noblesse : ils avaient de qui tenir ; ils professaient fièrement le culte du beau. Religion stérile, sans doute, pour la plupart d'entre eux : car la foi sans les œuvres est une lettre morte, et la liste de leurs œuvres n'est pas longue. Esprits contemplatifs, paresseux et casuistiques, ils croyaient sans pratiquer, et discutaient sans agir. Mais leur oisiveté même ne témoigne-t-elle pas en leur faveur ? Souvent incapables de réaliser leur idéal, ils restaient suspendus dans le vague de leurs rêves, plutôt que de les dénaturer par une impuissante traduction. L'obscurité dans la pauvreté ne les effrayait pas. Ils la préféraient sans hésiter au banal éclat et à la valeur industrielle d'un nom transformé en marque de fabrique. « Ne fit-on que des épingles, disait Diderot, il faut être enthousiaste de son métier pour y exceller... Au moment où l'artiste pense à l'argent, il perd le sentiment du beau. On verserait des sacs d'or aux pieds du génie, qu'on n'en

obtiendrait rien, parce que l'or n'est pas sa véritable récompense. Réduisez-le à dormir sur un grabat, dans un grenier; ne lui laissez que de l'eau à boire et des croûtes à ronger, vous l'irriterez et vous ne l'éteindrez pas. Le génie travaille en enrageant et en mourant de faim. » Hôtes du grenier ou de la belle étoile, rongeurs de croûtes, buveurs d'eau, et quand ils travaillaient, ouvriers en épingles, mais ouvriers enthousiastes qui faisaient d'une épingle un bijou, tels étaient ces pauvres diables qu'on a trop ridiculisés et trop blâmés : ils étaient dans la république des lettres de nobles fainéants ; et cela ne vaut-il pas mieux que d'inutiles travailleurs, froids et secs, *pensant à l'argent,* selon le mot de Diderot, et niant l'enthousiasme, en haine de l'idéal ?

Pour moi, quand je vous ai vu travailler, il y a déjà plus de dix ans, avec une régularité automatique, j'ai songé tout d'abord, non-seulement au zèle maladif de l'employé ambitieux, mais encore à l'activité du prisonnier qui évide avec un clou des noix de coco, à l'entêtement tenace du berger des Alpes qui taille avec son couteau des têtes de canne dans une petite bûche de bois blanc. Ni le prisonnier, ni le berger ne se préoccupent de sculpture. Ils sont néammoins sculpteurs au même titre que vous êtes vous-même littérateur. Ils trouveraient peut-être la *Vénus de Milo* invraisemblable, comme vous trouvez le *Cid* absurde et académique. Où a-t-on jamais rencontré une femme comme cette Vénus? diraient-ils, à peu près comme vous me disiez un jour, en riant aux éclats : — Dans quel monde ont donc existé des êtres semblables à Rodrigue

et à Chimène? — Et ces bonnes gens sortiraient du Louvre avec les bouffées de gaîté qui agitaient vos poumons devant les chefs-d'œuvre du Théâtre français! O naïve ignorance! ô rustique simplicité! je vous admirais franchement en ce temps-là, mon cher, parce que vous déployiez sans apprêt toutes les fatuités enfantines d'une bonne foi de Huron ou de Groënlandais. Le nom seul de science, la seule pensée de l'étude, vous jetaient dans des quintes d'hilarité. Vous prononciez ces trois syllabes : Un savant! avec des gestes de comédie qui auraient rendu Polichinelle rêveur. Et si vous parliez des critiques, des académiciens, des professeurs, des écrivains romantiques, on aurait juré que vous aviez devant vous un tas de poussahs, de mandarins et de magots. A quoi bon la critique, à quoi bon la science, à quoi bon l'enseignement, à quoi bon la poésie, à quoi bon l'élégance et la correction du style, à quoi bon les règles de la syntaxe et la tyrannie de la grammaire? Je me rappelle un bon mot qui vous échappait souvent à propos de vos solécismes : — C'est l'affaire du prote qui corrige mes épreuves, disiez-vous avec finesse. Mais le prote me semblait toujours négligent ou distrait, quand je parcourais vos petits écrits massifs et empêtrés comme des Hermès d'hôtel garni. Convenez que vous avez toujours gardé le même prote, et que vous n'avez pas eu un seul instant l'envie d'en changer. Et vraiment c'eût été dommage de renoncer à ce bouc émissaire que vous poussiez si gaiement du côté de vos critiques, tout chargé à son insu du poids de vos iniquités grammaticales.

Ah! le prote, le prote! je n'y ai pas cru longtemps, moi qui vous voyais tous les jours. Plus je vous observais, plus vous donniez raison à mes craintes amicales sur l'état pathologique de votre esprit. J'avais deviné, sans effort, l'infirmité radicale de votre organisation. Il vous était impossible de saisir la valeur exacte d'un mot, de déterminer les rapports logiques de plusieurs mots entre eux, de couler la moindre pensée dans un moule de phrase irréprochable. Votre cerveau manquait évidemment d'atomes crochus, de certaines fibres intermédiaires ou de certaines ramifications nerveuses indispensables au va-et-vient des idées. Et c'est ce qui explique chez vous tant de termes impropres, tant de *virements* d'expressions, tant de méprises sur les temps et les modes des verbes, tant d'insouciance apparente au sujet des participes, tant de pléonasmes où il faudrait des ellipses, et tant d'ellipses étranges qui semblent exiger un commentaire mimique. La faculté de raisonner, c'est-à-dire de lier entre elles non-seulement deux propositions très-simples, mais les parties même d'une proposition élémentaire, cette faculté-là vous a été presque entièrement refusée. Ne pouvant réussir à comprendre l'économie du langage écrit, vous vous êtes levé un beau matin avec une excellente inspiration. La lampe fumeuse du théâtre des Funambules avait jeté un pâle reflet dans votre cervelle; vous rêviez d'Arlequin et de Pierrot; l'art de Deburau, si paradoxalement vanté en toute occasion par les Charles Nodier, les Jules Janin, les Théophile Gautier, cet art, franc de syntaxe, vous avait paru s'adapter merveilleusement à vos facultés antigrammaticales. On joua quel-

ques pantomimes de votre façon, et des feuilletonistes indulgents essayèrent de vous attacher par des éloges à cette littérature de sourd-muet. Etiez-vous donc passé maître du premier coup dans cet art symbolique, où tant de poésie scintille sous de grossiers emblèmes, où tant de philosophie se joue sur trois ou quatre masques invariables? Non, la philosophie et la poésie n'avaient point illuminé de leurs rayons votre batte et votre farine. C'était la première fois, je pense, qu'il se produisait aux Funambules des pantomimes sans lumière et sans couleur. On les appela quelques jours, vous les appelâtes vous-même des *pantomimes réalistes*. Une pantomime réaliste ! Autant dire une perle opaque ou un soleil ténébreux.

Il ne tint qu'à vous, dès-lors, de vous proclamer l'inventeur d'un genre nouveau. Combien de temps a duré cette belle invention? Vous seriez le premier aujourd'hui à confesser qu'elle est tombée dans l'oubli. Eh bien ! mon cher ami, ne vous pressez pas trop de faire cet aveu, car, à mon avis, vous vous tromperiez gratuitement. Relisez vos écrits de jeunesse et vos plus récentes productions, relisez-les avec l'impartialité d'un simple lecteur, et vous verrez bien qu'avant et après ses succès des Funambules, mon ami Champfleury a presque toujours fait, à son insu, des pantomimes réalistes, ou du moins quelque chose d'approchant. La langue singulière que parlent les personnages de ses nouvelles et de ses romans a le principal caractère du langage mimique : l'universalité. Il serait injuste de soutenir que ses solécismes et ses barbarismes sont des fautes de français ; ce serait tout aussi

bien des fautes d'anglais, d'allemand, d'indoustani et même d'iroquois, parce qu'elles portent atteinte à la syntaxe naturelle de tous les peuples. S'il n'y a pas là un signe incontestable d'universalité, je renonce désormais à parler ma langue et je me résigne à parler la vôtre. L'intéressante analogie que je viens de signaler se montrerait encore par d'autres rapprochements. Une expérience très-aisée m'a suffi pour la découvrir. J'ai prié un soir le successeur le plus célèbre de Deburau de m'interpréter à haute voix certains passages de vos écrits. Il se mit à lire et à gesticuler en même temps : mais ses jeux de physionomie et ses gestes avaient plus de part que sa voix à cette curieuse interprétation. Quel trait de lumière et quelle merveille! plus d'ellipses! plus de lacunes! une adroite grimace comblait tous les vides de l'expression. Les phrases traînantes ou boiteuses, les redondances et les pesanteurs de style, les plus étonnantes gaucheries, disparaissaient tout à coup sous une chatoyante broderie de gambades, de pirouettes, de petites mines de singe et de petits cris de souris.

Champfleury est un puriste! m'écriai-je après cette scène de Pierrot. Mais Pierrot disparu, le prestige et le charme me parurent manquer décidément à ce genre de littérature que j'appelle encore pantomime réaliste. Ce mot de *réaliste* (je m'en souviens toujours comme si c'était hier), ce terrible mot d'ordre adopté par vous et par M. Courbet, me donna de véritables alarmes quand je vous l'entendis prononcer.

— Réaliste! réalisme! Qu'est-ce que cela signifie? et je regardai avec inquiétude au fond de votre pensée.

— Lisez cette nouvelle ! Contemplez ce tableau ! Voici le réalisme en peinture, et voilà le réalisme en littérature.

Je détournai les yeux du tableau, mais je lus attentivement la nouvelle, celle-là et bien d'autres signées du même nom. Je me trouvais transporté dès la première ligne dans une société de Lilliputiens. Il me fallut regarder presque à terre pour examiner de près le monde microscopique où j'avais mis le pied. Tous ces êtres de convention étaient uniformément petits, maigres, vilains, plats, secs, décolorés. Je les considérai à la loupe, afin de savoir si, dans leur petitesse, ils gardaient du moins forme humaine. Je m'aperçus très-vite qu'on avait bridé des oisons, habillé des poupées, suspendu des marionnettes, mais qu'en fait de créature humaine il n'y avait pas même un nain de Laponie dans cette collection de jouets d'enfants. Je cassai un petit fil, et la compagnie tout entière roula sur le carreau. Que de joujoux à raccommoder ! Et nous étions à la veille des étrennes. Il n'était plus possible d'exposer en vente au jour de l'an ni les *Contes de Printemps,* ni les *Contes d'Automne*, ni les *Contes d'Eté*, ni les *Contes d'Hiver*. Quant aux *Aventures de mademoiselle Mariette*, hélas ! elles n'offraient plus qu'un pêle-mêle informe de poussière et de débris.

Alors je renouvelai machinalement ma question : Qu'est-ce que le réalisme ? Et je me permis d'ajouter : Ne serait-ce pas le rachitisme ?

Nous avons failli nous brouiller pour cette méchante saillie. Me pardonnerez-vous de la répéter ? J'étais votre ami sans doute et je le suis encore ; mais je suis

aussi médecin, et c'est à ce titre que j'ai dû étudier malgré moi le malade dans l'ami. Quand j'eus découvert que, littérairement, réalisme et rachitisme étaient deux termes identiques, je compris très-vite pourquoi toute votre littérature me semblait jaune. La pauvreté de l'organisation, jointe aux fatigues incessantes d'un travail opiniâtre, avait amené jour à jour une espèce de décomposition dans votre machine intellectuelle, où la bile et le sang se mêlaient de plus en plus. La teinte maladive du souci envahissait peu à peu vos facultés : vous aviez évidemment la jaunisse littéraire, et comme je passais en ce moment mon examen de docteur, j'eus toutes les peines du monde à ne pas choisir votre maladie pour sujet de ma thèse. Mon diplôme obtenu, je partis pour la Provence, et je vous perdis de vue jusqu'à mon retour à Paris.

II

M. de Balzac venait de mourir. Je vous trouvai préoccupé, rêveur, somnolent. Vous vous endormîtes un soir, dans ma chambre, en me récitant les pompeux discours prononcés sur la tombe du grand romancier. Votre sommeil ne dura guère ; mais il fut agité, pénible, et comme traversé par de sinistres visions. Des paroles entrecoupées s'échappaient de vos lèvres ; je recueillis celles-ci, qu'une espèce d'idée fixe ramena plusieurs fois : Balzac grand homme ! Balzac bourreau (1) !

(1) Nous ne garantissons pas les petits faits racontés par le docteur Gap.

Quand je vous réveillai de ce mauvais rêve (et ce ne fut pas sans effort), je vous regardai en murmurant tristement : — Balzac *revient*, vous êtes hanté par Balzac !

Nous causâmes longtemps ce soir-là. Une seule pensée défraya, sous mille formes, notre conversation. Quelle formidable *volonté* avait ce Balzac ! Il a été un grand romancier, tout simplement parce qu'il l'a *voulu*. Ses personnages n'ont qu'un mérite : ils *veulent* fortement comme lui-même.

L'énigme de votre singulière vocation littéraire n'existait plus pour moi. Vous n'étiez pas entré librement dans les lettres comme je l'avais cru tout d'abord. Vous aviez eu votre raccoleur ; Balzac vous avait grisé avec sa théorie de la volonté. Travail opiniâtre, fausse vocation, tout en vous, jusqu'à votre jaunisse d'esprit, tout émanait directement de Balzac. Personnage détaché de la *Comédie humaine*, ô le plus malheureux de tous les balzaciens, vous avez *voulu*, vous aussi, et *voulu* fortement ; mais au prix de quelles angoisses, juste ciel ! « Balzac grand homme ! Balzac bourreau ! »

Et pourtant, puisque Balzac est mort, comment résister à l'envie de créer par la volonté un autre Balzac ?

Tel était votre dessein, mon cher ami, telle était votre volonté, convenez-en, quand je repartis pour la Provence. Il ne fut plus question de réalisme entre nous, ou du moins, si le mot tomba par hasard de votre bouche, ce fut avec un de ces sourires d'homme

Ils n'ont de valeur à nos yeux que parce qu'ils contiennent une bonne dose de vérité critique.

H. B.

d'Etat qui accompagnent toujours « les mots pour les masses. »

Ne me dites-vous pas alors que, frappé des connaissances de votre maître, vous étudiiez à la fois Bichat, Geoffroy Saint-Hilaire et madame Guyon ? Je rentrai à Barcelonnette, épouvanté des recherches nouvelles auxquelles vous vous livriez sans défense. Je songeais, malgré moi, à la fable de la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf, et, par amitié pour la rainette Champfleury, je maudissais cordialement ce taureau de Balzac !

III

Oui, sans doute, mon cher ami, la volonté est une des plus puissantes forces humaines : elle transporte les montagnes comme la foi ! Mais peut-elle soulever des Pyrénées au beau milieu de la Sologne? Peut-elle faire tout-à-coup un poète d'un notaire, un sculpteur d'un bimbelotier, un peintre d'un imagier d'Epinal ? Elle vous a frayé à coups de pioche le chemin des journaux et des revues ; elle vous a ouvert avec effraction la porte rouillée des éditeurs ; elle vous a donné des lecteurs dans les ateliers de photographie, et même des disciples parmi les vieux jeunes gens qui font depuis dix ans l'école buissonnière ; elle a jeté sur vos pas une joyeuse bande de railleurs que vous avez eu la naïveté de prendre pour des ennemis. Vous avez enfin une certaine notoriété que le mérite ne saurait envier, il est

vrai, mais qui doit passer à vos yeux pour une renommée éclatante et peut-être même pour la gloire.

C'est la volonté, je l'avoue, qui a fait tout cela. La question serait de déterminer ce qu'elle n'a pu faire et ce qu'elle ne fera jamais dans ce monde, tant qu'elle ne sera pas maîtrisée par une intelligente impulsion.

Prenons un exemple au hasard. Je vous ai connu autrefois très-ignorant, et tirant hardiment vanité de votre ignorance. M. de Balzac, Hoffmann et Diderot étaient les seuls auteurs admis dans votre bibliothèque. La mouche de la curiosité (une mouche du coche parfois) vous a mené tant bien que mal, moitié bourdonnant, moitié piquant, jusque dans ces vastes dépôts de la science où les livres ne laissent souvent que de la poussière aux mains des lecteurs improvisés. Comment êtes-vous sorti de ces lieux de rafraîchissement, de lumière et de paix? un peu plus échauffé, un peu plus aveugle, un peu plus troublé que vous ne l'étiez en y entrant. Si vous aviez le courage d'être sincère, vous confesseriez que vous avez presque toujours imité ce soldat blessé qui avalait d'un seul trait le liquide destiné à humecter sa blessure. Que de perles vous avez dû absorber sans les faire dissoudre dans le vinaigre! Que d'étoupes enflammées ont brûlé votre bouche, sans se transformer sur vos lèvres en rubans irisés, comme vous vous y attendiez peut-être d'après les prodiges des magiciens en plein vent? La pléthore a commencé, mon pauvre Champfleury, et avec elle l'hydropisie, le jour même où, les yeux fixés sur le majestueux embonpoint de Balzac, vous vous êtes mis à engloutir avidement tant de matériaux indigestes qui ne pouvaient que boursoufler votre maigreur.

Je ne prétends pas discuter vos derniers romans, *M. de Boisdhyver*, la *Succession Le Camus, les Amis de la Nature, les Amoureux de Sainte-Périne*, dans le but de vous montrer un à un tous les symptômes de votre nouvelle maladie. L'imitation de Balzac y est flagrante dans vos personnages de prêtre idiot et de vieille fille. J'ajoute pourtant qu'avec les meilleures intentions d'atteindre au *comique*, vous arrivez tout au plus à l'*espiègle*, ou, pour mieux dire, au *cocasse*. Quand Balzac découvre les toits ou perce les murs d'une maison, vous parlez insidieusement au portier, vous vous glissez le long des clôtures, vous pratiquez de petits trous dans les cloisons, vous écoutez aux portes, vous braquez votre lunette d'approche, la nuit, sur les ombres chinoises qui dansent au loin derrière les vitres éclairées; vous faites en un mot, pour votre compte, et dans l'intérêt de vos inventions romanesques, ce que nos voisins les Anglais appellent dans leur pruderie *police détective!* Et c'est ainsi que naïvement vous croyez avoir posé les fondements de votre monument balzacien, d'une nouvelle *Comédie humaine* peut-être !

Désormais plus de style plat : vous visez le plus souvent au style métaphorique et hyperbolique : ce qui est un symptôme incontestable d'hydropisie littéraire.

Que de phrases, dans vos romans, semblables à celle-ci : « Le pepin du mécontentement devait produire un arbre touffu sous lequel s'abriteraient les mauvaises langues. »

Et que de métaphores exactement pareilles à la suivante : « Que se passait-il sous le bandeau de madame

Le Camus? Femme maladive, accroupie depuis vingt ans dans son fauteuil, dormant rarement; l'humanité prenait-elle la couleur amère de l'absinthe ou de l'abat-jour qui protége ses yeux! »

Et vous prétendiez, après cela, dans votre *Gazette de Champfleury* (la *Revue parisienne* ne s'appelait pas *Revue de Balzac*), vous prétendiez donner des leçons de grammaire et de style aux critiques peu délicats qui, selon votre poétique expression, mangent à la gamelle des journaux.

Ah! cette *Gazette!* cette *Gazette!* L'hydropisie littéraire s'y trahissait encore plus que dans vos romans. C'est là que vous vous gonfliez à outrance de manière à faire tenir dans votre peau, non-seulement un romancier, mais encore un historien littéraire, un critique, un grammairien et un chroniqueur. Balzac avait attaqué M. Sainte-Beuve dans sa *Revue,* vous dans votre *Gazette*, vous essayiez d'anéantir M. Barbey d'Aurevilly. Ce morceau de critique, où la hauteur de vues de M. Prudhomme s'unissait à l'agréable malice de Cabrion, vous autorisait bien à traiter désormais comme des misérables les critiques de profession. Aussi M. Babou fut-il salué du petit nom de *Bazile,* mais M. Babou se contenta de sourire, comme un médecin qui serait insulté par son malade. Il ne vous a pas gardé rancune, soyez-en sûr. Adressez-vous à lui, sinon pour votre jaunisse, déjà trop ancienne, du moins pour votre hydropisie, qui, j'ose l'espérer, n'est pas encore devenue incurable.

Je ne saurais trop vous le répéter, mon cher ami, votre cas est des plus dangereux qui se soient pré-

sentés depuis longtemps en littérature et en médecine. Hâtez-vous d'y remédier : vous en serez quitte pour une ponction que M. Babou exécutera d'une main ferme et légère, avec un petit stylet d'argent. L'opération faite, vous ne recouvrerez pas, je le crains, votre pleine santé littéraire, mais vous pourrez désormais écouter avec plus de calme, dans le recueillement de la méditation, cette voix intérieure qui vous crie au milieu des vaines disputes de ce monde :

— Ecrivez, greffier !

LE DOCTEUR GAP.

N. B. N'en déplaise à M. le docteur Gap, je ne pratiquerai pas de ponction, parce qu'il m'est impossible de reconnaître à la critique une vertu curative. Que ferais-je d'un stylet d'argent? Je me borne à user de ma plume et ne voudrais pas la changer en outil de chirurgie.

H. B.

—

LES

GAVARNISTES

LES

GAVARNISTES

—

A M. Henri Cantel.

I

Vous voilà donc à Tiflis, cher poète! Et du pied du Caucase, le tarbouch sur le front, la pipe lesghienne entre les lèvres, vous me racontez négligemment votre petit voyage de quinze cents lieues, à travers la Méditerranée, l'Archipel, la mer Noire, la Mingrélie, l'Imérétie, la Géorgie. Quoique tout à fait aveuglé par la splendeur de vos descriptions orientales, j'aurai pourtant la hardiesse de vous raconter mon grand voyage de découverte en Occident..... de Paris à Meudon! Comment me suis-je décidé à cette expédition aventureuse, qui m'a fait découvrir un très-joli animal littéraire, désormais classé et enregistré sous l'étiquette de GAVARNISTE? Oh! cela s'est passé, cher ami, presque à mon insu. Je n'ai pas été consulté, j'ai été enlevé.

Un matin de l'été dernier, comme vous voguiez le long des côtes de Sicile, je fus réveillé en sursaut par Frédéric Pombal, un jeune toulousain de Paris, ou, si vous l'aimez mieux, un jeune parisien de Toulouse, qui venait me proposer brusquement une excursion de flâneur sur la rive gauche de la Seine. J'ai toujours eu du goût pour l'imprévu ; mais je n'ai jamais aimé le voir tomber chez moi de si bonne heure. Je fis donc froide mine à Frédéric. Tout occupé de son projet, il ne remarqua même pas mon air fâché.

— Voici quel est mon plan, me dit-il avec sa volubilité habituelle : nous allons d'abord à Vaugirard par l'omnibus. De là, sous les auspices de la muse pédestre, nous tournons vers Issy, les Moulineaux, et nous arrivons enfin jusqu'au bois de Meudon, où nous passons la journée. Après quoi, si cela vous convient, nous revenons à Paris par le chemin de fer de la rive gauche. C'est, comme vous voyez, un voyage charmant, et que vous pourrez écrire au retour.

— Le beau sujet de description ! m'écriai-je avec humeur. Un pays que tout le monde a vu, parcouru !

— Raison de plus, mon cher, pour y faire des découvertes ! Qu'est-ce que l'inconnu et le nouveau, sinon un point de vue particulier du connu et de l'ancien ? D'ailleurs est-il rien de mobile et de variable, comme ce qui paraît fixe et déterminé ? Il suffit d'un rayon de soleil pour improviser un paysage : le temps est magnifique, nous aurons une improvisation ! Et puis, nous ne nous bornerons pas, je l'espère, à examiner le côté extérieur des choses. Nous étudierons les mœurs, les figures ; nous ferons lever sur notre route une multi-

tude de petits romans qui, semblables à des oiseaux effarouchés, s'envoleront du sol à notre approche et iront se perdre ensuite dans l'espace. Le hasard est un garçon d'esprit, vous le verrez à l'œuvre. Je veux qu'avant la fin du jour vous ayez, grâce à lui, une ravissante galerie de paysages et une superbe collection de portraits.

Frédéric s'empara de mon bras. Nous descendîmes rapidement l'escalier, et cinq minutes après, nous étions sur la place Saint-Sulpice, baissant la tête pour pénétrer dans cet entresol roulant qu'on appelle omnibus. Plusieurs stalles étaient déjà occupées ; nous nous mîmes dans celles du fond, afin d'avoir nos coudées franches et de ne pas être heurtés par les survenants. Le receveur appuya le pouce sur son cadran, le signal résonna, nous partîmes.

II

Au premier mouvement de la voiture, je commençai à regretter plus faiblement le bon sommeil que Frédéric Pombal était venu interrompre. Le ciel était d'une pureté merveilleuse, les vitraux de Saint-Sulpice flamboyaient, et l'abondante lumière dont l'air était rempli donnait presque du charme aux petites perruques vertes des arbres chétifs alignés devant l'église. La plaque d'argent du receveur de l'omnibus étincelait au milieu des brandebourgs. Un rayon de vie illuminait tout à mes yeux, et mon esprit était aux champs avant que nous eussions quitté la place Saint-Sulpice. Dans la

rue du Vieux-Colombier, à l'étalage des fraîches boutiques de fruitière, je voyais à droite et à gauche des bouquets de cerises qui me parlaient très-éloquemment de la campagne. Les voitures roulaient plus nombreuses que les autres jours du côté de la barrière. Les passants parlaient haut et allongeaient le pas ; les mines joyeuses abondaient sur les trottoirs. Paris s'était levé de bonne heure pour se répandre comme un flot au-delà des murs. Chacun de ces émigrants volontaires avait dit adieu aux fatigantes réalités de la semaine, et dans ces têtes mobiles, épanouies, il y avait un atome de plus qui les faisait tourner en tous sens : c'était ce petit grain de folie qui dilate aux heures de loisir les cerveaux les plus flegmatiques.

Perdu dans des rêveries toutes champêtres, j'étais loin de songer à la galerie de tableaux que Frédéric m'avait promise. Un paysage imaginaire, plein d'arbres frémissants et d'eaux murmurantes, attirait, absorbait toutes mes pensées. Frédéric se pencha mystérieusement à mon oreille, et me dit à voix basse :

— Avez-vous observé le personnel de l'omnibus ? jolie réunion, ma foi ! regardez un peu autour de vous, cela vous amusera.

Mes yeux, charmés par un spectacle tout idéal, furent obligés de s'arrêter sur deux rangs de figures bourgeoises qui avaient l'air, au premier abord, d'être sorties du même moule. Peu à peu cependant, selon l'expression d'un naturaliste, *l'individu se dégagea de l'espèce,* et la variété, passant comme un petit souffle sur ces visages uniformes, retroussa ce nez, fit saillir ce menton, creusa des fossettes, distingua en un mot chaque physionomie de sa voisine.

Une petite fille de sept ans, assise sur les genoux de sa mère, formait à elle seule un tableau d'une simplicité charmante. La tête légèrement penchée sur l'épaule, elle contemplait avec ravissement deux petits bracelets en métal d'Alger qui entouraient ses jolis poignets sans les serrer. Elle les montrait à tout le monde et les faisait tourner lentement autour de ses bras. C'était au reste la mine la plus vive, la plus éveillée, la plus lutine qu'il soit possible d'imaginer.

— Cela sera perdu dans dix ans, me dit Frédéric avec une gravité de prophète.

Quoique cette prédiction me semblât bien empirique, je m'étais, malgré moi, laissé aller à la pitié pour cette jolie petite fille qui ne soupçonnait guère le sentiment qu'elle m'inspirait. Elle jouait toujours sur les genoux de sa mère avec la gaieté la plus enfantine. Le plus grand malheur qui pût lui arriver ce jour-là, c'était de perdre ses bracelets en se roulant sur les gazons de la banlieue.

Après cet attendrissement involontaire, je me sentis tout à coup saisi d'une envie de rire irrésistible. En détachant mes yeux de la gracieuse enfant, je venais d'apercevoir, dans un coin, la physionomie la plus piteuse et la plus réjouissante. Figurez-vous, mon cher, un homme exactement rasé, portant un gilet droit sur une chemise très-blanche, mais plissant ses lèvres de manière à prolonger les deux angles de la bouche jusqu'aux sinuosités du menton. Grâce à ce double affaissement qui se traduisait par deux arcs profonds au-dessous des joues, le menton se retirait en dedans comme une feuille d'orfévrerie gravée en creux. Cela

produisait un ensemble si douloureusement expressif, que je crus bien interpréter la grimace en disant : Cet homme-là doit avoir une affreuse gastrite.

— Hé non ! me dit Frédéric, vous êtes un déplorable physionomiste. Cet homme-là est tout simplement un ancien beau de l'Empire. Examinez un peu son gilet. N'est-il pas coupé tout exprès pour encadrer le jabot? Et son front? N'y voyez-vous pas encore un indice et comme un ressouvenir de la *mèche du roi de Rome ?* Ce que vous avez pris pour une grimace maladive est tout uniment le pli définitif de cette physionomie blasée dont les yeux, la bouche, et même le nez, respirent une espèce de fatigue voluptueuse causée par l'excès des plaisirs sensuels.

Les remarques profondes, les déductions logiques de Frédéric eussent fait honneur, pour le fond et pour la forme, à quelque mauvais élève de Balzac.

— Il me semble encore le voir, ajouta-t-il avec feu, tout resplendissant de jeunesse et d'élégance, tout étincelant de petites vanités, exécuter gracieusement dans les salons des Tuileries une pirouette triomphante qui attire sur lui les plus beaux regards. Il n'y a qu'un cri sur son passage : C'est le plus séduisant, le plus radieux de nos jeunes auditeurs au conseil d'Etat ! Aujourd'hui encore, aujourd'hui même, en dépit du temps et des révolutions qui flétrissent impitoyablement les hommes et les choses, je le vois rayonner...

Frédéric en était là de sa tirade, lorsque le *rayonnant* inconnu se leva tout à coup, et sautant lestement par dessus le marche-pied, disparut au détour d'une rue qui débouchait sur la plus magnifique des places publiques, la campagne !

— Misère de banlieue! je l'avais deviné! s'écria Frédéric. Notre homme habite maintenant le long du mur d'enceinte, au-delà de la zone de l'octroi. Pauvre barque dorée lancée sur la Seine, par un beau jour de soleil, sous les croisées des Tuileries, et qui est venue tristement échouer à mille lieues du point de départ, à deux pas de la grille des barrières !

Je n'affirmerais pas, comme Pombal, que notre bizarre compagnon de route fût un ancien beau de l'Empire, la fleur des auditeurs au conseil d'Etat; mais c'était à coup sûr une de ces existences si nombreuses qui, après avoir brillé un instant à Paris, se terminent misérablement dans quelque maison ignorée, au-delà des faubourgs. La banlieue est l'asile des espérances détruites, des fortunes écroulées.

Ces Parisiens de la campagne ont ordinairement pour voisins dans l'omnibus des bohémiens d'un autre genre qu'on pourrait appeler les Campagnards de Paris. Ceux-ci passent la journée entière dans la banlieue et ne rentrent que le soir à la ville, d'où ils sont partis de grand matin. La voiture qui nous transportait à Vaugirard renfermait deux échantillons de l'espèce, fort difficiles à classer au premier aspect.

Nos deux Campagnards de Paris étaient placés dans deux stalles parallèles, et semblaient avoir des relations de bonne amitié. L'un d'eux, à peu près âgé de quarante-cinq ans, avait un extérieur répulsif. Il portait une chemise grossière ouverte sur la poitrine et nouée par de gros rubans de fil au-dessous de sa cravate. Sa veste de coutil touchait presque par le collet au rebord d'un chapeau de nuance douteuse,

tirant à la fois sur le gris et sur le noir. Joignez à ces détails de gros souliers à oreilles qu'un large pantalon de toile laissait voir dans toute leur étendue, et vous aurez une idée à peu près exacte de la grossière enveloppe de ce personnage, dont la physionomie rougeaude était percée de deux yeux verts comme ceux d'un chat d'Espagne. J'oubliais de noter comme dernier trait caractéristique un cahier relié, de forme oblongue, et assez semblable à un album, que l'homme aux yeux verts tenait entre le pouce et l'index.

— Serait-ce un recueil de sonates? me dit Frédéric. Aurions-nous affaire à un pianiste?

— Voyez ses mains : est-ce que cela peut se mouler? Je pencherais plutôt pour un mécanicien.

— J'accepte votre hypothèse et je la complète par la mienne. L'homme aux yeux verts doit être un mécanicien et un poète. Qu'en pensez-vous? La classe lettrée n'a-t-elle pas perdu à jamais le sens du beau et du bien? Selon moi, ce sera désormais des régions industrielles que sortiront exclusivement les nobles, les généreuses, les pures inspirations. La littérature nouvelle sera une littérature à la vapeur, l'art futur jaillira du sein d'une locomotive.

— Frédéric, faites-vous chauffeur.

Vis-à-vis du mystérieux objet de nos discussions esthétiques était assise et comme accroupie dans sa stalle une petite demoiselle blonde, très-frêle et très-maigre, à l'œil éteint, à la lèvre blanchâtre, vêtue d'une robe de satin noir moiré, la tête strictement encadrée dans une capote de tulle, et les épaules effleurées d'une écharpe si mince qu'elle aurait pu servir aux jeux éques-

tres des actrices du Cirque. Cette créature souffreteuse, assez semblable dans son ensemble à une cigale, causait à voix basse avec le poète-chauffeur. De temps en temps, celui-ci se penchait vers son interlocutrice, et l'on ne voyait plus alors, dans la noble personnification de l'art futur, que l'homme aux yeux verts dominant la jeune fille aux lèvres pâles. Les prunelles du *chat d'Espagne* éclataient d'une façon surprenante, et la teinte rouge de ses joues passait au cramoisi le plus foncé. Cependant la pauvre *cigale* redressait avec lenteur sa tête mélancolique, et elle essayait de sourire en nous regardant; mais sa bouche étroite et ronde semblait ne pas pouvoir se dilater au-delà d'une certaine limite.

— Evidemment, me dit Pombal, la cigale est sous l'influence magnétique du chat d'Espagne. L'homme aux yeux verts s'est emparé de la jeune fille aux lèvres pâles, et il serait facile de prouver que si les lèvres de la victime sont pâles, c'est parce que les yeux du bourreau sont verts. L'acide glauque du regard a dévoré le frais vermillon de la bouche ! Nous sommes sur la trace d'un magnifique drame. Ces deux personnages, la cigale et le chat d'Espagne, valent à eux seuls une prime superbe !

Pombal allait continuer à se donner carrière au sujet de nos deux Campagnards de Paris, lorsque l'omnibus s'arrêta. Nous étions à Vaugirard.

La première chose qui nous frappa, dans la rue où nous allions descendre, fut une affiche de cabinet de lecture que Frédéric découvrit en passant la tête à travers la portière de notre voiture à six sous. Voici ce

qu'on lisait en lettres majuscules sur cette curieuse affiche placardée devant nous à la porte du salon littéraire :

LE CHATEAU D'ACRA,

Drame en cinq actes, par les élèves de philosophie de l'institution de l'abbé R***.

Ce drame se vend au profit des pauvres.

— Comment ! s'écria Frédéric, le drame a pénétré jusque dans les écoles ecclésiastiques ! Les philosophes chrétiens se livrent au développement animé des passions humaines ! Quel progrès ! Il n'y a qu'une chose qui me choque dans tout ceci, ajouta-t-il, c'est que ce drame se vend au profit des pauvres. Je n'accuse pas d'industrialisme les pieux dramaturges de Vaugirard ; mais ne vous semble-t-il pas que depuis quelques années, les pauvres sont le prétexte d'une multitude d'opérations suspectes ? La philanthropie se glisse partout, c'est une véritable manie. On danse au profit des pauvres, on écrit au profit des pauvres, on finira par se faire usurier au profit des pauvres.

Les dernières paroles de Frédéric avaient été prononcées à haute voix, et par conséquent entendues de notre voisin, l'homme aux yeux verts.

— Ce monsieur va beaucoup trop loin, dit ce dernier à la petite demoiselle blonde en descendant de l'omnibus. La philanthropie a du bon quelquefois.

— Monsieur serait-il membre de quelque comité de bienfaisance? demanda irrespectueusement Frédéric.

— Je n'ai pas cet honneur, monsieur ; mais je sais révérer ce qui est à la fois généreux et légal.

— Le fourbe ! dit Frédéric, comme il s'exprime bien ! Son langage humilie son habit. Ne dirait-on pas, à l'entendre, un vertueux et cérémonieux bourgeois de la famille des Prudhomme ?

L'homme aux yeux verts avait remis, en descendant de voiture, le cahier relié, recueil de sonates ou non, à sa jeune et mystérieuse voisine, qui lui donna une poignée de main vive et amicale en lui disant :

— A demain, monsieur Duvergne.

— A demain, mademoiselle Agresti, répondit M. Duvergne, le chapeau à la main et l'épine dorsale en demi-cercle.

— Viens donc, Clémentine, viens donc. Tu te fais traîner comme une brouette, disait la mère de la petite fille mutine à qui Frédéric avait prédit un avenir si funeste.

Clémentine, dont la curiosité trouvait à chaque pas des figures nouvelles à examiner, marchait tout étonnée dans la rue en faisant la grimace. Vaugirard ne semblait pas lui plaire, elle regrettait Paris. La mère parvint cependant à l'entraîner dans une maison dont la porte se referma sur elles. C'était là qu'elles venaient passer le dimanche, chez des parents ou des amis.

Quant à M. Duvergne, après avoir pris congé de mademoiselle Agresti, il avait disparu dans une rue qui le menait directement en pleins champs, tandis que la frêle fille, serrant son écharpe autour de sa taille avec une vivacité toute parisienne, s'était élancée devant nous sur le chemin d'Issy, son petit cahier oblong sous le bras.

III

A notre descente d'omnibus, Pombal avait cru remarquer que mademoiselle Agresti avait un pied d'une finesse et d'une fermeté ravissantes. Il ne lui en fallait pas davantage pour se mettre immédiatement à la poursuite de la fugitive. Celle-ci, l'entendant courir après elle, se retourna brusquement, au moment où Frédéric allait la rejoindre. Ce mouvement vif rejeta la robe en arrière, et fit ressembler mademoiselle Agresti à un Hermès dont les pieds auraient percé la gaîne de pierre. L'attitude de la jeune fille ne manquait pas d'un certain air de majestueuse ironie. Quant à Frédéric, il était resté pétrifié à deux pas de mademoiselle Agresti. Il avait vu le pied, le pied n'était que maigre ! A la direction du regard de mon ami, à sa naïve surprise, la Parisienne avait tout compris. Elle se vengea par un éclat de rire, qui doubla cette fois les dimensions de sa bouche. J'avais eu le temps de m'approcher et d'admirer la franchise du groupe : d'un côté, ce pauvre Frédéric honnêtement confus, malgré son aplomb habituel ; de l'autre, cette demoiselle Agresti, dont le regard, le geste semblaient dire à Frédéric : J'en suis bien fâchée pour vous, monsieur ; mais je suis tout à fait laide.

— Voilà, me dit Pombal, le plus spirituel laideron que je connaisse. Avez-vous remarqué sa pose, le jeu de sa physionomie ? C'était une épigramme parfaite. Par exemple, je m'étais bien trompé pour le pied ; il

est abominable, je dois en convenir : sec, dur et cassant, du vrai biscuit de statuette ! Sachons, faute de mieux, puisque nous voilà près d'elle, son histoire et celle de M. Duvergne. Elle me paraît bonne fille, il ne doit pas être difficile de lier conversation avec elle.

Pendant ce monologue, notre cigale s'était envolée. Elle avait de l'avance sur nous ; il nous devenait impossible de la rejoindre. Comment retrouver, hélas ! notre blême et intéressante héroïne ? Nous savions par expérience qu'il y a, au théâtre, des drames qui tombent avant la chute du rideau. Après beaucoup de regrets cadencés, répandus le long du chemin par Frédéric, nous nous décidâmes à considérer l'existence de mademoiselle Agresti comme une comédie malheureuse ou un drame enterré.

— Bah ! s'écria Pombal, je siffle M. Duvergne et je siffle mademoiselle Agresti.

Les premières maisons d'Issy nous apparurent bientôt, et toute pensée frivole s'évanouit à la vue de ce village austère et poudreux. A chaque pas que nous faisions, un nuage de poussière s'élevait du sol qui ne connaît encore aucun système de pavage. A droite ou à gauche, nous apercevions des portes très-hautes ou très-basses, inexorablement fermées. Si nous avions pu oublier un moment que nous étions en France et tout près de Paris, nous aurions supposé qu'Issy était un village peuplé de géants et de nains, ceux-ci réduits en servitude par ceux-là. Et cependant sur toutes ces portes était tracé le signe de rédemption et de liberté ; mais ce signe, il est vrai, avait perdu complétement son caractère primitif. Les croix qui frappaient nos

yeux sur ces édifices d'un ordre mixte, tenant le milieu entre la maison et le monument, étaient pommetées, ancrées, perronnées, potencées, de sorte qu'on retrouvait avec peine le symbole de la foi chrétienne au milieu des tristes superfluités dont il était entouré. Une odeur claustrale passait par dessus les murs et se répandait dans l'air comme une lourde vapeur. Nos poumons étaient oppressés, nous ne respirions plus.

— Il est impossible, me dit Pombal, qu'on ait une piété bien fervente derrière ces murailles. La prière, cette aspiration religieuse, doit s'arrêter au gosier, faute d'oxigène. *Vox faucibus hœsit !*

A notre sortie du village, Frédéric secoua la poussière de ses pieds, comme s'il venait de traverser un lieu maudit.

IV

Je connais, mon ami, des touristes littéraires qui, dans leurs descriptions, consacrent un certain nombre de lignes déterminé à chaque mètre carré de terrain. Mais à quoi bon dresser le pupitre du paysagiste, lorsque le paysage ne s'offre pas de lui-même au regard ? Je n'ai rien vu de plus aride, de plus mesquin, de plus désagréable à l'œil, que cette partie de la banlieue de Paris comprise entre la barrière de Vaugirard et les Moulineaux. Le sol est terne, monotone ; la lumière, qui s'arrête avec tant de complaisance partout où il y a un peu d'eau et de verdure, semble glisser rapidement sur cette campagne entièrement nue, pour

aller chercher plus loin les replis gracieux de la Seine et les frais ombrages de Meudon.

Le village des Moulineaux n'a rien de remarquable que la guinguette du père Lechat, célèbre par ce vieux jeu de mots qui lui sert d'enseigne : « On ne boit pas de bon vin ici : non, c'est Lechat! » Agréable ironie, d'une naïveté toute gauloise, et qui a fait peut-être autrefois sourire Rabelais, lorsqu'il arrivait jusque-là en feuilletant son bréviaire et rêvant de Gargantua ou de Pantagruel. Au bout du sentier qui se replie à gauche devant la maison hospitalière du père Lechat, on embrasse un assez bel horizon. A travers les arches élégantes du pont-viaduc sur lesquels passent en grondant les vagons, on aperçoit un coin du château de Meudon, quelques arbres dans le lointain, et une grande étendue de ciel. Le point de vue serait charmant, si le pont-viaduc n'avait pas l'air d'avoir été jeté là comme décoration, et si les lignes du château ne se détachaient pas carrément sur l'azur céleste.

Comme nous regardions vers Fleury, une petite cloche balancée dans l'air nous apprit que nous étions en face de la station du chemin de Versailles. Le convoi arrivait de Paris avec cette vitesse haletante qui semble toujours annoncer un danger. Il n'y a rien de plus mesquin, de plus tristement insignifiant, qu'un convoi vu de loin. On dirait une suite de méchants vases étrusques glissant sur une rainure. L'éloignement rapetisse les formes et semble diminuer la vitesse. Nous avions déjà eu l'occasion de faire cette remarque avant d'arriver à la station. De la hauteur où nous étions parvenus, le spectacle avait plus de gran-

deur. Nous commencions déjà à voir s'élargir, à chaque coup de piston, cette vaste surface métallique sous laquelle se dilate la vapeur ardente. Chaque seconde agrandissait d'une façon prodigieuse les proportions du convoi. La cheminée, assez disgracieuse par elle-même, laissait échapper une fumée blanche qui, au lieu de s'élancer en colonne verticale, comme cela arrive ordinairement, s'inclinait vers l'horizon au sortir du tuyau, et traçait au-dessus des diligences une ligne ondulée d'un effet très-heureux. C'était le vent d'ouest qui soufflait vers Paris, et dont l'impulsion victorieuse produisait ce gracieux détail. La vapeur ne se pliait pas sans résistance à la tyrannie du courant atmosphérique : quelques bulles tournoyaient au-dessus de la cheminée, et se détachaient en flocons blancs de la ligne horizontale.

— N'est-ce pas, me dit Pombal, le symbole de la poësie à la vapeur ?

Les palpitations sonores de la machine diminuèrent en approchant de la station ; nous la suivîmes des yeux jusqu'à la *marquise*, espèce de hangar où les voyageurs *attendent*. Je me sers de ce dernier mot, parce que la vapeur n'en a pas encore supprimé l'usage. Quand donc trouvera-t-on des moteurs assez puissants pour effacer cette désagréable impression de l'attente ?

La terrasse abritée du soleil par la marquise était pleine de figures renfrognées où la mauvaise humeur se dessinait énergiquement. On se promenait de long en large d'une manière désespérée. Les hommes consultaient leurs montres, le menton incliné sur la cra-

vate, et la main ensevelie sous la poche droite du gilet. Les femmes ne savaient plus sous quel angle tenir leur ombrelle, qui retombait vers la terre, comme si les ardeurs du soleil eussent menacé leurs pieds et non leur teint. Une seule personne était assise fort tranquillement sur la banquette, ne contribuant en rien à cette dépense de vaine activité qui se faisait autour d'elle. Pour garder ainsi un calme inaltérable, il fallait se sentir incapable de toute espèce de mouvement, ou être habitué à attendre tous les jours le même nombre de minutes à la même place. La personne dont je parle était jeune, alerte; elle paraissait si bien connaître l'heure exacte du départ, qu'elle ne s'inquiétait en aucune façon des bruits croissants et décroissants qui précèdent toujours l'arrivée d'un convoi. Son regard était dirigé du côté de Versailles, comme si sa pensée avait déjà franchi la courbe de l'horizon. Le moment venu, elle tourna la tête avec vivacité, et s'élança d'un bond dans une diligence.

Frédéric jeta un cri de surprise auquel je ne pouvais manquer de faire écho. Nous venions de reconnaître en même temps la mystérieuse héroïne de notre drame, la jeune fille aux lèvres pâles, la souffreteuse cigale dominée par l'impitoyable chat d'Espagne, en un mot Mademoiselle Agresti!

Qu'allait-elle faire à Versailles?

Qu'était devenu M. Duvergne?

A peine avions-nous quitté les hauteurs de la station, qu'un épisode moitié gracieux, moitié grotesque, vint nous reposer de notre surprise. Une large allée mon-

tante, coupée par un chemin vicinal et bordée d'églantiers, nous offrit, comme sur les divers gradins d'un amphithéâtre, le spectacle d'une procession de village. Trois ou quatre tapissières vides, rangées l'une à la suite de l'autre, stationnaient à l'embranchement de la route et de l'allée. Est-ce que les marguilliers de Meudon étaient venus à la procession en voiture? Nous fûmes bientôt obligés d'abandonner cette divertissante supposition, car en examinant les choses de plus près, nous aperçumes une assez brillante collection d'honnêtes figures de Parisiens et de Parisiennes qui avaient mis pied à terre pour mieux *jouir du panorama*, selon la pittoresque expression de l'homme d'esprit de la société. Ces spectateurs improvisés de la fête religieuse formaient trois groupes qui se trouvaient sur les prolongements respectifs des trois tapissières. Le plus rapproché de nous semblait attirer spécialement l'attention de Frédéric Pombal.

— Que regardez-vous avec cette ferveur et ce recueillement? Je ne vous ai jamais vu aussi absorbé dans la contemplation.

— Silence! me répondit Frédéric, je viens de découvrir un détail magnifique.

— Serait-ce par hazard le pied de mademoiselle Agresti.

— Regardez à votre tour et admirez!

Frédéric me montra du doigt au milieu du groupe un *détail* si accentué que je n'ose pas le décrire.

— C'est un corsage de reine! s'écria mon ami avec enthousiasme.

— Oui, mais la reine manque au corsage.

— Bah! que me fait l'ensemble? Il suffit d'un *détail* pour...

— Vous appelez cela un détail?

— Taisez-vous, profane! Vous n'avez pas dans la tête un atome de fantaisie. J'ai la bonhomie de vous révéler des reliefs qui sont tout simplement admirables, et vous ne voyez, bourgeois que vous êtes, qu'une fresque à la Paul de Kock.

— Est-ce ma faute si vous idéalisez la matière?

— Est-ce la mienne si vous matérialisez l'idéal?

— Mademoiselle Eugénie, dit l'homme d'esprit, si nous montions jusqu'au sommet de la côte? Il me semble que de là-haut nous verrions mieux la procession.

— Accepté, accepté! s'écria toute la compagnie.

Le groupe se divisa aussitôt, et l'on se mit à gravir confusément l'allée montante. Mademoiselle Eugénie galopait la première, et de temps en temps elle se retournait pour appeler les traînards. Alors on voyait son sein, agité par la course, s'élever et s'abaisser comme une folle vague. Ce mouvement finit sans doute par exercer une espèce de fascination sur l'imagination de Frédéric; car, sans me prévenir, il se mit à courir après mademoiselle Eugénie comme il s'était déjà élancé, au sortir de Vaugirard, à la poursuite de mademoiselle Agresti. La passion du *détail* a son fanatisme. Pombal était fanatisé. Je l'arrêtai par le bras à son premier élan.

— Je vous préviens, mon ami, que je n'ai aucune envie de vous suivre. Si vous me quittez, je ne vous attends pas.

— Je vous retrouverai.

— Où ?

— Chez le garde du bois.

— Il y en a deux près de Bellevue.

— Alors chez celui où l'on dîne. Vous me verrez arriver dans la tapissière de ces braves gens.

— Y pensez-vous? mais c'est de la folie.

— Pas du tout, mon plan est fait. Je me tiens un moment près de la tapissière, je me fais éclabousser, et l'on m'offre comme réparation une place dans la voiture. Comprenez-vous?

Frédéric partit comme un trait. Je ne tardai pas à le voir de loin engager la conversation avec l'homme d'esprit.

Je fus d'abord un peu fâché de la brusque disparition de mon compagnon de voyage ; mais la réflexion dissipa bientôt mon humeur. Pombal m'aurait gâté le bois de Meudon en criblant du menu plomb de ses ironies chaque feuille d'arbre, chaque aile d'oiseau, chaque fleur parfumée à demi cachée sous l'herbe. Il valait donc cent fois mieux aller tout seul en rêvant sous ces fraîches allées, libre de m'arrêter devant les minces dentelures de la fougère, de respirer çà et là le vague parfum de la fleur de fraisier, ou d'écouter auprès de la mare aux Faisans le cri monotone des rainettes. Je me faisais déjà une joie enfantine de courir dans toutes les avenues, de tourner autour des poteaux, de parcourir dans tous les sens cette charmante retraite pleine de ce bruissement de vie intérieure qu'on appelle silence.

V

Lorsqu'on entre dans un bois au sortir d'une ville, on se trouve dépaysé comme un provincial à Paris. On cherche malgré soi à s'orienter. On veut connaître le nom de chaque allée, de chaque carrefour, de chaque clairière, comme si c'étaient les rues, les places et les carrefours d'une ville. Cette fièvre d'activité que donne le séjour de Paris précipite votre pas, écarquille vos yeux, aiguillonne et disperse votre curiosité haletante. Mais regardez donc autour de vous, aveugle! pouvez-vous prendre pour des trottoirs de bitume ces larges et épaisses bandes de vert gazon qui ne laissent entre elles qu'un petit filet blanc? Est-il possible de confondre ces arbres vigoureux, au feuillage brillant de santé, avec les pieux chétifs de nos boulevards, du haut desquels semble tomber un feuillage maladif, artificiel? Tous ces accidents de terrain si gracieusement semés dans le bois seraient-ils soufferts dans une ville?

On a beau se prêcher ainsi de toutes ses forces, s'adresser de violents reproches avec tous les souvenirs de Théocrite et de Virgile : on ne réussit que très-difficilement à se promener. On a cru, en partant, laisser derrière soi Paris et toutes les idées qui s'y rattachent; Paris vous a suivi au bois. Comment quitterez-vous Paris? Abandonnez-vous donc à votre fougue, courez d'une lisière à l'autre, franchissez les fossés, les allées, les avenues; foulez brutalement cette verte

pelouse qui se relève ironiquement comme si la nature ne voulait pas garder de trace humaine. Il arrivera bientôt un moment où vos jambes brisées plieront comme des ressorts : une molle lassitude enveloppera votre corps et votre esprit d'un réseau de vapeurs flottantes, et vous sentirez le sommeil ou plutôt la rêverie qui vous touche les yeux de son rayon d'or. Les paupières se ferment alors, mais elles ont retenu en s'abaissant un reflet du rayon magique. Dire que j'éprouvai successivement toutes ces impressions, c'est dire en bon français que je m'endormis.

Revenons maintenant un peu en arrière. Impatient d'arriver au bois, j'ai supprimé, mon cher poète, une partie curieuse de mon itinéraire.

Trois secondes après avoir quitté Pombal, j'étais assis sur la terrasse classique de Bellevue. De ce point culminant, tout le bassin de la Seine, depuis Meudon jusqu'à Paris, apparaît entre les gracieuses courbures de l'horizon, qui de loin figurent les rebords d'un vase immense. Des villages qu'on dirait bâtis par des maçons de la famille du petit Poucet, se détachent admirablement sur le fond gris du sol. Le Mont-Valérien élève dans l'air son cône tronqué. Par un effet de perspective, le dôme des Invalides se trouve le point central de Paris. A droite et à gauche, on aperçoit la grande ville échelonnée sur les deux pentes de Montmartre et de Sainte-Geneviève. Une ligne invisible, mais qu'on devine, trace le cours du fleuve à partir du dôme jusqu'au moment où il reparaît à travers les arbres comme une flaque d'eau argentée. Peu à peu les arbres s'écartent, et les prairies s'étendent sur les

rives. La Seine déploie alors ses anneaux chatoyants comme ceux d'une couleuvre. Il y a, vers le Bas-Meudon, un certain endroit où un champ de fleurs jaunes, bizarrement coupé, se plie à tous les caprices de la rivière. On dirait un châle extravagant sur les épaules d'une coquette de province. Cependant la lumière tombe si bien sur le fond jaune, qu'elle projette sur la Seine des teintes du plus beau soufre. Si un peintre essayait de rendre ce tableau, mon cher Cantel, on l'accuserait d'invraisemblance, et on aurait raison; car il y a là une distribution de jour et d'ombre, et des jeux d'optique si inusités, que le paysage revêt une teinte presque fantastique. J'aurais longtemps étudié ce coin privilégié dont personne n'a peut-être remarqué l'aspect invraisemblable, si les mugissements sonores d'une contre-basse ne m'avaient mis en fuite.

La procession de Meudon, que j'avais complétement oubliée, se rappelait ainsi à mon souvenir. Concevez-vous quelque chose de plus choquant et de plus désagréable qu'un serpent d'église réglant dans la campagne par ses notes nasillardes les mouvements gracieux d'une promenade religieuse? Un serpent résonnant à travers les arbres! Passe encore au lutrin, pour accompagner les antiennes au milieu d'une atmosphère embaumée de cire et d'encens! Mais sous le bleu du ciel, le long des églantiers, quelle autre harmonie peut-on entendre que le chant des oiseaux ou celui des jeunes filles?

A Paris, vous le savez, on ignore parfaitement ce que c'est qu'une procession. Ces pieuses cérémonies

sont interdites dans la ville. A Vaugirard, on craint encore les dispositions de nos lois. A Issy, on fait la procession dans la cour de l'église, et l'on se cache aux passants derrière un rideau de serviettes flottantes ; je ne dis que ce que j'ai vu. A Meudon, fort heureusement, on est plus courageux ou plus indocile. La procession se fait à ciel ouvert, elle gravit la colline, s'étend dans la vallée, se déroule dans les chemins creux, dans les sentiers parfumés ; mais elle se meut aux accords d'un serpent. N'aimez-vous pas mieux la simplicité tout évangélique des serviettes d'Issy ?

De la terrasse au bois, le sol s'élève encore d'une manière très-sensible. J'avais dédaigné l'avenue Mélanie, et je marchais dans un sentier hérissé de chardons-rolands, entre deux rangées de maisons de plaisance surmontées de belvédères, sous l'accablante chaleur du milieu du jour. En arrivant sur la lisière du bois, j'étais en nage. Heureusement une habitation de garde se trouvait sur ma route. J'y entrai, une feuille d'arbre sur le front à la manière des campagnards du Midi. Je m'assis sur un banc noueux autour d'une robuste table de chêne, et l'on me servit dans un verre grand comme une salière un bon petit vin blanc et rose qui me désaltéra et me rafraîchit merveilleusement. Il n'est pas de chaleur ni de fatigue qui résiste à cette liqueur âprelette. Le garde est un homme à la figure ouverte, réjouie, qui vous tape familièrement sur l'épaule, éclate de rire à votre nez et vous force à rire avec lui : joyeux compère de la vieille roche, qui boit sans façon un verre avec vous, et qui vous autorise à le payer. Très-bavard, et par consé-

quent très-indiscret, il vous fait de main de maître, sans attendre qu'on l'en prie, le portrait des gens attablés autour de vous. Après m'avoir donné une multitude de détails oiseux sur des personnes parfaitement insignifiantes, il me dit tout bas :

— Avez-vous une montre ?

— Oui ; mais pourquoi cela ? Est-ce que vous voulez la livrer à quelque escamoteur ?

— Laissez-moi faire, vous allez voir une chose curieuse. Sortez votre *horlogette* de votre gousset et tournez-vous de ce côté.

Grâce à la bonne volonté de mon hôte, le mouvement qu'il me commandait fut exécuté sans que ma volonté eût agi. Il m'avait pris par les deux bras, et m'avait fait pivoter sur la chaise comme une toupie. La montre en main et la face tournée vers la porte, je commençais à craindre quelque surprise, lorsqu'un petit garçon tout blond se leva devant moi, ôta sa casquette et me dit avec une politesse respectueuse :

— Monsieur veut-il avoir la bonté de me dire l'heure ?

— Avec plaisir, mon enfant. Il est midi et demi.

— Je vous remercie bien, monsieur.

L'enfant me salua de nouveau, et alla s'asseoir sur son banc comme s'il venait de jouer un rôle.

— Midi et demi ! s'écria alors un homme à favoris noirs assis sur le même banc que l'enfant. Mais votre montre retarde d'une bonne heure. Tenez, voyez la mienne.

La montre de mon interlocuteur marquait, en effet, une heure et demie.

— Voulez-vous bien permettre que je vous la remette à l'heure?

En un tour de main la chose fut faite.

— Monsieur, c'est trente centimes.

— M. Schwitz ne vous prend pas cher, me dit le garde en riant. Ordinairement il demande dix sous pour ces menus arrangements. Puis il ajouta à voix basse : Quand la montre va bien, il la dérange et il prend six sous; quand elle va mal, il l'arrange et il en prend dix. Vous voyez que c'est un homme consciencieux. Il se nomme l'*accordeur de montres ;* c'est son industrie. Il parcourt comme ça toute la banlieue, et il arrange ou dérange généralement les montres, les pendules, les cadrans, les réveille-matin, tout le bataclan de l'horlogerie. N'est-ce pas, monsieur Schwitz?

— Qu'est-ce que vous marmottez à monsieur, père Sournois? Sans doute des méchancetés sur mon compte.

— Pas du tout, je fais ton éloge. Qu'est-ce qui dirait pourtant que tu es venu un beau jour de Genève dans ce pays-ci, il y a de ça une dizaine d'années? Tu es maintenant un *Parisien* fieffé.

Il faut connaître toute l'envie et tout le mépris que Paris inspire à la banlieue pour comprendre la malice que le garde avait mise dans ce mot de Parisien.

— Je fais mes affaires honnêtement, comme tout le monde, répondit le Genevois avec un air béat.

— Et votre petit garçon ne vous nuit pas? lui dis-je en le regardant sérieusement.

— Frantz? il porte ma boîte à outils. C'est toujours ça de moins sur mon dos.

Ma montre ayant été dérangée par l'accordeur, je la

fis remettre à l'heure, et il ne m'en coûta que seize sous pour découvrir cette singulière profession d'horloger errant qui, probablement, mon cher Cantel, n'existe pas à l'ombre du Caucase, dans votre banlieue de Tiflis.

VI

Dans toutes les mythologies du monde, le sommeil est frère de l'oubli. Lorsque je me réveillai dans le bois, couché sur le dos et les yeux tournés vers le ciel, je sentis que j'avais dépouillé le vieil homme. J'étais pour ainsi dire en état de grâce, et je pouvais entrer sans indignité en communion avec la nature. Le bois était souriant et gracieux comme un bocage du dernier siècle. Un rossignol chantait sur ma tête et me suivait d'arbre en arbre. Des enfants traversaient une allée, un bouquet de fraises à la main. Ils me saluèrent avec une respectueuse candeur, et m'offrirent de goûter à leurs fruits vermeils. Je regrettai de ne pas pouvoir leur donner en échange une houlette enrubanée, une veste rose et une culotte vert-pomme. La poudre aurait été charmante sur ces jeunes têtes dont tous les détails respiraient la naïveté pastorale. A chaque pas je rencontrais des mousses dorées qui semblaient s'être arrondies autour des arbres pendant mon sommeil. Je cueillis beaucoup de valérianes rouges aux pétales disposés comme ceux du lilas, et je les effeuillai nonchalamment avec cette douce mélancolie qui n'exclut pas le sourire idyllique. Auprès de la mare aux Faisans, je découvris une fleur mys-

térieuse inconnue aux botanistes ; c'est une sorte de campanule blanche avec une petite raie violette. Vous la respirez sur sa tige, elle n'a pas d'odeur, et la ligne violette est à peine perceptible. Coupez-la, et il s'en exhale un parfum charmant qui se perd aussitôt dans l'air, tandis que la teinte violette se rembrunit, s'étend de plus en plus et finit par envahir tout le blanc.

Pauvre campanule des bois, n'êtes-vous pas le symbole de ces jeunes âmes endormies qu'un souffle de l'amour éveille et qui tombent dans l'insensibilité dès que le souffle vivifiant s'est retiré ? Ah ! combien en est-il de ces cœurs simples dont la vie n'a qu'une seconde, après laquelle la pureté primitive s'altère et disparaît ! Vierges au regard voilé, au sourire vermeil, à la gorgerette frémissante, prenez garde à la teinte violette ! Il est doux de se laisser cueillir, mais il est cruel de perdre en un instant sa bonne odeur latente et sa blancheur immaculée.

Comme je répandais ainsi mes plus intimes et mes plus enivrantes pensées, je sentis une main qui frappait amicalement sur mon épaule. Je me retournai, c'était Frédéric. Il m'avait surpris, une campanule à la main et une valériane à la boutonnière. Je dus rougir comme une bergère de Watteau. Il paraît que j'avais parlé haut. Pombal avait tout entendu. Il me complimenta vivement sur ma pastorale.

— J'ai cru voir, me dit-il, réunis en un seul homme, Jean-Paul et Florian. Savez-vous que ce serait une excellente idée de chercher à combiner ensemble, à concentrer littérairement dans un même vase l'essence de rose et le parfum du vergiss-mein-nicht ? Vous me

donnez cette valériane et cette campanule, n'est-ce pas? ajouta Frédéric abaissant tout à coup sans transition le niveau de cet entretien. Au moment où je vous ai rencontré, je venais cueillir des fleurs dans le bois pour mademoiselle Eugénie; mais, puisque vous en avez cueilli pour moi, je m'en empare et je vous remercie. Venez, c'est l'heure du dîner, la maison du garde est à deux pas.

Je suivais Frédéric dans l'avenue des Treize-Ponts, lorsque, dans une allée voisine, nous entendîmes rouler sur le sable une élégante calèche, gracieuse corbeille suspendue à deux pieds de terre et dans laquelle nous aperçumes, avec un étonnement bien naturel, au milieu d'une famille anglaise composée d'un gentleman, d'une lady et d'une jeune miss, notre fugitive et inexplicable héroïne, mademoiselle Agresti! Deux tours de roue emportèrent la calèche dans une autre direction, et c'est à peine si nous vîmes briller un instant à travers le feuillage la blanche capote de tulle de notre Parisienne.

Quelle était donc cette mystérieuse fille qui passait ainsi dans une même journée de l'omnibus à la calèche, et qui s'asseyait tour à tour à côté d'un homme en habit d'ouvrier et d'un personnage qui avait toute la raideur et toute l'élégance britanniques?

La recherche du mot de cette énigme vivante nous occupait encore en entrant chez le garde, homme poli, discret, formant un parfait contraste avec celui chez lequel je m'étais arrêté en venant de la terrasse de Bellevue. Comme nous n'avions pris à Paris qu'une tasse de café avant de monter dans l'omnibus, nous

avions un appétit féroce. Des tables étaient dressées dans le jardin ; nous étions prêts à nous asseoir devant l'une d'elles ; mais le ciel commençait à s'assombrir. De petites gouttes de pluie tombaient déjà par intervalles; nous eûmes peur d'être dérangés par l'orage, et nous entrâmes dans la salle à manger. Les Parisiens des trois tapissières étaient attablés et mangeaient comme de vrais campagnards. Nous choisîmes nos places auprès du groupe où se trouvait mademoiselle Eugénie, la jeune fille au corsage de reine ! Je ne tardai pas à m'apercevoir que Frédéric n'avait pas perdu son temps. L'homme d'esprit de la compagnie, qui s'appelait M. Lepont, était déjà séduit. Frédéric avait crié bravo à chaque mot lancé par le digne bourgeois. Mademoiselle Eugénie trouvait aussi les plaisanteries de M. Lepont très-divertissantes. Cette jeune fille possédait une espèce de rire à détente qui faisait régulièrement son explosion toutes les secondes, et c'était là le fond de son aimable caractère.

L'orage prévu arriva bientôt; mais ce ne fut qu'une ondée. Tandis qu'à Paris les ruisseaux de chaque rue se changeaient en torrents, l'atmosphère de Bellevue nous envoyait tout juste assez d'eau pour nous rafraîchir de la chaleur du jour. Le quart d'heure de Rabelais arriva, et le jeune garde présenta la carte à M. Lepont ; la nôtre nous fut apportée en même temps. Nous payâmes sans la moindre observation ; mais il n'en fut pas de même de M. Lepont et de sa société. Dès que le bourgeois de Paris franchit la barrière, il devient provincial en diable. On éleva des contestations à n'en plus finir.

— Monsieur, c'est un vol manifeste ! s'écria M. Lepont. Vous êtes garde de la Couronne, et la Couronne ferme les yeux sur votre industrie de restaurateur. Mais cet abus ne peut pas durer ; nous le dénoncerons dans les journaux, nous...

Le garde ne répondit rien ; il avait le calme d'un fonctionnaire public outragé ; mais il n'en était pas ainsi d'un petit vieillard assis au comptoir, dont la mobile figure avait changé dix fois de caractère pendant cette discussion.

Ce personnage, relégué à l'arrière-plan, et qui se mêlait pourtant à l'action par son expressive pantomime, n'était autre que le père du jeune garde. Il avait été garde lui-même sous la Restauration, et jusqu'en 1830 il avait exercé avec un despotisme absolu la double profession que son fils exerce maintenant en despote constitutionnel. Maître chez lui comme le roi prétendait l'être aux Tuileries, il traitait avec le même sans façon les braconniers et les consommateurs. A cette époque, la salle à manger du pavillon avait un singulier aspect ; les murs, d'une belle couleur bistrée, étaient ornés de fusils, de carabines, de carniers et de couteaux de chasse. Sur la cheminée au vaste manteau reposait toute une famille de renards empaillés, visibles à travers un immense globe de verre obscurci çà et là par des bandes de papier réparatrices, et bordé à sa base d'un joli cordon de chenille rouge. Le groupe se composait d'une mère et de ses deux petits qui étaient placés là pour attester éternellement l'habileté du vieux chasseur. La mère avait pris l'alarme ; elle baissait la tête et fuyait ; les deux petits, dont l'instinct

rusé sommeillait encore, se retournaient en courant avec une étourderie charmante, et portaient la queue relevée comme de jeunes lions. Le tableau était d'une vérité saisissante ; il faisait l'orgueil et la joie du fidèle serviteur de la Couronne. Après la révolution de Juillet, le vieillard abdiqua en faveur de son fils. Il s'était bravement conduit pendant la difficile période de la transition, tenant en respect les braconniers comme si l'autorité souveraine eût été encore debout. Le gouvernement nouveau accepta l'abdication avec les conditions qui l'accompagnaient. Dès-lors tout changea de face ; la salle à manger prit un aspect décent, les armes disparurent des murs et les renards de la cheminée.

Aujourd'hui l'influence du vieillard est presque effacée ; cependant sa personnalité reparaît dans les moments critiques. Ainsi, dans cette circonstance, dès qu'il entendit les plaintes un peu brutales de M. Lepont, son premier mouvement fut celui de la résistance hautaine. Il se leva brusquement comme s'il allait faire un coup d'Etat ; mais lorsque M. Lepont parla de journaux, le vieillard se rassit et ne bougea plus. Il se rappelait sans doute que les journalistes avaient renversé une dynastie plus solide que la sienne ; aussi conseilla-t-il à son fils de s'arranger à l'amiable avec M. Lepont. Le jeune garde, mieux édifié sur la situation actuelle des journaux, maintint respectueusement ses droits, et le barguigneur parisien fut obligé de s'exécuter.

Après cette scène tragi-comique, nous sortîmes de chez le garde, et nous fîmes quelques tours dans le bois, Frédéric donnant le bras à mademoiselle Eugénie

parée de mes valérianes et de mes campanules, et moi écoutant patiemment les aigres lamentations des grands parents; puis, comme l'heure était avancée, nous prîmes congé de cette société bourgeoise pour aller joindre le chemin de fer à la station de Bellevue.

— Je n'ai pas besoin de remonter en tapissière, me dit tout bas Frédéric avec une charmante bonhomie.

VII

Je vous l'avouerai sans détour, quoique cela paraisse invraisemblable : notre grand drame de l'*homme aux yeux verts* et de la *fille aux lèvres pâles* se termina tout à coup d'une manière vulgaire dans une diligence du convoi de six heures. Le hasard voulut que mademoiselle Agresti fût placée à côté de nous sur la même banquette. Elle sourit en nous voyant, et se mit à causer avec nous sans la moindre pruderie, pendant que la machine du *Vésuve* nous entraînait à grand bruit vers Paris. Vue de près, la frêle parisienne avait l'air encore plus maigre. Elle devina que je faisais tout bas cette remarque, et me dit :

— Vous me trouvez malingre et chétive, n'est-ce pas? Mais laissez faire le temps, laissez-moi devenir ce que je veux être, et vous verrez comme mes joues se rempliront, comme le rouge reviendra tout naturellement à mes lèvres !

Puis elle nous raconta d'un ton distrait, et sans trop s'y arrêter, ses projets d'avenir et l'histoire de sa vie. Elle nourrissait une passion romantique pour le théâ-

tre, et en attendant de pouvoir la satisfaire, elle donnait des leçons à la campagne afin d'avoir les moyens d'en prendre à la ville. Tous les matins elle quittait Paris à la même heure, et musicienne vagabonde, elle visitait successivement ses élèves d'Issy, de Meudon, de Versailles. Quant à M. Duvergne, dont le nom se mêla facilement à ce récit, c'était tout bonnement un arpenteur-toiseur vérificateur. Pour aller hors barrière, où l'appelait sa profession, il mettait des habits grossiers; msis à la ville il avait une tenue digne de son beau langage. En se rencontrant tous les jours face à face, dans la voiture à six sous, M. Duvergne et mademoiselle Agresti étaient devenus ce qu'on pourrait appeller deux *amis d'omnibus*. Chez M. Duvergne, l'amitié s'était changée en amour ridicule. Ses déclarations passionnées avaient d'abord amusé la Parisienne ; mais depuis quelques jours M. Duvergne l'ennuyait profondément en lui parlant de mariage. Ainsi donc le drame tournait au vaudeville, et nos deux campagnards de Paris ressemblaient à la plupart des héros épouvantables du théâtre moderne, très-bourgeois, très-communs au fond, quoiqu'ils aient une originalité apparente provenant le plus souvent de la nuance de leurs yeux, de la couleur de leurs lèvres ou de toute autre particularité aussi puérile.

En descendant à la gare du boulevard Montparnasse, Frédéric promit à mademoiselle Agresti, qui dans la rue Vanneau s'appelle mademoiselle Dubois, d'aller le lendemain chez elle pour l'entendre chanter.

— Si vous avez de la voix, lui dit-il, je me charge de vos débuts à l'Opéra-Comique.

J'ai appris, en effet, que mademoiselle Agresti devait débuter prochainement dans la *Dame blanche*. Quant à Frédéric, je l'ai rencontré ces jours derniers, au café Mazarin, en conversation très-animée avec un de nos plus heureux vaudevillistes.

— Vous faites donc des vaudevilles ? lui ai-je demandé en riant.

— Des vaudevilles en collaboration, des drames en commandite, et des comédies en société mutuelle ! J'ai en ce moment sur le métier une pièce intitulée les *Amis d'omnibus*, un drame qui s'appelle l'*Usurier par charité* et deux comédies de caractère que j'ai déjà baptisées les *Campagnards de Paris*, et les *Parisiens de la campagne*. Vous voyez que j'ai lestement mis à profit notre promenade au bois de Meudon. Et ce n'est pas tout, mon ami, je corrige demain les épreuves de cinq ou six articles de genre qui vont être insérés dans divers petits journaux. Ce sont des silhouettes à la plume : les *Deux gardes de Bellevue*, le *Métal d'Alger*, la *Dernière tapissière*, l'*Horloger errant*, la *Petite raie violette*, etc., etc.

— A merveille, mon cher ! mais comment trouvez-vous le temps de bâcler à la fois tant de chefs-d'œuvres ?

Pombal haussa dédaigneusement les épaules, et me dévoila sans hésitation le mystère de son industrie. Ce qui me permet aujourd'hui de vous envoyer à Tiflis son portrait véridique et authentique, pour amuser un instant vos loisirs de parisien évadé.

Voici donc, très-exactement, mon cher Cantel, ce qu'il est et ce qu'il fait.

VIII

Frédéric Pombal a vingt-cinq ans, une barbe magnifique, une main courte et rouge, toujours prête à s'ouvrir au premier venu. C'est un pur méridional, comme la plupart des tirailleurs de la petite presse. Esprit vif mais superficiel, imagination active sans être féconde, conscience élastique et souple, il est capable de toucher à toutes les idées sans en embrasser aucune, et de faire très-innocemment toutes sortes de vilenies. Que voulez-vous? cet heureux garçon n'ayant pour le gêner aucun principe, n'a jamais eu l'ennui de sentir le poids d'un scrupule ou la pointe d'un remords. Il ne sait pas même, en vérité, ce que c'est que la *propreté morale.*

Ce qui le caractérise surtout, c'est un talent d'une merveilleuse, d'une excessive flexibilité, privilége funeste qui le condamne pour toujours au rôle d'éclatante médiocrité ; deux mots qui s'excluent ordinairement, mais qui dans ce cas sont inséparables. Depuis cinq ans qu'il est journaliste, Pombal a peut-être écrit trente volumes dont il ne restera pas une ligne ; toutes ses productions, comptes-rendus de théâtre, chroniques de Paris, salons de peinture, petite politique épigrammatique, appartiennent à je ne sais quelle littérature de circonstance et de hasard, qui s'étale le matin sur les tables des cafés, et qui le soir attend au

coin des bornes les coups de crochet des bibliophiles nocturnes.

Heureusement pour Frédéric Pombal et ses confrères, il y a, outre les feuilles venimeuses de la petite presse, des éditeurs qui renouvellent chaque saison leur collection de banalités illustrées. Grâce à ce mouvement commercial, Frédéric gagne ce qu'il lui faut pour ne jamais être obligé de travailler, dans le sens rigoureux du mot. Aussi ne connaît-il pas cette odeur nauséabonde de l'encre que les écrivains consciencieux respirent si héroïquement; tous ses manuscrits sont au crayon. Ils arrivent quelquefois à demi effacés chez l'imprimeur : mais les typographes omettent les passages illisibles, et cela ne nuit en rien à l'ouvrage. Frédéric, comme La Bruyère, méprise souverainement la transition.

Chez lui, vous le devinez, le parleur est de cent coudées supérieur à l'écrivain. Frédéric a dans la conversation une certaine verve d'atelier ou de théâtre, un choix naturel de mots extraordinaires qui séduisent, qui éclaboussent, qui pétillent et qui amusent. Excellent garçon d'ailleurs, passionné pour la paillette, pour le mot, pour le détail. Il m'a franchement avoué que dans sa vie d'amoureux, il avait toujours adoré des pieds, des mains, des épaules, des rondeurs, des reliefs ; jamais une femme tout entière. Là est le secret de son caractère et de son industrie.

— A quoi bon, me disait-il, se préoccuper, en littérature, d'harmonie et d'unité, de logique et de style? Vous cherchez, vous autres dédaigneux, à créer des figures : nous nous contentons, nous, de pures sil-

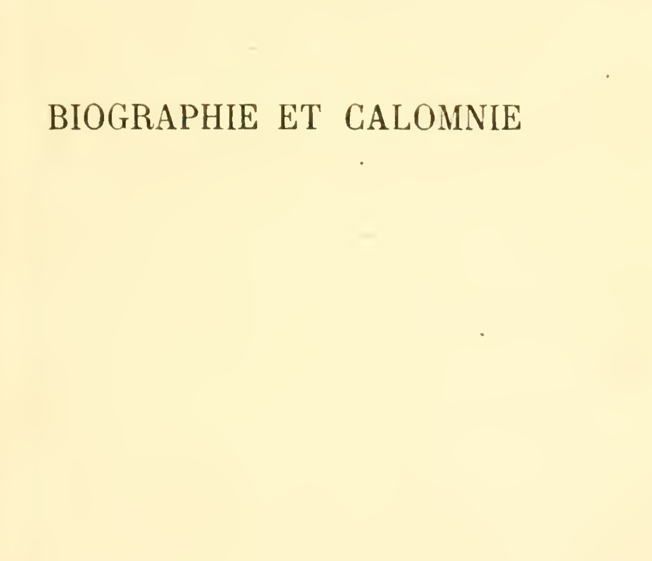
houettes découpées ; vous poursuivez le mouvement d'un esprit ou d'une âme : nous n'avons besoin que d'une attitude, d'une certaine cambrure, d'un certain torticolis, d'une pose ; vous courez après les idées, après le style : à nous, que nous faut-il ? une petite phrase drôle, un simple coq-à-l'âne, un mot !

— Et vous appelez cela de la littérature ?

— Nous, des écrivains ? allons donc ! Que ferions-nous d'une plume ? Nous sommes des barbouilleurs au crayon. Notre chef d'école n'est pas même un homme de lettres, quoiqu'il fasse la légende de ses croquis. Voulez-vous la vraie vérité sur notre journalisme, nos romans et nos pièces de théâtre ? c'est d'après le grand homme Gavarni que nous travaillons en plein vent ; je vous livre héroïquement notre secret : nous ne sommes que des GAVARNISTES !

—

BIOGRAPHIE ET CALOMNIE



BIOGRAPHIE ET CALOMNIE

—

A M. Emile Montégut.

Avez-vous jamais été calomnié, mon cher Montégut? si vous ne l'avez pas encoro été, c'est qu'on n'a pas encore fait votre biographie. Tandis que vous écrivez au grand jour, il y a dans l'ombre, là-bas, un Nicolardot ou un Mirecourt qui vous guette et vous lit, et qui prend des notes à l'encre rouge.

D'où viennent les Mirecourt? d'où sortent les Nicolardot? Voulez-vous le savoir, mon ami? Ecoutez alors cette petite histoire :

Un homme s'appelle Gros-Pierre ou Gros-Jean. Il est né sans esprit, mais il a quelque bien au soleil. Ce ne sera jamais un coq de village, mais il peut honorer son nom par une existence tranquille et décente, humblement vouée aux travaux des champs. Les vieux cultivateurs de son endroit aiment assez à rabâcher: qu'il les écoute, il finira par bien connaître le labourage et le pâturage, et comme après tout on a fait le pari de lui apprendre à lire, à écrire et à compter, le jeune

campagnard épousera un beau matin quelque fille avenante de riche fermier, qui, je vous en donne ma parole, le suivra sans honte à l'autel. Une fois établi, vous le verrez à l'œuvre : ses petites capacités feront merveille. Il sèmera les jours pairs et récoltera les jours impairs, gagnera doublement sur ses achats et sur ses ventes, placera solidement ses fonds, moitié en viager, moitié en rentes sur l'Etat, et dès son premier cheveu blanc, tout le monde l'appellera MONSIEUR Gros-Jean ou Gros-Pierre.

Certes, M. Gros-Pierre ou Gros-Jean devrait être enchanté de sa destinée. Ah ! le pauvre badaud ! Le voilà qui se met en tête d'affronter les difficultés du métier d'auteur? Quel est donc le mystificateur de province qui lui a méchamment persuadé qu'il suffisait pour écrire d'avoir une belle main?

Prenez-en votre parti, Gros-Pierre ou Gros-Jean s'en vient à Paris pour être célèbre. Aveuglé sur sa vocation, il s'imagine sans doute qu'il sera vite remarqué s'il réussit à faire beaucoup de bruit. Je le vois courir dans les rues, piétiner sur les boulevards, faire sentinelle aux carrefours ; il est à la recherche de quelque [gros scandale qu'il puisse faire éclater comme une bombe derrière la vitre d'un éditeur. Il fouille dans sa tête : pas une idée ! il regarde au plafond : rien ! il montre le poing au ciel : l'inspiration ne veut pas en descendre ! Il erre sur les quais, et feuillette machinalement les cartons des bouquinistes : un livre trop vanté, les *Libres Penseurs*, lui tombe, par hasard, sous la main, et le vent qui souffle lui laisse lire les lignes suivantes :

« Je demande un avocat sans causes... et je le prie de me faire un livre qui rendra de grands services à l'humanité. Il étudiera la vie des grands hommes... et il les jugera au point de vue du Code pénal... Je maintiens que peu de réformateurs en seraient quittes pour cinq ans de galères, et que beaucoup de moralistes n'échapperaient pas à la perpétuité. »

Prouver que les grands hommes sont des coquins, les hommes d'esprit des fripons et les hommes de talent des escrocs, quoi de plus naturel et de plus simple? N'est-ce pas jeter l'amorce la plus séduisante à la vanité des sots et à la crédulité des ignorants? Appeler les réformateurs galériens et les moralistes forçats, n'est-ce pas défendre la cause de cette race impérissable d'intrigants qui voudraient voir instituer par décret un système d'hébétement national? Il y a eu de tout temps, mon cher ami, des gens sans préjugés qui ont fait des coups de bourse en conviant les bas instincts à la curée de tout ce qui ennoblit, illumine et féconde l'intelligence. Quel niais que ce Plutarque dont l'unique pensée en écrivant la biographie des hommes illustres était de composer le livre de noblesse de l'humanité? Ne vaut-il pas mieux chercher à les déshonorer par des contes de portières, des commérages de valets, des propos de café, des calomnies d'atelier ou de boutique? Le métier rapporte sans doute; car nous n'en manquons pas, Dieu merci, de ces biographes ambulants qui, après avoir rôdé la nuit dans les rues suspectes, s'en viennent effrontément présenter au public leur immonde récolte. Jetez un regard, si vous l'osez, dans la hotte aux documents :

tout y est confusion, désordre et souillure. Il suffit d'un mot pour caractériser les Michaud de l'égout : ce sont des chiffonniers sans lanterne.

Inspiré par la lecture des *Libres Penseurs,* M. Gros-Pierre ou Gros-Jean (disons le vrai nom, M. Nicolardot) ne songea plus — je cite ses paroles — qu'à *déshonorer,* à *perdre* Voltaire.

« Parmi les individus qui, au XVIIIe siècle, ont été *attachés au pilori, fleurdelisés* ou *roués en Grève,* y en avait-il beaucoup de plus coupables que Voltaire.... Si par son talent et son influence, Voltaire a mérité d'être appelé l'empereur des philosophes, *dont la plupart n'eussent pas été déplacés aux galères*, il doit, à cause des bassesses de sa vie privée, rester à la tête de *cette chaîne de fripons.* »

Telles sont les aménités de ce bel-esprit noctambule qui n'a eu d'autre désir, ce me semble, que d'inventer un bagne de philosophes pour en devenir le garde-chiourme.

Dans la première partie de son livre (1), M. Nicolardot fait des efforts surhumains pour déshonorer autant que possible, en France et en Europe, les principaux personnages du XVIIIe siècle.

Cette époque décisive de notre histoire, mérite, à ce qu'il paraît, tous les anathèmes, parce qu'elle a eu le monopole de toutes les infamies. Avant 1700, il n'y avait de crimes et de vices en aucun pays. L'histoire universelle prenait partout la forme d'une pastorale chrétienne. Les rois n'avaient point de maîtresses, et

(1) *Ménage et finances de Voltaire.*

les reines point de favoris. L'exercice de l'autorité, partout irréprochable, avait pour résultat naturel la félicité des peuples, qui dansaient gaiement la bourrée autour des statues de leurs débonnaires souverains. Une piété douce unissait le ciel à la terre, et les routes de l'air étaient sans cesse traversées par des anges, qui négociaient auprès de Dieu de la part des enfants d'Adam, la prochaine réouverture du Paradis. L'humanité sanctifiée allait donc rentrer dans l'Eden, quand le XVIIIe siècle vint tout à coup déchaîner sur le monde une épouvantable tempête de calamités. Les rois devinrent des tyrans, les ministres des voleurs, les juges des marchands à faux poids; l'inceste et l'adultère, l'impiété, l'athéisme, et même la tolérance philosophique, régnèrent sans partage dans cette société de réprouvés. Ce fut l'abomination de la désolation, et l'esprit de vertige alla si loin, mon cher Montégut, qu'on parla sérieusement de chasser les jésuites. Ils furent chassés en effet; ce qui fut, sans aucun doute, la cause diabolique de la Révolution française.

Dans sa revue des cours et des salons européens au XVIIIe siècle, M. Nicolardot n'épargne ses injures qu'aux personnages qui ont protégé la célèbre congrégation. En France, M. de Choiseul; en Portugal, le ministre Pombal, sont également accusés de toute sorte d'iniquités ; et comme M. Nicolardot est un homme de bonne foi, il invoque à la charge de Pombal le témoignage irrécusable d'un jésuite, du Père François Gusta. La même impartialité le guide dans tous ses réquisitoires contre les illustres malfaiteurs

qu'il a résolu de démasquer. Ce qu'il faut admirer en lui, après cette équité parfaite, c'est l'exquise distinction du langage : son vocabulaire est émaillé d'une infinité d'expressions attiques, semblables à celle-ci : *pustule, chancre, catin*. Il appelle Frédéric II *coureur de femmes pourries,* lui reproche d'*avoir vomi tous les excréments* (1) *que peut contenir le cœur d'un philosophe,* et reconnaît en lui le père des *postdamites,* après avoir expliqué très-pieusement quel est le vrai synonyme de *postdamie.* Au reste, si vous lui demandez la preuve de cette monstrueuse accusation, il répond d'un ton ingénu : « Aucune charge péremptoire ne s'élève contre la mémoire de Frédéric, quant à la question qui nous occupe..... mais on ne prête qu'aux gens riches. » L'agréable manière de raisonner et de conclure, et que la charité chrétienne se trahit éloquemment dans cette généreuse appréciation !

Toute réflexion faite, je ne suis pas étonné que M. Nicolardot éclabousse de ses outrages la mémoire de Frédéric II ou de Catherine, qui protégèrent la philosophie ; de Louis XV, *qui abdiqua en faveur des favoris philosophes ;* mais c'est, je l'avoue, avec une

(1) Remarquons, à ce propos, que M. Nicolardot ne manque pas de reproduire le conte absurde du Père Harel, touchant les derniers moments de Voltaire. Il affirme que Voltaire, à l'agonie, dévora ses propres excréments. Cette puérile et dégoûtante invention nous rappelle le singulier récit d'un chroniqueur du XII[e] siècle, Guibert de Nogent, suivant lequel un autre *scélérat*, Mahomet, dans un accès d'épilepsie, fut presque entièrement dévoré par des pourceaux. « On ne trouva plus que ses talons pour débris de tout son corps. » Le conte de *Mahomet épileptique* vaut bien celui de *Voltaire enragé.*

véritable stupéfaction que je l'ai vu s'attaquer à la mémoire de Louis XVI et à celle de Marie-Antoinette. La reine, à l'en croire, avait perdu tout droit au respect; quant au roi, ce n'était, d'après M. Nicolardot, *ni un saint ni un martyr.* Il sacrait et jurait en plein conseil. *Il n'a rien fait de ce qu'il aurait pu faire*, et pourtant, à son avénement au trône, « il était jeune, bien frais, bien gros, bien portant. » Joignez à cela que, *par un miracle de la Providence*, il n'était pas de complexion amoureuse comme tous les autres Bourbons. Cette dernière remarque, M. Nicolardot la distille avec joie : on devine qu'il se plaît à tous ces détails scabreux où s'arrête volontiers l'imagination des casuistes. En parlant de la princesse palatine, mère du Régent, M. Nicolardot lui reproche d'écrire *des lettres qu'on croirait dictées par un vidangeur ou par une catin de la rue des Marmouzets.* Le saint homme connaît les bonnes rues, on le voit, mais il connaît tout aussi bien les exploits des femmes galantes. C'est ainsi, par exemple, qu'il nous révèle l'existence de cette princesse de Sainte-Croix, qui se vantait d'avoir fait le bonheur de dix-huit cents hommes, en comptant le cardinal de Bernis.

Les attaques de M. Nicolardot contre Louis XVI ont un digne pendant, qui mérite de fixer un instant notre attention : je veux parler de l'essai de réhabilitation du cardinal Dubois. Oui, ce drôle de Dubois a été bien injustement flétri. Sans doute il était mal élevé : c'était un vrai porc-épic que ce prince de l'Eglise ; « il avait tout obtenu parce qu'il avait tout demandé, et il avait tout demandé parce qu'il lui suffisait de deman-

der pour obtenir ; » mais *qui donc n'eût pas agi de même à sa place?* Les contemporains lui reprochent des friponneries : *ces accusations ne reposent sur aucun fondement.* Etait-il vraiment pensionné par le roi d'Angleterre? M. Nicolardot ne le croit pas, et en admettant même que cette pension ait été touchée, ne faut-il pas la regarder comme une innocente gratification royale? Les courtisans furent, dit-on, fort scandalisés de voir arriver Dubois au conseil de régence le jour de son ordination. Mais, selon M. Nicolardot, les courtisans avaient tort : *saint François de Sales n'eût pas désapprouvé la conduite du jeune prêtre.*

J'ai cherché longtemps, mon cher Montégut, pourquoi M. Nicolardot canonisait ainsi l'abbé Dubois. Deux motifs l'ont déterminé à cet acte d'éclatante réparation. Il a découvert deux mérites suprêmes chez le premier ministre du Régent : 1° Dubois a été *terrible pour les jansénistes*, par conséquent favorable aux jésuites; 2° il a noblement gardé son nom plébéien de Dubois comme M. Nicolardot garde son nom de Nicolardot, tandis que *François-Marie Arouet s'affubla du substantif de Voltaire, et se servit de ce génitif pour se faufiler dans les hôtels et les palais.*

Voilà, il faut en convenir, un terrible grief contre Voltaire : il a usurpé un *substantif,* et il s'est servi d'un *génitif* qui ne lui appartenait à aucun titre. Ce sont là, sans doute, ses premières friponneries. Après un trait pareil, rien ne doit plus nous surprendre de la part d'un tel malfaiteur. Attendons-nous donc dès ce moment à d'écrasantes révélations sur la vie privée de l'infâme Arouet.

Et d'abord, M. Nicolardot constate que l'avarice a précédé la friponnerie chez le seigneur de Ferney. Harpagon chez Voltaire engendra Cartouche. Quelle admirable leçon pour les pères de famille ! Si le bonhomme Arouet n'avait pas trop prêché l'économie à son fils, il est fort probable que celui-ci ne serait jamais devenu un escroc. L'auteur de la *Henriade*, dont le XVIIIe siècle tout entier a proclamé les habitudes libérales, ce châtelain magnifique qui tenait table ouverte pour des milliers de visiteurs, il faut donc se résigner à le classer parmi les grippe-sous et les plus vils usuriers? Oui, sans doute, M. Nicolardot l'affirme solennellement, et il se fait fort de le démontrer par des preuves irréfutables. Laissez-le faire : il dévoilera des turpitudes inouïes ; car il a héroïquement espionné Voltaire jusque dans sa chambre à coucher, jusque dans son cabinet de toilette, jusqu'à sa garde-robe. A Ferney, à Berlin, à Paris, revêtu d'une humble souquenille, il se glisse parmi les valets du grand homme et les met adroitement sur le chapitre de leur maître.

Approchez Wagnière, approchez Longchamps! venez rendre témoignage en fidèles serviteurs contre le misérable dont vous portez la livrée. Il est convenu que si quelque parole favorable vous échappe on vous traitera de menteurs, tandis que vous serez des miroirs de vérité lorsque vous donnerez prétexte, par quelque vague confidence, à une médisance bien noire ou à une grosse calomnie. Débiteurs de Voltaire, et vous tous ses obligés, qui devez être ses ennemis, accourez aussi à la barre! Il y a une prime d'éloges accordée à la dénonciation.

Après avoir convié le ban et l'arrière-ban des délateurs, M. Nicolardot, chose étrange! ne recueille que des avis favorables ou insignifiants, et nous devons le dire, il en paraît si confondu qu'il les enregistre comme dépositions à charge. Un instant après, il est vrai, un éclair de lucidité le réveille; mais il n'est plus temps de protester : les dépositions ont produit leur effet. Ainsi, pour citer un exemple, Wagnière, sommé de constater la lésinerie de son maître, ne nous entretient que de la bienfaisance, de la générosité, de la libéralité de Voltaire. M. Nicolardot en est donc souvent réduit à se constituer à la fois juge et témoin dans le débat qu'il soulève. Alors il consulte d'une main fiévreuse sa liasse de documents souillés; mais comme le dossier est en désordre, comme le témoin est troublé, nous voyons paraître tout à coup au grand jour des pièces contradictoires qu'on n'a pas songé à écarter.

Lisez, je vous prie le chapitre intitulé *Voltaire chez madame du Châtelet* ; lisez aussi les deux fameuses anecdotes de l'*Habit noir* et des *Bougies du roi de Prusse,* vous demeurerez persuadé que M. Nicolardot n'est pas même en état de sauver les apparences de la logique. Cela fait pitié, vraiment, de voir tant de maladresse unie à tant de prétention. Quoi! pas même un sophisme pour tourner la difficulté ! pas un faux-fuyant pour échapper aux contradictions et aux démentis involontaires! Je commence vraiment à douter de la mauvaise foi de l'accusateur; car il est inouï qu'on se combatte soi-même, qu'on s'empêtre et qu'on s'enferre avec une si singulière tenacité.

« L'hôte de Cirey, dit M. Nicolardot, a vécu *aux dépens de madame du Châtelet.* » Je tourne la page et je lis une lettre de Voltaire à la comtesse de Montrevel, sœur de M. du Châtelet, où il est constaté qu'une dette de ce dernier, montant à 40,000 livres, a été réduite par Voltaire, créancier, à 30,000, dont M. du Châtelet doit servir la rente. « Vous savez, ajoute Voltaire, vous savez, madame, si j'ai jamais touché un sou de cette rente, si j'en ai rien demandé et si même je n'ai pas donné quittance plusieurs années de suite. » La fin de la lettre établit que 6,000 francs seulement seront payés sur les 30,000, et qu'on sera quitte du reste pour cent louis. « Et ces cent louis encore, conclut le créancier, je demande qu'ils me soient rendus en meubles. Et en quels meubles? Dans les mêmes effets qui viennent de moi, que j'ai achetés et payés, comme la commode de Boule, mon portrait garni de diamants et autres bagatelles..... Vous n'avez pas été mécontente de cet arrangement, et je me flatte que M. le marquis du Châtelet m'en saura quelque gré. » Ces arrangements peuvent en faire supposer bien d'autres de la même espèce. Néanmoins M. Nicolardot, parlant des *rapports* de Voltaire *avec le sexe*, affirme que madame du Châtelet a *entretenu* son amant. Donc l'auteur de *Candide* était un avare et un coquin.

On se lasserait à relever tous les démentis que M. Nicolardot s'inflige à lui-même. Comme preuves sans réplique de la lésinerie de Voltaire, il soutient que le poète-capitaliste *prêtait à des taux exorbitants* et qu'il poursuivait à outrance ses créanciers en retard. Je surveille le développement de ces assertions, et je

constate, par-dessus l'épaule de M. Nicolardot, que le féroce usurier prêtait quelquefois à cinq, mais presque toujours à quatre pour cent. De plus, le créancier impitoyable laissait passer échéance sur échéance, délai sur délai, avant d'ordonner des poursuites. Le prince de Guise et M. de Lezeau ne payaient pas leur rente depuis trois ans, M. de Richelieu depuis cinq, et M. de Goesbriant depuis dix, au moment où Voltaire ordonna d'avertir poliment ses débiteurs.

Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme.

N'allez pas croire cependant que si le lecteur garde encore quelque estime pour ce scélérat, M. Nicolardot ne puisse le convaincre d'entêtement par de nouvelles révélations, qui, cette fois sans doute, seront d'un effet irrésistible. Que dire, par exemple, de cette lettre antidatée parce qu'on se sert à Ferney d'un vieil almanach?... Vous le voyez, le seigneur de Ferney se refuse par avarice un almanach de l'année. C'est par avarice encore qu'il prescrit à ses domestiques « d'engraisser les poules avec des hannetons. » C'est par avarice qu'il garde un fantôme d'étalon pour une demi-douzaine de vieilles juments. M. Nicolardot parle de ce cheval avec une grâce parfaite : « C'était, dit-il, un étalon danois, usé, cassé, *essayant inutilement de répondre à la complaisance de ces nobles et vénérables haridelles.* » Il est probable que Voltaire faisait souvent jeûner ces pauvre bêtes, sur lesquelles M. Nicolardot s'apitoie si galamment. Au reste, la fantastique maigreur de ces haquenées n'est pas l'unique objet qui attendrisse M. Nicolardot. Tous les êtres qui

touchent à Voltaire émeuvent cette âme sensible. M. Nicolardot plaint les neveux et les nièces que leur oncle dotait ; les acteurs comme Lekain, à qui l'auteur de *Mérope* abandonnait ses droits d'auteur ; les libraires, les secrétaires, les laquais ; Voltaire lui seul est indigne de pitié, car cet avare et ce fripon, pour mettre le comble à ses iniquités, a logé l'inceste sous son toit. Oui, madame Denis fut la concubine de son oncle ; oui, Voltaire fut incestueux. « Il n'a pas été pris sur le fait, à la vérité, remarque finement M. Nicolardot... Mais à défaut de certitude, n'y a-t-il pas des probabilités ? Or toutes les probabilités ne sont-elles pas à charge à l'oncle et à la nièce ? *Il est par conséquent moins injuste de les accuser et de les diffamer qu'il ne serait téméraire de les disculper.* »

Il faut finir sur cette édifiante citation. La moralité du livre, la pensée de l'auteur ressortent clairement de cette maxime. Voilà les nouveaux Plutarques de notre époque. Biographie et diffamation ; biographie et calomnie !

Mon cher Montégut, souvenez-vous des *Libres Penseurs,* et prenez bien garde de devenir un grand homme.

—

L'ESPRIT DE VOLTAIRE

ET

L'ESPRIT DE CALVIN

L'ESPRIT DE VOLTAIRE

ET

L'ESPRIT DE CALVIN

—

A M. Jean Morel.

La philosophie du XVIIIe siècle, mon cher Morel, est, dit-on, la fille de la Réforme, et Voltaire, à tout prendre, n'est que le successeur et le continuateur des grands sectaires du protestantisme, Luther et Calvin. Pour ceux qui se payent de mots, en effet, l'élément théologique du XVIe siècle et l'élément rationnel du XVIIIe se confondent sous cette commune étiquette : Libre examen. Vous qui êtes un philosophe, mon ami, vous n'ignorez certes pas que cette confusion est d'une grande ressource pour les amateurs de rapprochements et de parallèles qui ne voient dans la philosophie de l'histoire qu'un prétexte à sentences et à paradoxes. Combien de fois n'a-t-on pas imprimé dans de gros livres, avec une apparence de profondeur magistrale, cette magnifique formule vraiment digne d'être stéréotypée dans les manuels de baccalauréat :

« Le protestantisme n'est pas une religion : ce n'est qu'un système de philosophie. » Les erreurs de ce genre passent aisément à l'état de vérités incontestées, parce qu'elles semblent tout simplifier et tout expliquer d'un seul coup : on y reconnaît sans marchander cet esprit de généralisation qui est souvent le signe du génie. C'en est assez pour qu'elles circulent aussitôt de main en main : car on les accepte sur l'empreinte, et personne ne songe à en vérifier le titre, jusqu'à ce qu'il paraisse un arrêt souverain qui démonétise cette fausse monnaie de l'intelligence.

Parce que la Réforme et la Renaissance sont deux faits contemporains, on s'est habitué de plus en plus à n'en faire qu'un même lot historique. Principes et conséquences, tout diffère pourtant dans ces deux événements si mal interprétés. Chez les hommes de la Réforme, le libre examen dérive du principe même de l'hérésie, qui est un principe religieux : « *Oportet hæreses esse.* » Chez les hommes de la Renaissance, le libre examen se rattache à l'éternelle et progressive émancipation que donnent à l'esprit les fécondes traditions de l'étude, l'exercice et la culture prolongés de la raison. Quand le moyen âge eut fait ses *humanités,* il se sentit transformé par le souffle de la Renaissance. Voltaire remonte à Erasme en passant par Bayle, et si l'on veut se convaincre pleinement de la différence qui sépare sa doctrine du protestantisme le plus hardi, on n'a qu'à étudier le philosophe de Ferney dans ses relations avec les pasteurs de Genève.

Le livre de M. J. Gaberel (*Voltaire et les Genevois*), qui m'a suggéré ces réflexions, et que je vous engage

à lire attentivement, devrait être intitulé l'*Esprit de Voltaire et l'esprit de Calvin*. Tel est, en effet, le sujet réel de cette étude intéressante, quoiqu'il disparaisse souvent au milieu de nombreuses digressions. M. Gaberel montre de son mieux, quand il ne perd pas son temps à semer des anecdotes, l'esprit philosophique de Voltaire guerroyant à Genève contre l'esprit religieux de Calvin, si fortement enraciné au dernier siècle sur les bords du Léman. Les épisodes de cette curieuse lutte n'avaient jamais été racontés avec tant de soin et de détail. C'était une lacune dans la vie de Voltaire. M. Gaberel tâche de la combler en apportant à son œuvre toute l'impartialité qu'on peut attendre d'un ancien pasteur. Ses recherches ont fourni d'abord la matière d'un cours public; elles auraient dû, ce me semble, avant d'être publiées sous la forme du livre, subir un travail d'épuration et de concentration. Les chapitres ne répondraient plus sans doute aux divisions du cours, la série des leçons orales serait rompue; mais les parties essentielles de ce travail s'enchaîneraient plus étroitement à la donnée principale, et le lecteur n'aurait pas la peine de chercher çà et là, comme je l'ai fait moi-même, le fil conducteur du labyrinthe. Remettons poliment ce fil conducteur dans la main d'Ariane, et suivons M. Gaberel.

Où en était Genève quand le célèbre transfuge de Berlin s'établit à Ferney ? Voilà ce que nous demandons à M. Gaberel de nous apprendre, dussions-nous y perdre une demi-douzaine d'anecdotes qui se retrouveraient ailleurs, j'en suis certain. M. Gaberel ne manque pas de documents ; il en a d'inédits et de très-

précieux ; qu'il en use donc sans tant de préambules. Et, pour commencer, qu'il nous parle avec clarté des lois somptuaires de Calvin.

« Ces lois, nous dit-il, introduisaient une surveillance générale, accompagnée de l'action des tribunaux, dans les plus petits détails de la vie ordinaire ; non-seulement, au point de vue social, elles punissaient par l'amende l'exil ou la prison, les violations des commandements de Dieu, et par conséquent plus d'un délit que ne prévoit pas la législation civile, mais encore elles pénétraient fort avant dans l'existence privée : le logement, la nourriture, les vêtements, les divertissements, la dépense en général étaient déterminés par des règlements inflexibles... A Genève, la journée commençait pour tout le monde à six heures en hiver et à quatre heures en été : nos ancêtres paraissent avoir été beaucoup moins sensibles au froid que leurs héritiers actuels, puisqu'un seul feu s'allumait dans chaque ménage, quelle que fût la saison, celui de la cuisine ; à peine chez les familles riches une *brasière* se voyait-elle dans la chambre de réunion. On ne connaissait que les meubles de bois ordinaire. Des fenêtres hermétiquement fermées passaient pour un véritable luxe... Une grande frugalité s'observait dans les repas... La loi portait de « n'avoir sur sa table, en jour ordinaire, que deux plats au plus, viande et légumes, sans pâtisserie. »

Genève, en un mot, vivait, depuis Calvin, sous la sévère tutelle d'un gouvernement entièrement théocratique, représenté par trois pouvoirs : 1° les Conseils ; 2° le Consistoire ; 3° la Vénérable Compagnie des pas-

teurs, espèce de tribunal sacerdotal dont l'influence remuante dominait le plus souvent celle du Sénat. Qu'on se figure un grand monastère protestant, où la liberté n'existe qu'aux mains de l'autorité religieuse : voilà littéralement la Genève de Calvin. Au XVIIIe siècle, il est vrai, cette rigide organisation avait dû céder en plus d'un point au relâchement des mœurs. Les progrès de l'industrie ne pouvaient manquer de faire brèche aux lois somptuaires qui formaient la plus sûre défense de l'institution calviniste. « Nous avons des portes cochères, s'écrie un pasteur de ce temps ; mais par ces portes cochères le luxe entre à deux battants. » Quand le commerce et le luxe furent entrés, les défenseurs de l'intolérance eurent beau faire, ce fut à l'intolérance de sortir, ou de se résigner à perdre du terrain. Elle se résigna et resta, mais avec la ferme résolution de reprendre à la longue le terrain perdu. Les concessions d'ailleurs n'avaient pas été bien importantes. L'inquisition à domicile, la dénonciation des faits de la vie privée, la punition légale des péchés constatés et dénoncés, aucun de ces odieux moyens de gouvernement n'avait été aboli. On n'aurait plus élevé sur une place publique le bûcher de Servet ; mais Servet eût pu encore être soumis à l'amende, à la *génuflexion ;* il n'eût rien imprimé à Genève ni rien enseigné sans la permission des seigneurs scolarques, conseillers chargés de surveiller l'instruction publique, et s'il se fût permis de mettre quelque manuscrit en circulation, le Spectable Modérateur de la Vénérable Compagnie aurait hautement dénoncé ce grand scandale; les anciens et les dizeniers auraient partout saisi

les copies furtives de l'écrit audacieux ; puis, en fin de compte, le délinquant aurait été peut-être expulsé de Genève.

Si l'intolérance ne régnait plus despotiquement, vous voyez que la tolérance était encore loin de conquérir son droit de cité dans la petite Rome calviniste. De l'aveu de M. Gaberel lui-même, de son propre aveu, un catholique était inhabile à posséder des terres : il n'avait pas même le droit de résider sans une autorisation expresse, puisque Voltaire, désirant se fixer dans le pays de Vaud, se vit obligé de solliciter auprès du Conseil genevois, ainsi que le constatent les registres dudit Conseil, à la date du 1er février 1755, dans les termes suivants : « On a lu une lettre de M. de Voltaire adressée à noble Tronchin, par laquelle il prie Messieurs de lui permettre d'habiter le territoire de la république, alléguant l'état de sa santé et la nécessité où il est de se rapprocher de son médecin, spectable Tronchin : l'avis a été de permettre audit sieur de Voltaire d'habiter le territoire de la république sous le bon plaisir de la Seigneurie. »

Ce fut donc sur cet avis, où perce un sentiment de défiance, que l'illustre malade fut admis sur le territoire de la république. Genève ne le reçut pas à bras ouverts : elle ne lui offrit pas d'elle-même la seconde patrie que recherchent dans leurs traverses tous les esprits indépendants. Il obtint seulement un refuge conditionnel, une hospitalité motivée, quelque chose comme une résidence de santé, *sous le bon plaisir de la Seigneurie*. Ce n'est jamais ainsi qu'un pays libre accueille ceux qui lui demandent asile. Voltaire avait

déjà pu habiter l'Angleterre sans autorisation et sans condition.

Aussi ne se méprit-il pas sur la bienveillance équivoque du conseil. Tout en achetant une maison à Montrion et un hôtel à Lausanne, il se pourvut de deux terres en France, Tournay et Ferney. Il était ainsi à cheval sur la frontière, prêt à quitter l'étrier, d'un côté ou de l'autre, le cas échéant. « Toutes ces résidences, écrivait-il, me sont nécessaires. Je suis charmé de passer facilement d'une frontière à l'autre : si je n'étais que Genevois, je dépendrais trop de Genève ; si je n'étais que Français, je dépendrais trop de la France. Je me suis fait une destinée à moi tout seul : j'ai un drôle de petit royaume dans un vallon suisse. Je suis comme le Vieux de la Montagne : avec mes quatre propriétés, je suis sur mes quatre pattes... »

Dans ce petit royaume mi-parti, Voltaire n'était certes pas fort à plaindre, il en convient lui-même. On n'est pas trop malheureux en ce pays-là, vous me l'avez dit plusieurs fois, mon cher Morel, quand on a du vin de la Côte et du vin de Lavaux pour arroser les gélinottes, les coqs de bruyère et les truites de vingt livres. Mais Voltaire n'était pas un roi fainéant, créé tout exprès pour les plaisirs d'Yvetot. Avec un tel souverain pour voisin, les républiques les mieux défendues ne se sentent pas tranquilles. Genève s'alarmait, Genève tremblait : car le roi de Ferney voulait, disait-il, « pervertir cette cité pédante qui conservait un bon souvenir de ses réformateurs, se soumettait aux lois tyranniques de Calvin et croyait à la parole de ses prédicants. » Le professeur Jacob Vernes, pas-

teur, se fit l'interprète des appréhensions générales. Il vint parlementer par écrit avec le terrible voisin de la république : « Monsieur, la seule chose qui trouble la satisfaction générale de voir arriver parmi nous un homme aussi célèbre que vous êtes, c'est l'idée que des ouvrages de jeunesse ont donné au public sur vos sentiments par rapport à la religion : je ne vous dissimulerai point que les gens sages qui nous gouvernent, et la bonne bourgeoisie, ont manifesté dans leurs discours de graves inquiétudes à ce sujet : j'espère que vous les dissiperez complétement. Si chez nous les théologiens, les jurisconsultes et les philosophes sont d'accord sur la religion, c'est que les pasteurs ont la sagesse de s'en tenir au pur Evangile, et les gouvernants savent que l'Evangile est nécessaire. Ainsi, monsieur, nous espérons que vous entrerez dans nos vues, et que vous vous unirez à nous, quand l'occasion s'en présentera, pour détourner notre jeunesse de l'irréligion qui conduit au libertinage. Soyez sûr qu'alors vous serez honoré, chéri de tous et craint de personne. »

C'était presque un essai de conversion, une proposition amiable de coopération évangélique, une invitation indirecte de prendre part à la sainte Cène, dans le temple de la Madeleine, pour l'édification de la jeunesse et la tranquillité de la bonne bourgeoisie. D'un autre côté, un honnête baillif, celui de Lausanne, donnait bonnement à Voltaire cet avertissement tout paternel : « Monsieur de Voltaire, on dit que vous écrivez contre le bon Dieu... c'est mal, mais j'espère qu'il vous le pardonnera; on ajoute que vous déblatérez contre la religion... c'est fort mal encore... et contre Notre-Sei-

gneur Jésus-Christ lui-même... c'est mal aussi ; mais j'espère toutefois que lui aussi vous le pardonnera dans sa grande miséricorde. Mais, monsieur de Voltaire, gardez-vous bien d'écrire contre Leurs Excellences de Berne, nos souverains seigneurs, car vous pouvez bien compter que Leurs Excellences ne vous pardonneraient jamais ! »

Là-dessus, que fit Voltaire? Il se moqua sans façon du plaisant baillif, et répondit simplement au grave pasteur : « Mon cher monsieur, ce que vous me dites est fort raisonnable. Je déteste l'intolérance et le fanatisme ; je respecte vos lois religieuses, j'aime et je respecte votre république ; je suis trop vieux, trop malade, et un peu trop sévère avec les jeunes gens. Vous me ferez le plaisir de communiquer ces sentiments à vos amis ! »

Oh ! le bon billet qu'avait le pasteur !

Voltaire ne tarda pas à commencer sa propagande philosophique. Le registre du conseil de Genève, transcrit par M. Gaberel, porte la mention suivante, à la date de l'année 1756 : « Messieurs ont reçu la visite de spectable Lullin, modérateur de la Vénérable Compagnie, au sujet d'un écrit fort licencieux qui court la ville : c'est quatorze vers extraits d'un poëme sur la vie de Jeanne d'Arc. Ce poëme est un des écrits les plus détestables contre la religion et les mœurs : on l'attribue au sieur de Voltaire. » A la suite de cette dénonciation, nouvelle correspondance du pasteur Jacob Vernes : « On m'a communiqué un exemplaire de cette détestable poésie ; je crains beaucoup qu'elle ne soit de vous ; tous ceux qui vous connaissent sont na-

vrés que vous ayez rabaissé votre génie jusqu'à mettre au jour une aussi scandaleuse production. » A quoi l'auteur de la *Pucelle,* fidèle en ce cas à son habituelle tactique, répondit aussitôt par cette protestation d'innocence : « Il faut que je sois tombé bien bas dans votre estime, puisque vous me croyez capable d'une pareille saleté. » Même dénégation d'ailleurs pour *Candide,* pour le *Dictionnaire philosophique.* Voltaire allait quelquefois jusqu'à jouer en temps utile, vis-à-vis de ses colporteurs furtifs et de ses libraires de contrebande, le rôle du modérateur Lullin, ou le rôle d'un des scolarques, surveillants de l'instruction publique. Il dénonçait ses productions en les désavouant. Ce qui n'empêcha pas la protestante et intolérante Genève de brûler *Candide,* le *Dictionnaire philosophique* et la *Pucelle* par la main du bourreau.

Entre les pasteurs et Voltaire ce fut une guerre déclarée. A une lieue de Ferney, dit un peu solennellement M. Gaberel, il se trouva « douze pasteurs huguenots et autant de magistrats religieux qui, considérant comme leur devoir de maintenir la foi chrétienne dans la conscience du peuple confié à leurs soins, ne craignirent pas de lutter pendant vingt années avec cette royauté si universellement reconnue de l'esprit et de l'irréligion. » Et de cette lutte de vingt ans, quelle fut, en résumé, la conclusion, quel fut le résultat pour Genève ? M. J. Gaberel, ancien pasteur, semble persuadé que l'esprit de Calvin eut raison de l'esprit de Voltaire. Les faits ont la parole : laissons-les parler. Je mets de côté pour un instant les divers incidents de la lutte, je ne discute ici ni la loyauté ni le talent des combattants.

Je me borne à énoncer et à interpréter les résultats.

A l'arrivée de Voltaire, on ne voulait à Genève ni de la liberté de la presse, ni de la liberté de la parole. Défense d'imprimer sans l'autorisation des seigneurs scolarques ; défense d'ouvrir un théâtre public et même de donner des représentations à domicile. Voltaire combattit et ébranla le privilége au moyen des imprimeries clandestines et du colportage furtif ; Voltaire ouvrit un théâtre et finit par installer une scène dramatique au beau milieu de Genève. Il ruina de plus le code pénal de Calvin en faisant abolir la *génuflexion,* espèce d'amende honorable infligée pour de purs délits de conscience. Sur ces trois chefs principaux, liberté de conscience, liberté de parole, liberté de la presse, Voltaire eut donc pour lui non-seulement la victoire, mais encore le bon droit. Genève a donc plus gagné que perdu au voisinage de Ferney. Elle doit, bon gré, mal gré, à Voltaire un commencement d'émancipation civile.

Sur le terrain purement religieux, les pasteurs genevois dirigèrent un peu mieux la résistance. Ils surent de concert garder parfaitement leurs positions en dehors desquelles Voltaire, secondé par d'Alembert, avait essayé de les attirer. Je vous racommande le récit de cette tentative, qui est très-intéressant à suivre dans le chapitre intitulé l'*Eglise de Genève et l'Encyclopédie.*

D'Alembert étant venu aux Délices, il y rédigea pour l'Encyclopédie un article développé sur Genève. Dès que cet article parut, la Vénérable Compagnie des pasteurs tomba dans une sorte de consternation, en y découvrant les lignes suivantes : « Plusieurs ministres

ne croient pas à la divinité de Jésus-Christ : ils prétendent qu'il ne faut jamais prendre à la lettre ce qui, dans les saints livres, pourrait blesser l'humanité et la raison : leur religion est un socinianisme parfait, rejetant tout ce qu'on appelle mystère révélé. Ils s'imaginent que le principe d'une religion véritable est de ne rien proposer à croire qui heurte l'intelligence. »

Genève socinienne ! Genève philosophe ! Genève voltairienne ! autant eût valu l'accuser d'athéisme. La Vénérable Compagnie nomma aussitôt une commission pour composer une *déclaration de principes* en réponse à l'ouvrage français. Elle eut la bonne fortune de trouver en Rousseau un défenseur passionné. « Plusieurs pasteurs de Genève, s'écria Jean-Jacques, n'ont, selon vous, qu'un socinianisme parfait : voilà ce que vous déclarez à la face de l'Europe. J'ose vous demander comment vous l'avez appris. C'est sur le témoignage d'autrui ou l'aveu des pasteurs. L'aveu des pasteurs ! vous seriez bien embarrassé d'en citer un seul qui vous ait confié de pareilles choses ! Le témoignage d'*autrui !* N'avez-vous pas de fortes raisons de douter de son impartialité ? » A cette apostrophe véhémente, le pasteur Jacob Vernes ajouta une sommation formelle de déclarer les noms des ecclésiastiques capables de fournir de tels renseignements. « Je n'ai point prévu, répondit d'Alembert, que ce que j'écrivais dût faire tant de peine aux pasteurs de Genève. Mais comme, selon moi et selon Bossuet, dès qu'on n'admet pas la tradition et l'autorité de l'Eglise romaine, on est socinien, c'est ce que j'ai voulu dire, et je ne saurais empêcher que ce qui est écrit soit écrit. Du reste, j'ai

prié M. de Voltaire d'arranger cette affaire avec M. Tronchin... »

Voltaire se contenta de tourner la chose en plaisanterie ; il écrivit à M. Vernes : « ... Or ça, voyons : êtes-vous bien fâché dans le fond du cœur qu'on dise dans l'*Encyclopédie* que vous pensez comme Origène et comme les deux mille prêtres qui protestèrent contre Athanase? Vous voilà bien malades que quelques gros hollandais vous traitent d'hétérodoxes ! Serez-vous bien lésés quand on vous reprochera d'être des infâmes, des monstres qui ne croient qu'en un seul Dieu plein de miséricorde ? — Allez, vous n'êtes pas si fâchés ! Soyez comme Dorine qui aimait Lycas. Lycas s'en vanta. Dorine, qui en fut bien aise, dit :

Lycas est peu discret
D'avoir trahi mon secret.

D'Alembert est Lycas, et vous vous êtes Dorine. »

C'était, on le voit, traiter bien légèrement une affaire des plus sérieuses. La Compagnie, qui ne pouvait s'accommoder du rôle de Dorine, publia un manifeste contre Lycas. Il y était dit, au nom de l'Eglise de Genève : « Nous protestons que notre grand principe, notre foi constante est de tenir la doctrine des saints prophètes et des apôtres, contenue dans les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, pour une doctrine divinement inspirée, seule règle infaillible de notre foi et de nos mœurs. Pour nous, la vie éternelle est de connaître le seul vrai Dieu et Celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ son fils, en qui a habité corporellement toute la plénitude de la divinité, qui nous a été donné

pour Sauveur, pour Médiateur et pour Juge, afin qu'ils honorent le Fils comme ils honorent le Père... »

Le manifeste, traduit dans toutes les langues, fut expédié à toutes les églises et à tous les journaux d'Europe. Il eut un immense retentissement et valut un triomphe public à l'Eglise de Genève. Nous en croyons volontiers le témoignage de M. Gaberel, qui remarque à cette occasion, avec beaucoup de bonhomie, que « la malice de Voltaire lui causa cette fois un amer désappointement. » Si le désappointement fut amer, je pense que Voltaire dut s'en consoler par cela seul qu'il pouvait écrire : « Le théâtre est dans Genève. En vain Jean-Jacques a-t-il joué dans cette affaire le rôle d'une cervelle mal timbrée, les plénipotentiaires lui ont donné le fouet d'une manière publique. Quant aux prédicants, ils n'osent lever la tête : lorsqu'on donne le *Tartufe*, le peuple saisit avec transport les allusions qui les concernent. »

Le peuple genevois quittait, en effet, le temple pour le théâtre : il lisait les pamphlets de Voltaire jetés par milliers sous ses pas, et avait déjà peut-être assez de goût pour ne pas trouver le même plaisir à la lecture des répliques de MM. Roustan, Vernes et Claparède.

En définitive, l'influence de Voltaire sur Genève ne saurait être contestée. M. J. Gaberel la reconnaît çà et là, mais de mauvaise grâce. Il aime beaucoup mieux célébrer très-paradoxalement l'influence prétendue de Genève sur Voltaire. Si ce dernier eût vécu dans la société matérialiste de Berlin ou de Paris, s'écrie-t-il, aurait-il pris la défense des Calas, des Sirven, des galériens protestants ? Et de quelques lettres fort peu si-

gnificatives adressées aux pasteurs Vernes et Moultou, il conclut que Genève a enseigné à Voltaire la doctrine de la tolérance. J'en suis bien fâché pour les Genevois et pour M. Gaberel, mais je demeure persuadé que Voltaire a plus appris à Londres qu'à Genève, et qu'il est un peu moins le disciple de M. Moultou que de Henri Saint-John, vicomte de Bolingbroke.

—

LE

JUGEMENT DERNIER DU CAVEAU

LE

JUGEMENT DERNIER DU CAVEAU

—

A M. Philarète Chasles.

Vous qui savez si bien, monsieur, comment les littératures finissent, laissez-moi vous apprendre comment s'éteint le Caveau. Peut-être ce récit anecdotique vous distraira-t-il un moment des graves études qui ont illustré votre chaire de professeur au Collège de France.

Je causais de sciences, il y a deux ou trois mois, avec un de mes bons amis que j'ai surnommé LE BARON, parce qu'étant savant il ne peut manquer un jour d'être baron, comme les Thénard et les Cuvier, comme tous les savants blasonnés de l'Institut.

— Baron, lui disais-je, mon cher baron, vous croyez beaucoup trop aux sciences officielles, aux sciences incontestées, aux sciences académiques, aux sciences exactes. Chacune de ces sciences est depuis longtemps une espèce d'administration centralisée entre les mains d'un certain nombre de fonctionnaires ou de manda-

rins, absolument semblables à des directeurs généraux ou à des chefs de bureau, à des préfets ou à des sous-préfets, à des procureurs ou à des substituts, et même, si vous voulez, à des maires et à des adjoints. Elle se résume dans une espèce de code civil, ou de manuel, ou de guide-âne, livre invariable, livre sacro-saint, qui règle pour jamais dans le domaine scientifique les moindres rapports des administrateurs et des administrés. J'ai failli, moi qui vous parle, être nommé préfet d'algèbre; mais finalement, l'administration des mathématiques ne m'a guère semblé plus attrayante que l'administration des douanes. J'ai fui les sciences exactes, et j'ai inventé, pour mon propre usage, ce que j'appelle les sciences d'imagination.

— Les sciences d'imagination? quel affreux barbarisme!

— Non, baron, pas aussi affreux que vous croyez. Pour me réconcilier avec la science, je n'ai trouvé qu'un moyen : j'en ai fait un art! Je l'ai retirée du monde extérieur pour l'attacher à l'étude et au mouvement de l'intelligence humaine. De là, toute une encyclopédie nouvelle qui ferait bondir le vieil Ampère dans sa tombe, mais qui m'a donné loin de l'Institut des voluptés d'imagination tout à fait inconnues aux vrais savants. Quelle science plus séduisante, par exemple, que ma GÉOLOGIE DE L'ESPRIT HUMAIN!

— O Cuvier! Quel blasphème! Une géologie de l'esprit humain! mais c'est une folie, un rêve d'illuminé, une inspiration de *medium* ou de table tournante!

— Vous ne croyez pas que l'esprit humain ait ses fossiles (ne hochez pas la tête), et, qui plus est, des

fossiles vivants, qui parlent, qui agissent, qui mêlent leurs passions à nos passions, et leurs intérêts à nos intérêts ! J'en ai déjà formé une très-jolie collection que je vous montrerai quand vous voudrez.

. . . .

Et nous partîmes pour Versailles, où je fis voir au baron des jansénistes authentiques, classés par familles, admirablement pétrifiés, quoique parfaitement vivants; et nous revînmes à Paris, où je conduisis mon ami dans une petite réunion annuelle de théophilanthropes, buvant, quoique fossiles, à la santé de La Réveillère-Lépaux. Le baron assista au banquet, trinqua sans sourciller avec mes fossiles, les examina sérieusement, les toucha, les vérifia, et me dit avec un sourire de rationaliste converti :

— Je crois à votre science, et je veux augmenter votre collection. Vous m'avez montré le soixantième banquet des théophilanthropes : je vous ferai assister au trois centième banquet du Caveau.

Ce fut à mon tour de m'étonner.

— Quoi ! le Caveau existe encore ! Où donc ? au Canada ? ou dans cette petite ville d'Allemagne qui parle toujours le français de nos émigrés ?

— A Paris, chez Pestel, au pied de l'ancienne butte Saint-Roch, à deux pas du café de la Régence, et tout près du jardin des Tuileries.

— Le Caveau de Piron, de Gallet et de Collé; le Caveau de Désaugiers et de Laujon; le Caveau du carrefour Buci ; le Caveau du Rocher-de-Cancale !

Je craignais d'être mystifié, je l'avoue ; mais le baron me donna de tels détails sur cette institution du petit

XVIIIe siècle que je fus obligé de renoncer à mes doutes.

— Le Caveau, me dit-il, est aussi solidement organisé que l'Académie française ; il est plus aristocratique : il n'admet que vingt immortels ! Ce sont les membres titulaires. A côté d'eux prennent place les membres honoraires, choisis parmi les membres de l'ancien Caveau, des Soupers et des Soirées de Momus. Les associés viennent ensuite, et la compagnie se complète par des correspondants ; elle en a jusqu'à New-Yorck, à la Nouvelle-Orléans et à l'île de la Réunion : autant de chefs de petits Caveaux qui proclament dans le monde la gloire du Caveau de Paris. De même que l'Académie, le Caveau a ses officiers : un président, un vice-président, un secrétaire adjoint, un trésorier et un trésorier adjoint, deux maîtres des cérémonies, et quelquefois un président d'honneur. Il publie chaque mois en livraison les chansons nouvelles qui égayent les banquets du vendredi : il a même son journal, le *Bon Diable,* le journal le plus discret, le plus doux et à coup sûr le plus microscopique de la France entière.

— Baron, votre œil rayonne d'un éclat singulier, m'écriai-je. Baron, votre œil vous trahit à travers vos lunettes : je gage que vous êtes membre du Caveau.

— Membre titulaire ; je le suis ! me répondit-il avec un mélange de componction et de dignité.

Il releva la tête : c'était un homme tout nouveau pour moi. Il me semblait que je n'avais jamais rencontré ce regard pétillant de feu sensuel, ce nez épanoui et flaireur, ces lèvres palpitantes et hardies, ce front dégarni et fuyant, à peine encadré par quelques bouquets de cheveux tordus comme de petites flammes ;

je crus voir le buste du Théâtre-Français où Caffieri a fait revivre le plus salé des Bourguignons.

— Ah ! traître ! m'écriai-je, vous passiez pour savant et vous étiez chansonnier !

Je reçus deux jours après ma lettre d'invitation pour le trois centième banquet du Caveau.

Le baron vint me prendre en habit noir, et quand nous eûmes franchi le seuil de la petite porte du restaurant Pestel, sur les premières marches de l'escalier mystérieux, il me dit en confidence :

— Au haut de cet escalier, vous dépouillerez le vieil homme, et vous ne serez plus, je vous en préviens, qu'un Visiteur du Caveau.

— Et à quoi m'oblige ce nouveau titre ?

— A signer votre nom sur un registre, à recevoir une poignée de main du Président, à dîner le long d'une grande table, et à contempler au dessert le défilé pittoresque des chansons nouvellement rimées par les membres du Caveau et les Visiteurs-chansonuiers.

— Faudra-t-il applaudir ?

— Cela va sans dire ; mais en homme du monde, sans frapper sur la table avec la fourchette ou le couteau.

— Oh ! soyez tranquille, baron, je mettrai mes gants au dessert.

La salle du banquet, au Caveau, est précédée d'une salle d'attente où je suis introduit un quart d'heure avant le dîner. Devant une table ronde, recouverte d'un tapis vert, se tient debout un personnage grave et doux : c'est le Président. Le baron me présente, et je suis accueilli par un vrai sourire de galant homme.

Touché de mon hésitation respectueuse, le premier magistrat du Caveau me rassure par de bonnes paroles où respire la fine tendresse d'un jeune père de famille :

— Vous vous êtes un peu compromis, me dit-il, en venant parmi nous. Mais vous verrez bientôt, je l'espère, que nous valons mieux que notre réputation.

La réputation du Caveau n'est donc pas très-bonne ? Que répondre à cet aimable aveu d'indignité ? Ce bon président est-il sincère ? Pense-t-il qu'il a charge d'âmes, et que ses confrères l'ont élu pour sanctifier le Caveau ? Le fait est qu'à sa mine évangélique on serait tenté de l'appeler monsieur le Curé de la Chanson. Ce doit être certainement une sorte d'épicurien mystique et sentimental. Il doit avoir une religion azurée, une philosophie bleu-tendre, une gaieté de demi-deuil, et une tolérance céleste pour les fautes du cœur. Je ne serais pas étonné d'apprendre qu'il est le fils naturel de Greuze et de mademoiselle Loïsa Puget. Il s'appelle, me dit-on, M. Mahiet de la Chesneraye. Rien qu'à le voir, on devine que les gaillardes traditions du Caveau sont menacées, que les dives mémoires de Collé, de Piron, de Désaugiers sont réellement en péril.

Mais quelle est cette large face, à l'air égrillard, dont le rayonnement illumine jusqu'au plafond cette salle remplie d'hommes sérieux en costume de notaire ? On dirait un Flamand de Bourgogne égaré parmi des gens de loi. Son vaste paletot noisette flotte joyeusement parmi des vagues d'habits noirs. Les mains dans ses poches, les coudes arrondis et déployés, la cravate lâche, le ventre majestueux et les pieds agiles, il passe et repasse dans les groupes, promenant partout sa

bourgeoise royauté de boute-en-train. Il est despotique, il est bon homme, il a l'air de gronder, il rit aux éclats. Quel est donc ce triomphateur paterne? quel est-il ?

Le baron me répond par un couplet de chanson emprunté au Recueil du Caveau :

Collé, Piron, ne sont pas, et pour cause,
Avec Panard disparus ; car je vois,
Grâce aux effets de la métempsycose,
Qu'en Van Cleemputte ils revivent tous trois.

Salut donc à Van Cleempute, l'honneur et l'espoir de la vieille tradition ! Et salut aussi, par parenthèse, à ce gai petit homme tourbillonnant, que Van Cleemputte prend familièrement par le cou, et qui fait frétiller les pans de son habit noir comme une bergeronnette agite sa queue. La bergeronnette du Caveau, c'est M. Louis Protat : j'entends son nom voler de bouche en bouche avec celui de Van Cleemputte.

Ces deux hommes défendront le Caveau, si M. Mahiet veut en faire un beau jour la chapelle du sentiment.

Une chose m'étonne dans cette assemblée de chansonniers de tous les âges : les membres du Caveau se tutoient comme des frères, et j'en vois plus d'un qui pourrait être le père du baron. C'est un vieil usage sans doute ; mais je ne puis m'empêcher de le trouver déplaisant. Le tutoiement, entre simples mortels dont quelques-uns peuvent être vieux et laids, m'a paru toujours une chose ridicule. Il ne doit exister, ce me semble, qu'entre des êtres jeunes et beaux, lyriques et naïfs, presque surnaturels et divins, parlant sans effort

la langue des poëmes et des féeries. Les anges et les dieux se tutoient, le poète ou le dévot transportés d'enthousiasme emploient légitimement cette forme de l'invocation, de l'amour et de la prière. Virginie tutoie Paul, Héro tutoie Léandre; mais, baron mon ami, pourquoi tutoyez-vous M. Van Cleemputte?

On passe dans la salle du banquet, en silence. Chaque visiteur a échangé sa lettre d'invitation contre un petit morceau de carton sur lequel est inscrit le chiffre qui marque sa place à table. Le chiffre est illustré d'un quatrain emprunté aux meilleurs chansonniers de la Société. Tout en déroulant ma serviette, je lis le couplet dont le hasard m'a gratifié :

De la gaieté le doux attrait
Embellit jusqu'à la sagesse ;
De l'enfance elle est le hochet,
Et le bâton de la vieillesse.

Les Visiteurs mes confrères et les Visités eux-mêmes lisent à demi-voix le couplet qui leur est échu : c'est le Bénédicité du Caveau.

Le président seul et le secrétaire adjoint, M. Vignon, semblent dédaigner cette pratique.

J'ai demandé au baron, placé à ma gauche, si les Visiteurs étaient obligés de tutoyer les membres titulaires ou honoraires de la Société. Je me suis attiré par ma faute une réponse sévère :

— Voulez-vous me déshonorer ? Etes-vous fou ? me dit le baron.

— Je ne suis pas fou, mon ami ; mais je voudrais bien être gai.

La tristesse, en effet, commençait à me gagner, à l'aspect de tant d'amis de la gaieté qui mangeaient et buvaient discrètement comme des religieux au réfectoire. La bouteille que j'avais vue se dresser devant chaque assiette se vidait peu à peu, mais n'était jamais remplacée. Une idée funèbre me traversa le cerveau :

— Est-ce que les successeurs de Piron et de Collé auraient mis la sobriété au nombre de leurs vertus ? N'aurait-on qu'une bouteille par convive dans les banquets de la vieille gaieté française ?

Je savais que le verre de Panard, précieuse relique de l'ancien Caveau, était autrefois vidé d'un seul trait, quoiqu'une bouteille de bordeaux suffît à peine à le remplir.

— Est-ce que le verre de Panard n'existe plus ? demandai-je avec anxiété en me tournant du côté du Président. Est-ce que les vieilles traditions sont abolies ?

— Le verre de Panard existe toujours, me répondit-on avec douceur ; nous le remplissons quelquefois, mais nous ne le vidons jamais. Il est là devant moi, dans cet étui en maroquin, à côté de ma sonnette de président, qui, vous ne l'ignorez pas sans doute, représente le grelot de la folie.

Le grelot de la folie et le verre de Panard aux mains d'un homme de bien qui présiderait merveilleusement une société de tempérance !

A partir de ce moment, je tombai dans une mélancolie ténébreuse. Le baron eut beau me secouer par le bras, et le président m'offrir avec grâce un verre de vin de bordeaux, mon front resta inexorablement plongé

dans mes mains, tandis qu'on portait des toasts à la Chanson et aux Visiteurs, et que les Visiteurs répondaient par des toasts au Président et à la Chanson. Je me rappelle vaguement que M. Mahiet de la Chesneraye fit une espèce d'invocation à la Chanson religieuse « qui, pendant le carême, retentit dans nos temples (*sic*). » Personne ne protesta : MM. Van Cleemputte et Protat, les derniers défenseurs de la gaudriole, essayèrent de secouer en l'air les plus joyeux timbres du bon vieux temps : j'aurais juré qu'on psalmodiait au Caveau les Lamentations de Jérémie.

Il y a évidemment une conspiration tramée par M. Mahiet, qui affaiblit peu à peu ses adversaires en les soumettant au régime énervant de l'élégie à couplets. Le pire de tout cela, c'est que M. Mahiet a une jolie voix de salon, un petit brin de poésie en fleur dans la tête, et qu'il est ardemment secondé dans son œuvre de ruine par le secrétaire adjoint, M. Vignon, un homme de talent aussi, le meilleur poète, à coup sûr, de la Société, mais poëte lyrique, scientifique, rêveur, que sais-je ? un homme plus dangereux peut-être que M. Mahiet pour l'avenir des flonflons.

Ah ! baron, vous m'avez trompé : tous ces gens du Caveau sont des hommes modernes ; MM. Van Cleemputte et Protat eux-mêmes se laissent aller de temps en temps à des chansons d'un goût douteux (j'en ai la preuve dans le dernier Recueil publié chez Appert) ; la romance, l'élégie, le petit drame à couplets envahissent triomphalement le Caveau. Il n'y a plus d'Académie en France pour la Chanson. J'ai rêvé cette nuit que le secrétaire adjoint, M. Vignon, sur un signe du prési-

dent, M. Mahiet de la Chesneraye, avait laissé tomber *par mégarde* le verre de Panard.

Vous m'aviez promis des fossiles vivants : où sont-ils ?

Baron, vous m'avez donné la preuve qu'on peut être un savant et un poète sans avoir un atome d'esprit critique.

Je retourne tout penaud à ma collection.

—

LA

NOUVELLE POÉSIE PROVENÇALE

LA
NOUVELLE POÉSIE PROVENÇALE

—

A Madame d'Olivary

I

Vous me demandez, vous qui êtes née dans le Comtat, s'il est vrai qu'il y ait une nouvelle littérature en Provence.

Connaissez-vous, madame, le pays où le micocoulier fleurit, où mûrissent les micocoules?

C'est de ce pays-là que nous arrive à toute vapeur un nouveau troubadour, un jongleur sublime, un Homère, un Théocrite, un Virgile, un Dante peut-être, mais un Dante bien avisé qui préfère hautement la langue d'*oc* à la langue du *si*, et qui venge enfin le bel idiome provençal des injustes dédains de l'amant de Béatrice.

La Provence aura donc son épopée, et la langue d'oc sa *Divine Comédie!* Quelle belle revanche contre l'Italie dantesque! Et, d'un autre côté, quelle humiliation

pour la France de Chateaubriand, de Lamartine, d'Alfred de Musset, de Victor Hugo ! Ah ! l'insolent Paris croyait avoir imposé ses lois à Marseille, à Avignon, à Arles et à Aix, à la Crau et à la Camargue ; la France littéraire de ces trois derniers siècles s'imaginait avoir réduit au silence les troubadours des bords du Rhône, de l'Huveaune, et du canal de Craponne !

Voici M. Frédéri Mistral, avec son poëme de *Mirèïo*, qui va faire rentrer sous terre notre sotte poésie des bords de la Seine et de la Loire, et qui nous prouvera triomphalement, en vers et en prose, que les Parisiens, disons le vrai mot, que les barbares *Francimans*, s'ils ne veulent tomber de la barbarie dans la sauvagerie, doivent se hâter d'étudier la plus attique, la plus poétique, la plus harmonieuse, la plus riche et la plus vivante des langues modernes, la langue des vanniers de la Crau et des dépouilleuses de cocons arlésiennes.

Salut et bienvenue à M. Frédéri Mistral ! (*Frédéri* et non *Frédéric*). Laissons-le parler, laissons-le chanter; ayons l'air de le comprendre ; il serait même de bon goût de l'applaudir, afin qu'il s'en retourne dans sa Provence, comme autrefois Jasmin dans sa Gascogne, enivré d'encens, couronné de fleurs, et sans se douter le moins du monde que, salué du nom d'Homère, il a fini par conquérir la gloire de Poinsinet.

« *Cante uno chato de Provenço,* »

« Je chante, dit-il, une jeune fille de Provence. »

Et les enthousiastes de se récrier sur la beauté, sur la nouveauté, sur l'originalité purement provençale

de ce début de son poëme. Il faut être venu au monde sous une feuille de mûrier pour trouver de prime-abord des choses aussi étonnantes. Quel est le Parisien, né sous une ardoise ou sous une feuille de zinc, élevé loin des vanniers et des *décoconeuses*, quel est le Parisien, dis-je, qui, après y avoir longtemps songé, aurait jamais eu l'idée d'un tel début? De pareilles inspirations ne peuvent tomber que du ciel de Provence et dans un cerveau provençal. Ce sont des éclairs de lumière, des coups de soleil et même des coups de foudre.

A ce premier vers, journalistes, poètes, romanciers, philosophes, gens du monde, savants, tout le Paris lettré, tout le Paris qui ne sait pas un mot de provençal, tout ce Paris-là est conquis, séduit, prosterné, agenouillé.

— « *Uno chato! uno chato!* » Quel joli mot, vous disait en ma présence votre jolie petite Phanette. Maman, je suis *uno chato* du faubourg Saint-Germain, n'est-ce pas, comme Mireille est *uno chato* de la ferme des Micocoules? Maman, je ne veux plus de mon maître d'anglais : vous me donnerez, s'il vous plaît, un maître de provençal. *Uno chato! uno chato!* répétait-elle en battant des mains, y a-t-il dans l'univers une plus jolie langue que celle où l'on appelle les jeunes filles *uno chato, uno chatouno*, une chatte, une petite chatte?

J'eus beau prendre les mains de cette jeune fille enthousiaste, et lui expliquer tout doucement qu'*uno chatò* signifie *une jeune fille*, il est vrai, mais non *une petite chatte*.

— Bah! bah! vous êtes un Franciman, me dit-elle. *Mirèïo* est un poëme sublime, Mistral le plus grand des poètes, le provençal mille fois plus beau que l'anglais, que le français, que l'allemand, que l'espagnol, et vous pouvez être certain que j'aurai un costume d'Arlésienne la première fois que j'irai aux Italiens.

La *chatouno* m'échappa en tourbillonnant, revint pleine de majesté vers moi, le sourcil froncé, le doigt levé, l'air impérieux; elle s'assit avec lenteur, et me déclara d'un petit ton sec (vous en souvenez-vous?) qu'elle savait que M. Mistral était à Paris, et qu'elle désirait voir M. Mistral, que je devais moi-même lui présenter M. Mistral, et prier en son nom l'auteur de *Mirèïo* de traduire pour elle, en provençal, je ne sais quelles paroles d'un air du *Trovatore*.

— Mais je n'ai jamais vu M. Mistral!

— Vous ne connaissez pas M. Mistral? Je parie... tenez... je parie que vous n'avez pas encore lu *Mireille*.

Elle courut chercher sur la table du salon un gros volume sur beau papier, épais, solide, lourd, presque monumental, et le jeta sur mes genoux avec une liasse de journaux, de brochures et de revues.

— Tenez, voilà *Mireille*, me dit-elle, et voici les journaux qui retentissent de la gloire de Mistral. Il suffit donc d'être critique pour ne rien lire de ce que tout le monde lit? Vous n'avez pas lu *Mireille*, soit! Mais vous n'avez pas lu le dernier *Entretien* de M. de Lamartine, vous n'avez pas lu les articles de M. Louis Ratisbonne dans les *Débats*, de M. Taxile Delord dans le *Siècle*, de M. Barbey d'Aurevilly dans le *Pays!* Vous n'avez pas lu ceci... vous n'avez pas lu cela!...

Je jurai par Lamartine, par Louis Ratisbonne, par Taxile Delord et par Barbey d'Aurevilly, que je lirais d'un bout à l'autre les douze chants de *Mireille*, avec les notes de l'auteur.

J'ai tenu mon serment, madame, et je me connais en héros. Bénis soient les critiques de bonne volonté qui m'ont fourni providentiellement cette occasion d'héroïsme!

II

Dans le premier chant de *Mirèïo,* l'auteur invoque le Dieu de la Provence « qui est né parmi les pâtres, » et déclare que, dans sa langue méprisée, il ne chantera que pour les pâtres et les habitants des fermes :

Car cantan que pèr vautre, ô pastre, e gènt di mas!

S'il ne chante en effet que pour les Provençaux rustiques, comment se fait-il qu'en regard de son texte il ait eu le soin d'imprimer, ligne par ligne et mot par mot, une traduction en français? Qui donc lui a conseillé, dans l'intérêt de sa gloire, ce travestissement indigne de sa muse? Traduire en pareil cas, ce n'est pas seulement trahir, c'est profaner. Que M. Mistral a dû souffrir en se mettant ainsi à la portée des Francimans! La trace de son indignation est bien visible dans une terrible note de son livre, page 488, où il traite de Turc à More la langue française, en exaltant jusqu'aux cieux l'idiome provençal. Cette Note-Manifeste est trop curieuse pour que je ne me donne pas le plaisir de vous en citer quelques passages :

« Il est, ce nous semble, profondément injuste de traiter de patois, et comme tel de mépriser un idiome parlé par de nombreuses populations, *hautement probes,* intelligentes et poétiques, sous prétexte qu'il existe au-dessus une langue administrative, commerciale et savante... »

Quel rapport y a-t-il donc, ô noble troubadour, entre la *beauté* d'une langue et la *haute probité* des populations qui s'expriment dans cette langue ?

« Traiter banalement de patois la langue provençale, c'est l'insulte que le mauvais riche jette à Lazare, le vainqueur au vaincu. Mais que prouve une insulte? Est-ce un argument? A ce titre, la belle langue d'Italie peut s'attendre incessamment à être décrétée patois par les Autrichiens. »

Dussent tous les Lazares provençaux m'appeler mauvais riche ; dussent tous les Sardes-camargols me flétrir du nom d'Autrichien, j'oserai confesser ma croyance à la langue administrative de Pascal, savante de La Fontaine et commerciale de Bossuet.

A Paris, dit M. Mistral, cette langue suffit peut-être : mais, « transplantée en Provence, elle fait l'effet de la défroque d'un dandy adaptée aux robustes épaules d'un moissonneur bronzé par le soleil. Née sous un climat pluvieux, gourmée, empesée à l'étiquette des cours, etc., etc. » Arrêtons-nous, madame, à cet endroit de la période et accordons volontiers que, pour les Provençaux, le français est un patois de dandy, indigne d'être admis en plein champ sous les feux du soleil, par les robustes moissonneurs bronzés. Voilà ce qui explique pourquoi, d'après M. Frédéri Mis-

tral, la Grèce, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, l'Allemagne, ont leurs poëmes épiques, tandis que la France n'en a pas et n'en aura jamais.

Mirèïo serait-il, comme on l'a prétendu, un poëme épique, et faut-il avouer que nous n'avons en français aucune œuvre comparable à *Mirèïo ?*

Ce qui est certain, c'est que le français décline et qu'une aurore nouvelle se lève pour l'admirable idiome des troubadours. L'auteur de *Mirèïo,* dans les transports d'une extase prophétique, annonce très-lyriquement une renaissance provençale :

« Une littérature jeune, originale, populaire, marquera *peut-être* la seconde moitié du XIX[e] siècle. » *Peut-être* est modeste, *peut-être* est charmant !

Les littérateurs, les romanciers, les poètes qui opéreront cette renaissance, sont déjà tout prêts, à ce qu'il paraît : il y a Roumanille, l'éditeur-auteur d'Avignon; il y a Désanat, le rédacteur du journal la *Bouillabaisse ;* Chalvet, qu'inspire le vent des Alpes (*sic*); Bellot, l'inimitable conteur (*sic*) ; l'*harmonieux* Raybaud, le *facétieux* Cassan, le *pathétique* Lacroix, Martin le *pindarique,* Pousseiel le *fantaisiste,* et l'*énergique* Gelu, et tant d'autres illustres troubadours fort connus de Marseille en Avignon.

Avec tous ces facétieux, ces harmonieux, ces inimitables, ces fantaisistes, ces alpestres, ces énergiques, ces pathétiques et ces pindariques, il est très-difficile, en effet, de ne pas annoncer formellement une renaissance du gay-savoir. Je compte beaucoup, pour ma part, sur l'énergique Gelu : car c'est avant tout l'énergie qu'exigent les périodes de révolution, et, il ne faut

pas se le dissimuler, petite Phanette, cette renaissance provençale doit être et sera une véritable révolution. L'énergique Gelu en est le Mirabeau : je ne vois chez M. Frédéri Mistral ni le tempérament d'un révolutionnaire ni celui d'un organisateur. Non, je crois pouvoir l'affirmer, non, ce ne sera pas M. Frédéri Mistral qui arrachera la Provence au joug des Francimans, ces Autrichiens de Paris. Il sera tout au plus caporal de musique dans le régiment des nouveaux Marseillais, émancipateurs du provençal et de la Provence.

Mais si cette héroïque tentative d'émancipation ne réussit pas, si la Provence demeure française malgré le génie de ses Tyrtées, qu'arrivera-t-il ?

Je ne crois pas trop m'engager, madame, en promettant d'avance à ces nobles rebelles la clémence et la magnanimité de la France. Comme la langue provençale est impérissable, on donnera aux troubadours, en toute propriété, l'île de Porquerolles ou l'île Sainte-Marguerite, et dans cette île bienheureuse, plantée de mûriers et de micocouliers, ils chanteront de siècle en siècle, sur le tambourin et sur la viole d'amour, les merveilles de la Nouvelle-Provence.

III

Je reviens à *Mirèio,* non pour analyser, non pour discuter cette prétendue épopée provençale (je serais vraiment confus d'avoir pris un seul instant le ton sérieux en pareille circonstance); mais pour caractériser d'un seul mot cette ambitieuse rapsodie.

On vous avait dit, madame, que ce livre était l'œuvre d'un Homère. Votre Homère provençal, je connais son vrai nom : il s'appelle Bitaubé.

Que la petite Phanette me pardonne !

—

LA LITTÉRATURE

ET

LES ARTS LATÉRAUX

LA LITTÉRATURE

ET

LES ARTS LATÉRAUX

—

A M. Auguste P.-Malassis.

J'ai beaucoup rêvé, beaucoup médité devant les œuvres d'Ary Scheffer. Et naturellement j'ai souvent pensé à vous, mon ami, dans les galeries improvisées de l'hôtel d'Herford. Vous aimez tant ce qui est singulier, rare et curieux !

En littérature, en art, en philosophie, en science, dans le présent et dans le passé, dans le monde des faits et dans celui de l'imagination, vos goûts de dilettante un peu dédaigneux vous éloignent invinciblement des œuvres accomplies, générales, classiques, incontestables, ces triangles rectangles ou ces carrés parfaits de l'esprit humain. Au *Sublime* régulier ou au *Beau* sphérique, vous préféreriez, je crois, une simple divination du *naïf,* ou le premier trait de l'*exquis.* Un dessin vous plaît mieux qu'une peinture, un croquis ou une ébauche qu'un dessin. Vous adorez les émaux,

les majoliques, les faïences; vous chérissez avec passion tout ce que j'appelle l'Art latéral.

Ce sont là vos goûts, je le sais; mais est-ce bien de vos goûts que vous tirez votre esthétique? seriez-vous de ceux qui soutiennent qu'il n'y a pas d'Arts latéraux, que tous les arts se valent en ce monde, ou plutôt qu'il n'y a qu'un Art qui est l'ART?

L'étude attentive des œuvres d'Ary Scheffer est venue confirmer dans mon esprit cette conviction raisonnée, que, parmi les Arts, un seul, la Poésie, l'Art littéraire, est l'Art suprême, et que tous les autres sont des Arts latéraux.

Je ne combats pas vos goûts, mon ami; mais je m'attaque aux opinions des gens d'esprit qui auraient la fantaisie de prendre ces goûts-là pour de vrais principes d'esthétique.

I

La prééminence de l'Art littéraire sur les autres arts n'est pas une invention de pédant. C'est une idée juste, quoique fort ancienne. Il a fallu des tempêtes de lyrisme nébuleux pour obscurcir une notion aussi philosophique, aussi éclatante d'évidence. Nous avons traversé des époques où la littérature se sentant presque morte, et ne voulant pas mourir, se levait toute fiévreuse de son lit d'agonie, courait au hasard devant elle, changeant de séjour, changeant de climat, changeant d'air et de patrie, se dépaysant en un mot pour tâcher de revivre. Elle envahissait alors le domaine

des Arts latéraux, décidée à les piller, à les mettre à sac pour subsister. Les envahisseurs revenaient, en effet, avec un riche butin de couleurs, de sons, de lignes et de formes. La littérature avait son jour de Pâques ; elle ressuscitait, dit-on, mais elle ressuscitait défigurée : toute pittoresque, sculpturale et musicale. Elle était devenue, hélas ! le premier des Arts latéraux. Elle revivait pourtant, grâce à la fièvre, grâce à la fantaisie, grâce à l'empirisme, par une espèce de transmutation ou de transfusion.

Cette crise passée, la littérature a repris son caractère. Elle demeure le premier des Arts, parce que la pensée écrite est seule capable de parler directement aux esprits et d'y former cette libre personnalité qui dispose souverainement d'elle-même et du monde. Les Arts latéraux gardent le rang inférieur, parce que nécessairement ils s'adressent aux sens pour arriver à l'intelligence. Et les sens ne sont pas pour eux comme pour la littérature de courtes antichambres, de petits canaux, des escaliers à trois marches, des cordons de sonnette toujours agitée et immédiatement obéie. Ce sont des êtres qu'il faut charmer pour eux-mêmes, des ministres qu'il faut absolument séduire avant d'aborder le souverain.

On regarde un tableau, une statue ; on écoute un chant ; et si les yeux ne sont pas charmés, si l'oreille n'est pas ravie, l'attention de l'esprit n'est pas même éveillée. Lit-on un poëme ou un roman, le plaisir des yeux n'est rien ; s'il y a une impression de bonheur à goûter, elle court d'abord à l'esprit, d'où elle se répand quelquefois sur les sens. La littérature ne peut

ressembler à un art latéral que sous la forme dramatique. Au théâtre, la pensée écrite redevient couleur et son, musique et tableau. Il faut l'écouter ou la voir en un instant. Elle frappe directement les sens par la figure, la voix, la diction, le mouvement des acteurs; elle les séduit par l'illusion de la mise en scène et le pittoresque mirage du décor. L'esprit n'est qu'indirectement excité; il reçoit presque toujours l'impression littéraire par une impression sensuelle. Aussi, quoi qu'on en puisse dire, le drame m'a toujours paru une forme inférieure de la pensée. C'est une littérature vraiment faite pour amuser des intelligences blasées ou candides, un pur divertissement de l'adolescence et de la vieillesse : art latéral comme la peinture, comme la sculpture, comme la musique ! Et ce simple rapprochement suffit pour définir le vrai caractère des arts latéraux : tout art latéral est un art extérieur, un art de spectacle. La littérature est la vie même de l'esprit, son aliment naturel, son ambroisie, et j'ajouterais presque sa communion directe avec le Beau.

Mais pourtant il y a de grands artistes, me direz-vous, il y a des peintres, il y a des sculpteurs, il y a des musiciens, il y a même des architectes qui marchent les égaux des grands poètes.

Qu'il y ait aujourd'hui de semblables artistes, j'en doute. Qu'il y en ait eu autrefois, j'en conviens, et j'expliquerai tout à l'heure cette anomalie. Qu'il en survienne encore après notre époque, le fait est possible autant qu'un miracle, et c'est toujours un miracle d'avoir du génie.

L'homme de génie et le grand artiste (on confond.

trop souvent ces deux termes) diffèrent autant l'un de l'autre qu'une force naturelle diffère d'une force libre et qui se connaît. Le génie, c'est la foudre, c'est le torrent, c'est la tempête, c'est le vol de l'aigle, c'est l'éruption du volcan, c'est le jaillissement spontané de la lumière, c'est l'inévitable projection d'un astre dans l'infini ; c'est en résumé le jeu sublime et presque fatal d'une des grandes énergies inconscientes de l'univers. L'art est une libre culture de l'esprit humain, ou, si vous l'aimez mieux, sa libre conquête; il fonde une tradition et la suit, il thésaurise sans cesse et se perpétue dans le monde, tandis que le génie est une manifestation isolée, une explosion, une détonation, un pur accident.

L'homme de génie m'étonne sur terre comme un admirable étranger : il ne m'intéresse et me touche, il ne me paraît aimable et ne me devient cher qu'au moment où il s'unit à l'humanité par la tradition de l'esprit humain, c'est-à-dire par l'Art.

Vous voyez bien maintenant que la plupart des vrais artistes, hommes de génie ou non, appartiennent surtout aux lettres; car, par la philosophie, par la religion, par la poésie, par la libre discussion, elles seules ont établi la tradition de l'esprit humain, elles seules peuvent créer des hommes, de grands hommes !

Les grands hommes de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, de la musique, c'est la pensée écrite qui les a faits !

Comment se peut-il donc, me demanderez-vous, qu'au lieu de peindre et de sculpter, de chanter et de bâtir, ces grands hommes n'aient point écrit ? Que ne

laissaient-ils à leurs pieds l'outil de l'art latéral pour serrer entre leurs doigts ce rien miraculeux, la plume, instrument tout-puissant de l'art direct, de l'art souverain, du grand art? Comment expliquez-vous Phidias, Michel-Ange, Raphaël, Léonard de Vinci? Comment traitez-vous les divins architectes des temples grecs et les auteurs inspirés des églises chrétiennes?

Par ces glorieuses exceptions vous me fournissez de sublimes alliés, qui m'aideront puissamment à gagner ma cause, en m'indiquant dans le passé le côté historique de la question, dont je n'ai montré jusqu'ici que le côté philosophique.

II

Laissons Phidias et l'art grec. Il serait tout à fait oiseux de rappeler le caractère purement religieux, allégorique et héroïque des arts latéraux à Athènes, depuis l'époque d'Orphée jusqu'au siècle de Périclès. Les temples s'élevaient, les statues jaillissaient du marbre, les rhapsodes chantaient, les acteurs déclamaient aux sons de cette lyre merveilleuse qui des mains d'Orphée avait passé dans celles d'Amphion. La langue des arts était un accord plastique : elle se réalisait d'abord par les hiéroglyphes d'Egine, et plus tard par cette lumineuse écriture d'Athènes, toute faite de caractères humains divinisés. Les lignes et les figures étaient des paroles musicales que le peuple écoutait, pour ainsi dire, du regard. Le peuple était artiste, il n'était pas littérateur, ni philosophe, ni poète. L'écri-

ture proprement dite n'était lue et les lettres comprises que par les hommes libres : l'aristocratie, Alcibiade et les siens.

Les Romains, après la conquête de la Grèce, emportèrent à Rome ses arts avec ses dieux. La tradition attique ne fit que s'affaiblir en changeant de patrie. Nous connaissons la littérature latine : il n'y a vraiment pas d'arts latins. Quelles gloires comparer, dans les arts latéraux qui n'ont jamais mieux accusé leur infériorité, aux noms immortels de Virgile, de Tacite, de Lucrèce, de Cicéron? pas un artiste romain n'a laissé dans l'histoire la trace brillante d'un Roscius.

Au moyen âge, les arts latéraux redeviennent nécessairement allégoriques. Ils sont pour la foule un moyen d'initiation et d'émancipation. L'artiste expliquait alors plus librement sa pensée sur les murs d'une église que le philosophe ou le poète sur son parchemin. On ne brûlait ni les tableaux ni les statues; on brûlait les écrits et même les écrivains, impitoyablement livrés au bras séculier et au bras régulier. Dans le silence ou le péril de la pensée écrite, les artistes avaient le rôle de fabuliste, et le peuple, qui ne savait et ne pouvait pas lire, comprenait à merveille la moralité de leurs fictions.

Le seizième siècle vint rendre pour toujours à la littérature l'influence universelle, la primauté. Dans sa préface de la *Double Vie*, M. Charles Asselineau a très-bien caractérisé cette révolution; je ne saurais mieux faire que de rappeler ses propres paroles sur un sujet qu'il a éclairé en y touchant presque sans y songer. « Les arts n'ont pu être un moyen de propagation

d'idées que tant qu'ils ont été le langage par excellence. Les bas-reliefs des cathédrales, et, au dernier terme de cette période historique, les peintures de Michel-Ange ont pu être un moyen d'enseignement pour un public qui ne savait pas lire. Du jour où les hommes eurent trouvé un moyen direct et expéditif de se communiquer leurs pensées, les arts ont été dépossédés de toute mission d'enseignement, soit religieux, soit philosophique... C'est la conséquence capitale de la découverte de l'imprimerie d'avoir *remis tout en place* et d'avoir si bien limité le domaine de chaque art qu'il ne puisse plus en sortir et envahir celui de l'art voisin qu'à la condition de se suicider. Désormais l'architecte n'a pas d'autre mission que de bâtir ; il n'écrit plus de ces textes de pierre qui tourmentaient l'esprit comme des énigmes. L'architecture a perdu sa symbolique. Nous ne demandons plus au sculpteur que de belles figures et de belles formes ; au peintre, que la magie de l'art et l'intensité de l'*impression.* »

Au seizième siècle, M. Charles Asselineau a raison, *tout est remis en place*, et si de grandes individualités se révèlent encore dans les arts latéraux, c'est qu'elles sont le produit accumulé, le résumé suprême et l'adieu des siècles du moyen âge, illuminé par les clartés de la Renaissance et de la Réforme. Cent ans plus tard, Michel-Ange, Léonard de Vinci, Raphaël, auraient perdu leur grandeur ou renoncé à leur art pour l'art souverain.

III

Ce pauvre Ary Scheffer, cette jolie âme en peine, a eu le terrible malheur de croire à la toute-puissance des arts latéraux. Quand il vit la poésie descendre jusqu'à la peinture, il s'imagina que la peinture pouvait s'élever jusqu'à la poésie.

Tout concourait d'ailleurs à fortifier cette illusion dans l'esprit des jeunes artistes nés sous la Restauration et vers les premières années du règne de Louis-Philippe. Un mot à la mode, celui d'artiste, enfermait alors les plus vastes ambitions de la jeunesse intelligente. Etre un grand artiste ! Quel rêve ! On eût volontiers appelé les meilleurs écrivains des *artistes de la pensée*, comme on les appela *ouvriers de la pensée* en 1848. Et ce qui est bien caractéristique, au lieu d'en être blessés, les écrivains auraient sans doute accepté le sobriquet avec reconnaissance. Ne donnaient-ils pas toujours le génie, la beauté, la puissance, l'amour, à ce personnage divin, l'artiste, dans leurs poésies, dans leurs drames, dans leurs romans ? Quand un pianiste passait grand homme, un peintre avait parfaitement le droit de se regarder comme un dieu. Chaque année l'artiste avait son temple, où des écrivains de beaucoup de talent et de beaucoup d'esprit (quelquefois des poètes, hélas !) venaient régulièrement officier, avec la plus touchante modestie, apprenant par leur exemple au public les belles façons de s'agenouiller devant l'idole. Les *comptes-rendus du Salon* étaient de vraies

hymnes en l'honneur du dieu nouveau, l'artiste! Le culte alla si loin que les fidèles voulurent un beau jour voir leur dieu à l'œuvre sur les planches d'un théâtre. Benvenuto Cellini, sous les traits de M. Mélingue, exécuta une statue devant le public.

La plupart des artistes contemporains ont souvent répété, à leur insu, le tour de force de M. Mélingue. Ary Scheffer lui-même, malgré la délicatesse native de son esprit, a conçu presque toutes ses œuvres en vue du théâtre. Les yeux de ses personnages, régulièrement fixés au plafond ou à l'horizon, semblent mimer avec une singulière intensité la fameuse exclamation des mélodrames : « Merci, mon Dieu! » Leurs attitudes, leurs mouvements, leurs gestes, sont réglés et disposés comme si le peintre, régisseur et metteur en scène, avait obtenu ces beaux résultats pour une première représentation, après un grand nombre de répétitions mystérieuses. Le centre de ces compositions est en lui, et chaque figure a l'air de demander avec anxiété si elle est bien à sa place, si elle exprime l'action préconçue, si elle rend l'effet calculé. On ne sait sous quel jour et sous quel angle examiner tant de portraits sans vie, tant de tableaux sans lumière, sans perspective et sans réalité. Il faudrait une optique particulière, un éclairage de féerie, quelque chose comme une rampe de théâtre accompagnée de feux de Bengale.

En voulant échapper aux conditions de son art, en cherchant à être un penseur, un rêveur, un philosophe et un poète, Ary Scheffer, comme Delaroche, n'a réussi qu'à traduire faiblement sur la toile des scènes

de drame, des figures de poëme et des tableaux de roman. Les titres de ses œuvres, empruntés à Byron, à Shakespeare, à Gœthe, à Dante, appellent naturellement le public habitué à courir vers l'affiche où s'étalent des noms éclatants. Voici Faust, se dit-on, voici Marguerite, voici le Giaour et le roi de Thulé, voici Paolo et Françoise de Rimini. Hélas! après un moment de surprise, comment ne pas se sentir inquiet, dépaysé, mystifié, dupé? On a devant soi les vignettes d'un livre, et le livre est absent. Toute proportion gardée, c'est Tony Johannot sans Lamartine. Le spectateur aurait besoin d'une mémoire de Nestor pour compléter à l'instant son impression.

Quand Ary Scheffer ne traduit pas directement les poëtes, il applique fatalement à la peinture les procédés de la poésie. Voyez, par exemple, l'*Amour divin* et l'*Amour terrestre, Saint Augustin* et *Sainte Monique*, les *Douleurs humaines se transformant en prières*, etc. ; ne sentez-vous pas que ce sont encore des vignettes, mais des vignettes faites pour des poëmes qui n'existent pas, que le peintre a rêvés, que vous voudriez absolument connaître, et que, par malheur, vous ne pouvez pas même imaginer?

L'esprit d'Ary Scheffer est là tout entier ; c'est d'ailleurs, sauf quelques exceptions, l'esprit qui domine aujourd'hui, avec moins de recueillement, d'élévation, de goût ou de finesse, parmi les artistes les plus renommés de nos Expositions périodiques. On reconnaît Théophile Gautier derrière Gérôme, Brizeux sous Hébert, Champfleury à côté de Courbet, et Arsène Houssaye près d'Hamon. Oui, les arts latéraux se trompent

à ce point sur leur caractère spécial, que MM. Champfleury et Houssaye sont devenus des inspirateurs !

La méprise est lourde, vous en conviendrez. Mais à qui la faute, je vous prie? Les artistes, flattés dans leur vanité par les écrivains, ne prennent plus la peine d'étudier, de comparer, de s'orienter, de réfléchir ; ils ont une grande vertu d'inertie qui met leur conscience en repos : ils ont la fatuité de l'ignorance.

— Ary Scheffer n'était pourtant pas un ignorant ?

Ah ! mon cher ami, entendons-nous. *Cette jolie âme en peine* fut très-innocente, en effet, du péché d'ignorance grossière. Ary Scheffer était lettré (qui en doute ?) et même trop lettré. Il connaissait la littérature contemporaine et les étrangers qu'elle aimait : Dante, Byron, Gœthe, Shakespeare. On peut se demander pourtant comment il a traduit ses chers poètes. Je crois, pour ma part, que la science lui a manqué autant que le sentiment ; il a souvent fait de l'ode une romance, il a évidemment traduit ses auteurs pour les spectateurs du Gymnase et de l'Opéra-Comique, gens lettrés, si l'on veut, mais d'un goût médiocre et d'une fausse sensibilité.

Ce qu'il ignora toujours ne s'apprend guère, d'ailleurs, ou s'apprend tout d'un coup. Il y a, j'en suis sûr, une ignorance innée comme il y a une science innée. Certains yeux voient juste et loin dès qu'ils sont ouverts. D'autres ont beau s'ouvrir et se tourner vers le ciel, même armés de lunettes, ils ne verront rien, ou verront fort peu et fort mal. Ary Scheffer avait la vue délicate et faible ; tous les sens de son esprit

étaient transposés. Il fit œuvre semi-littéraire en peinture ; il transposa.

Quelques bonnes âmes trouveront ce jugement sévère. Malgré les plus tendres sympathies pour la mémoire d'Ary Scheffer, j'ai dû caractériser nettement son esprit, l'esprit de ses œuvres, qui domine aujourd'hui, je le répète, parmi les artistes, et qui a énervé ou faussé le goût du public.

Artistes et public, transposeurs !

IV

Sur cette question : De la Littérature et des Arts latéraux, je pourrais, mon ami, m'*espacer* encore tout à mon aise, comme dit Saint-Simon. J'aurais encore beaucoup à développer en long et en large ; mais il existe assez de professeurs à Paris qui nous développent et nous pillent à la fois. Ne faut-il pas que tout le monde vive ?

Je préfère me résumer en une phrase et conclure en trois mots. On amplifiera plus tard, vous verrez.

La littérature, étant le premier des arts, doit nécessairement exercer une influence sur les arts latéraux : les paysagistes modernes n'existeraient pas sans Jean-Jacques et ses fils.

L'artiste proprement dit ne peut conquérir son titre d'homme que par les lettres : qu'il respire donc l'atmosphère littéraire, et qu'après cela il soit libre.

Rien ne vaut dans les arts que la liberté ayant conscience d'elle-même.

Quant à nous, écrivains, gardons la primauté rigoureusement. Cela est essentiel pour notre art et tout à fait nécessaire aux arts latéraux.

—

DEUX

ECRIVAINS ROMANESQUES

I

M. JULES DE LA MADELÈNE

—

A M. Barbey d'Aurevilly.

Annoncez avec moi, mon cher d'Aurevilly, une bonne nouvelle à ceux qui ne lisent pas de romans : voici un roman qu'ils liront, parce qu'il est vraiment romanesque. Le *Marquis des Saffras* a pour moi le rare mérite de ces œuvres littéraires qui, grâce au milieu où elles sont placées, au goût élevé qui les soutient, au talent de l'auteur qui les anime, ressemblent à un palais aérien, à une île flottante, à une oasis enchantée. Dès qu'on veut y pénétrer, il faut bravement quitter le sol, ou se détacher des continents, ou franchir les déserts. L'effort et la grâce sont nécessaires pour aller contempler de près ces coins de paradis. Je n'ai jamais compris, pour ma part, ce qu'on pourrait appeler les *romanciers sur place ;* et j'entends par là ceux qui, manquant d'imagination, ou, pour parler scientifiquement, de puissance motrice, déroulent leurs plats ouvrages aux pieds du lecteur immo-

bile, comme des cartes de géographie. Ils n'ont jamais soupçonné, ils ne soupçonneront jamais, ces piètres inventeurs, que la première condition du romanesque, c'est l'ébranlement soudain de l'auteur, de son œuvre et du lecteur, qui appareillent à la fois et partent ensemble, sur un signe de l'imagination, pour la merveilleuse contrée de l'inconnu. Qui dit roman et qui dit poésie suppose immédiatement voyage, essor, ascension, aventures de l'esprit et départ de l'âme. Vous avez beau peindre des réalités présentes, si vous avez de l'imagination, ces réalités brisent leur cadre et s'envolent à l'horizon, où le public, arraché de son siége, doit aller les rejoindre à travers les profondeurs lumineuses des grandes perspectives. Quel écrivain ou quel artiste ne sait qu'un roman parisien, qu'un tableau parisien, doivent apparaître au zénith ou à l'horizon de Paris ? Ce grand voyageur romanesque, Balzac, voyageait autant et faisait autant voyager le lecteur, dans ses scènes de mœurs parisiennes, que lorsqu'il allait en expédition dans les provinces, que s'il fût allé en découverte dans les mers du Nord : Balzac avait au plus haut degré la puissance motrice, l'Imagination !

Les hommes réellement intelligents n'ont pour les romans tant de mépris que parce qu'il ont presque toujours eu affaire à des *romanciers sur place,* à des *romanciers de place,* si l'on veut; de purs charlatans, fils de charlatans, de frivoles bavards, des improvisateurs qui ruminent, des comédiens sans génie, mais non pas sans école et sans mémoire. Lire de tels romanciers, à quoi bon ? Ne vaut-il pas mieux aller au spectacle écouter négligemment leurs égaux, que du

moins on ne lit pas, les auteurs dramatiques de la Porte-Saint-Martin, des Variétés, de l'Odéon et même du Théâtre-Français ?

M. Jules de la Madelène est un homme d'imagination : je le vois, dans le monde littéraire, parmi ces rares élus que j'appelle les Princes du sang. Il en a la douce fierté, l'autorité calme, le sourire persuasif, le regard pénétrant et clair. Sur ses terres, il est souverain. Mais avant de rentrer dans son Ithaque, il a visité, comme Ulysse, les pays et les nations, les hommes et les choses de ce monde. Il s'est passionné, il a senti, il a imaginé, il a vécu. Je n'ai pas appris qu'avant de vivre il ait essayé de régner. J'affirmerai simplement, pour parler sans figure, qu'avant d'écrire des romans, il a voulu être un homme, et qu'il n'est pas venu tout exprès de sa province à Paris pour être un romancier patenté, assermenté, improvisé, n'ayant jamais fait vœu, que je sache, de débuter dans la vie par une sottise. Comme les hommes du XVII[e] siècle et du XVIII[e], qui n'avaient point sur leur maison enseigne de *spécialiste*. M. Jules de la Madelène a passé résolûment par les études les plus diverses, affolé de poésie, curieux de science, épris de philosophie, d'histoire, de politique et même de théologie. Tout cela, dira-t-on, pour aboutir à faire des romans ? Et l'on sourira de compassion : car les niais ont leur fatuité, les ignorants leur superbe ! Eh bien ! oui, pour faire aujourd'hui des romans, comme autrefois des tragédies, il n'est nullement indifférent d'apporter à son imagination, si puissante qu'elle soit, un trésor incorruptible de vie philosophique et morale. Quand on a formé en soi le mora-

liste, le philosophe et même le *citoyen* (un vieux mot qui signifie encore quelque chose), on a grande chance, si l'on est bien doué pour les arts, de devenir un esprit sincère, par cela seul qu'on est un homme convaincu et bien avisé.

Un esprit sincère ! La chose est rare, et pourtant la personnalité, qui est l'originalité en germe, ne saurait exister sans la sincérité. Donnez-moi quelques esprits sincères, au milieu de cette cohue d'esprits menteurs ou imitateurs, et je réponds que l'avenir littéraire est assuré. Ils auront la passion, ils auront l'ambition, ils auront le courage, ils auront la vie. Croyez bien que tout d'abord ils étonneront le public ; mais on les écoutera plus tard, on les suivra, on sera forcé d'entrer en lutte ou en amitié avec eux. Il y aura nécessairement entre ces écrivains et les lecteurs intelligents des pactes sympathiques et de francs duels, il y aura correspondance, dialogue, entretien, et, par conséquent, existence commune et commune destinée.

C'est avec une profonde joie que j'ai reconnu dans M. Jules de la Madelène un de ces esprits convaincus, déniaisés, personnels et sincères. Opinions et sentiments, antipathies et sympathies de l'intelligence, croyances et doutes de l'âme, tout est bien de lui dans son œuvre, qui n'est cependant nullement didactique, nullement démonstrative. Le *Marquis des Saffras,* au contraire, se distingue par un caractère charmant de naïveté poétique. Il y a dans le développement du roman, dans les nombreux épisodes groupés autour de l'action principale, dans les physionomies et les rôles des personnages qui le traversent, une grâce d'aban-

don, une vivacité ou une lenteur d'allures, quelque chose de libre et de capricieux : le naturel enfin, mais le naturel comme on peut l'entendre en supposant une intelligence bien douée et bien ordonnée. Plus d'une fois, en tournant les pages du livre, il m'est arrivé de songer à Walter Scott, ce beau lac tranquille au haut des montagnes, si lumineux, si limpide, si purement encadré par les lignes du ciel et des monts; cette noble coupe d'eau vive qui déborde et s'épanche au hasard, c'est-à-dire en suivant sa pente, en se frayant de tous côtés des routes mobiles, tantôt renversant les obstacles et tantôt les embrassant à loisir pour les surmonter sans bruit.

Se rappeler l'auteur d'*Ivanhoé* en admirant l'auteur du *Marquis des Saffras,* ce n'est pas du tout affirmer que celui-ci procède de celui-là, qu'il l'a imité ou copié. Non, certes ! Ce serait tout au plus laisser voir, dans ce miroir supérieur de la réalité où chaque œuvre d'art se reflète, un certain air de famille entre deux figures littéraires. M. Jules de la Madelène a déjà, comme je l'ai dit, sa physionomie distincte : rien d'anglais ni d'écossais n'a jamais atteint cette frémissante nature de Français du Midi. Le style, la pensée, l'ordonnance, les caractères, tout accuse dans le *Marquis des Saffras* le pays, la race, la langue, l'esprit, le sentiment des légitimes héritiers de Rome et d'Athènes. M. Jules de la Madelène est resté le fils de cette mobile nation qui, malgré ses voyages et ses alliances à l'étranger, malgré ses glorieuses campagnes romantiques en Angleterre et en Allemagne, représente invinciblement dans le monde moderne le type éternel du peuple classique,

ou, ce qui est la même chose, du peuple universel. Cette fidélité au sol et même au terroir, à nos vraies traditions, à nos vraies origines, ce n'est ni vous ni moi qui l'en blâmerons. Malgré la diversité de nos goûts et de nos idées, nous pensons tous deux que le sens philosophique et poétique de la tradition nationale ne s'effarouche sottement d'aucune nouvelle tentative de l'esprit. Nous aimons toutes les hardiesses en littérature, excepté les hardiesses à reculons, n'en déplaise aux derniers traînards d'une génération éteinte, qui, pour apprendre les jeux de l'audace, regardent pieusement sauter les écrevisses.

M. Jules de la Madelène appartient à la génération nouvelle : il en a les dons et l'empreinte. Toute rhétorique lui déplaît, même sous forme d'effusion lyrique. Ce qu'il aime avant tout (son livre le prouve), c'est une langue précise et souple, vivante, portant haut la pensée, et la chassant au loin devant elle, comme la poudre enflammée chasse les balles. Aucun moule littéraire : les derniers sont aussi anciens que les plus anciens. Aucun formulaire d'école, aucun modèle à proclamer ou à reproduire ; l'indépendance absolue de la nature personnelle, de l'imagination affranchie se déployant à la clarté de l'intuition critique comme cette impérissable liberté humaine qui s'exerce et combat sous le rayon de la prescience divine.

Imagination et critique, le *Marquis des Saffras* a ce double attrait ! Une veine d'ironie circule dans ce roman que l'imagination a bâti de ses doigts de fée. Mais je me hâte d'ajouter que l'ironie de M. de la Madelène semble toute faite de compassion. C'est le sourire à

peine moqueur, spirituel et attendri, de la Charité française, une vertu chrétienne que les sots charitables ne connaîtront jamais.

Vous avez sympathiquement lu le *Marquis des Saffras,* et vous en avez parlé à merveille, cher Barbey. Je viens d'en relire tous les épisodes, et je demeure ravi. Qu'ils sont amusants, les Esperit et les Cendric; que la tante Blandine est bizarre, et que la Damiane est touchante! Il serait curieux de montrer ces sauvages raffinés et brutaux, athlétiques et subtils, à un Parisien de Paris. Que dirait-il de ces êtres singuliers? les regarderait-il comme des compatriotes? Je ne le crois pas. Il devinerait vite, après quelques mouvements de surprise, de curiosité, d'effroi ou du moins d'inquiétude, que les personnages de M. Jules de la Madelène sont des Provençaux du Comtat, élevés comme sous l'ancien régime en terre papale. Ces gens-là, quoique bons chrétiens, ont le diable au corps. M. Jules de la Madelène a réuni dans un cirque romain, à Lamanosc, une demi-douzaine de ces originaux, et il leur a donné des gens du Nord et des méridionaux francisés à dévorer. Les lions de Vaucluse se sont élancés : il ne reste plus trace de leurs victimes.

Gloire donc à Lamanosc, cher critique! Et puisque La Madelène s'en est allé devers Avignon, languissant et souffrant, prions tous les deux son Esperit, Esperit de la lune, Esperit le fou, de lui mettre en bouteille l'air et le parfum du pays. Esperit le guérira, j'en suis sûr, et nous le renverra bientôt plein de santé, plein de vie et de joie.

P. S. Hélas ! mon ami, au moment où je vous exprimais cette espérance qui était aussi la vôtre, la Mort détruisait, d'un seul coup, tout un avenir de féconds labeurs et de chaste gloire. Il ne nous reste plus de ce pauvre Jules de la Madelène qu'un beau souvenir à honorer et à aimer.

II

M. CHARLES ASSELINEAU

—

A M. Charles Baudelaire.

Ami circonspect et hardi, cher auteur des *Fleurs du Mal*, que je vous sais gré d'avoir jugé avec calme, et loué résolûment les pages romanesques de notre ami commun, Charles Asselineau ! J'ai relu avec soin, depuis que vous en avez dit votre sentiment, ce livre mystérieux de la *Double vie*, et comme les « Chut ! chut ! » du critique Harpocrate n'ont jamais été mon fait, je ne cacherai rien de mes impressions ; les voici.

Ce recueil de nouvelles est bien nommé : l'idée qui le traverse et l'éclaire se résume parfaitement dans le titre du livre. Oui, la *Double vie*, je ne crois pas me

tromper, cela signifie les deux modes d'existence complexe qui, s'il était possible de les isoler l'un de l'autre, s'appelleraient : le premier, la vie de la nécessité et de la réalité ; le second, la vie de l'aspiration et du désir.

Il faut prendre en pitié, mon cher Baudelaire, les tristes créatures incapables d'exister doublement : ce sont des fractions d'homme. Je félicite au contraire, malgré leur périlleuse destinée, les êtres intelligents qui ont reçu dans leurs mains, allumé par les deux bouts, le flambeau de la vie : ce sont les élus de l'humanité. L'existence positive, mathématique, disciplinée, sociale, en un mot, leur réserve, il est vrai, de poignants supplices ; mais aussi que de célestes jouissances ne trouveront-ils pas, ces martyrs, dans l'existence imaginaire, contemplative, idéale et divinement personnelle !

Nulle passion humaine, qu'elle vienne de la tête ou du cœur, qu'elle agite le sang ou les nerfs, qu'elle s'attaque à la jeunesse ou à la maturité, ne vaut sérieusement la peine d'être fêtée ou combattue si elle ne contient un élément mystique. Il y a du mysticisme dans l'amour, il y en a dans l'avarice, il y en a dans l'ambition ; il y en a beaucoup, oui, beaucoup, dans l'irrésistible passion qui force les portes dorées de la science, de l'art, de la poésie. Sans un peu de mysticisme, point d'art : le monde appartient à l'industrie. Pour inventer les chemins de fer, il suffira d'un castor à deux pieds qui ait du génie. L'humanité seule, j'entends l'humanité divine et terrestre, garde le privilége de la double existence, de l'existence complète. Elle en souffre sans repos comme elle en jouit sans terme. Jusque sous la

baguette des huissiers, elle retient le pouvoir de se réfugier dans l'absolu; au milieu des fades vapeurs d'un maigre pot-au-feu, elle songera héroïquement à la pierre philosophale; en menant à l'autel je ne sais quelle stupide fiancée, elle épouse, comme Faust, la beauté parfaite, Hélène, qui suscita la guerre de Troie et qui inspira l'Iliade. Et parfois, n'est-ce pas? un reflet merveilleux de l'adorable fantôme vient subitement ennoblir cette bonne Marguerite ou Charlotte, dont la stupidité morne se change en poétique et radieuse candeur.

Ah! la double vie, la double vie! qui pourrait en raconter les épisodes sans fin? Qui saurait en décrire tous les phénomènes délicats, fugitifs, compliqués, souvent contradictoires? Un grand moraliste doublé d'un grand romancier qui serait un grand poète, un homme à triple génie, mon cher, je doute qu'il pût y suffire! Dans le secret de la méditation, nous nous efforçons, tous tant que nous sommes (et après combien d'illustres devanciers!), nous nous efforçons de transcrire une page de ce beau livre, souvent regardé comme un grimoire. Et si nous réussissons à l'épeler seulement, c'est presque de la gloire qui nous revient: c'est toujours, du moins, un bonheur d'esprit, une pénétrante et douce consolation pour l'âme. Soyez donc les bienvenues, aimables Nouvelles, dont le titre seul, ce titre plein de clartés mystérieuses, éveille soudainement la fibre mystique.

La *Double vie*, M. Charles Asselineau l'a pratiquée et l'a aimée comme la pratiquent et l'aiment tous les hommes d'élite nés ou naturalisés Parisiens. Il l'a étu-

diée sur le vif, c'est-à-dire sur lui-même, à cette période de la jeunesse où chacun de nous se sent et se retrouve dans ce vers de Lamartine :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

De là vient que son livre est une sorte d'autobiographie morale ; et comme l'auteur a subi pour son compte les nécessités de la vie sociale, comme il a eu les aspirations et les rêves de ses jeunes contemporains, l'œuvre est devenue générale en demeurant personnelle ; ou, en d'autres termes, elle fait palpiter dans le cœur de l'individu toute une série de sentiments qui appartiennent à l'humanité. Les phénomènes de la *Double vie* ont beau, en effet, se localiser, ils sortent du domaine de l'exception, ils se rattachent étroitement au fond même de la nature humaine, et jamais peut-être aucune époque de l'histoire ne les a connus aussi bien que notre temps. Quand l'existence sociale est frappée d'uniformité, l'individu intelligent est contraint à se créer une vie d'aspiration. La difficulté d'exister purement et simplement ayant pris de nos jours un caractère universel, le nombre des individus intelligents qui se réfugient dans le rêve atteint nécessairement un chiffre très-élevé. Que de gens ont vécu de la double vie sans le savoir ! Mais il ne s'agit ici que de ceux qui en vivent sciemment, et ceux-là sont encore assez nombreux, quoiqu'ils forment l'élite de l'humanité, pour fournir à M. Charles Asselineau une légion de lecteurs.

Dans ce livre plein d'unité, quoique très-divers, c'est à peine si quelques pages d'agrément, les *Promesses*

de Timothée, le *Plus beau temps de la vie,* le *Presbytère,* semblent compromettre l'unité de pensée. Elles me font l'effet d'intermèdes de musique ou de danse qui ne contrarient nullement l'impression croissante du drame. Je suis au théâtre d'Hoffmann ; on y joue la *Double vie* en plusieurs tableaux. Quelques vagues mesures à l'orchestre, quelques pas gracieux sur le devant de la scène, me reposent les yeux et l'esprit ; je regarde et j'écoute à demi comme un enfant qu'on berce ; je souris au lustre, et j'attends.

Dès le commencement du drame, chacun reconnaîtra, j'en suis sûr, malgré la généralité de la donnée, les phénomènes singuliers de double vie qui se rapportent à ses instincts, à son caractère, à ses études, à ses rêves personnels. Le Michel Horter (*Cabaret des Sabliers*) diffère absolument du personnage principal de l'*Auberge,* du visiteur fugitif qui enchante la bonne madame Hauptmann, l'hôtelière allemande de Lauenbourg. Je pourrais noter les mêmes différences entre ce dernier et le jeune docteur qui figure dans une autre nouvelle (la *Jambe*). Et pourtant quel air de famille ! On les croirait frères ou cousins. Et le Théophile Miller du *Mensonge?* je parie hardiment qu'il deviendrait sans effort l'ami du fantastique Malis (*Enfer du musicien*). Tous ces personnages ont un trait commun qui efface au premier aspect leurs dissemblances : ils ont la peur ou le dégoût de la réalité, ils rêvent !

Quelquefois le rêve ne fait qu'apparaître comme une aurore. Madame de Boisguyon, une fille pieuse, adore un *mauvais sujet,* M. de Lévi, qui s'en va partir pour

les Grandes-Indes. A quoi tient-il que M. de Lévi reste ou que sa mystique amoureuse parte avec lui? Un sentiment d'angélique pudeur retient le mot décisif sur des lèvres virginales : la nécessité prononce son arrêt, et voilà un cœur brisé, la merveilleuse vision s'évanouit.

Ailleurs le rêve se trompe d'époque ; il reste suspendu dans les lointains du passé, en compagnie des belles chimères. M. de Francheville, le *Cousin don Quixote,* se croiserait sous la Restauration en criant : *Dieu le veut! Dieu le veut !* sur le perron de la Chambre des députés. Pourtant, c'est un excellent père de famille qui a vu revenir Louis XVIII de Gand.

Dans le *Cabaret des Sabliers,* le rêve se réalise un instant. Dans l'*Auberge,* il se rapproche à la portée de la main ; mais la main se referme comme une sensitive. Est-ce qu'on n'est pas toujours puni en ce monde quand on a eu le malheur de fixer son rêve ? La sagesse ne consiste-t-elle pas à fermer les yeux devant les visions, à refuser les présents de la fée, à repousser l'amour des anges, à laisser le démon sans réponse quand du haut de la montagne il déploie dans son magnifique tableau de la tentation toutes les richesses et toutes les grandeurs de la terre ? Dans la *Seconde vie* et dans l'*Enfer du musicien,* le souhait s'accomplit, le rêve se réalise ; mais aussitôt commence l'expiation. Le ressuscité souffre de revivre et meurt une seconde fois après avoir souffert le martyre. Le malheureux qui avait désiré la gloire est fantastiquement poursuivi d'un bout à l'autre de l'univers par un épouvantable concert de voix infernales qui répètent son nom.

Je me contente de vous rappeler, mon cher ami, les

sujets de ces nouvelles. Ce serait perfidie ou simplicité que de les analyser. Quoiqu'elles soient assez courtes pour la plupart (elles m'ont semblé courtes sans doute parce qu'elles sont rapides), la donnée en est si métaphysique, si merveilleuse, et quelquefois si mystiquement fugace, qu'il faut toutes les ressources d'un art infini pour la mettre exactement en son jour. M. Charles Asselineau, en romantique précis et concentré, est parvenu à exprimer dans un langage naturel, souple et clair, des phénomènes qui relèvent presque tous de l'ordre surnaturel. Il a plus d'une fois saisi l'insaisissable, tissé le vêtement des esprits, fabriqué la robe sans couture d'une âme, palpé et pesé le spectre des arcs-en-ciel. Et tel est pourtant l'intérêt de ces nouvelles qu'on les lira aussi aisément que de simples romans de mœurs ou d'aventures. On les lira, et pour peu qu'on en comprenne le charme, on fera comme nous, on les relira. La *Double vie* (et c'est là le mérite singulier du livre), ne ressemble en rien à ces prétendus romans qui ne sont que des copies matérielles de l'existence apparente, extérieure, et pour ainsi dire palpable. Il y a dans ces nouvelles une histoire et une peinture de la vie spirituelle et morale. L'autre vie n'est qu'un canevas pour l'histoire et une toile pour le tableau.

Voulez-vous ici, *entre haut et bas,* quelques petites critiques de détail ?

Toute œuvre remarquable est, à mon avis, presque irréprochable en ce qui touche la forme, l'exécution. Je prévois pourtant, et l'auteur a prévu sans doute, qu'on lui reprocherait deux choses : 1° de s'être con-

tenu quelquefois, par excès de précision, dans les limites d'une ébauche; 2° d'avoir laissé glisser çà et là des incorrections de langage. Si M. Charles Asselineau est incorrect, il l'est sciemment; s'il ne compose pas, ainsi que tel ou tel, des nouvelles carrées, c'est qu'il a ses raisons pour adopter la forme elliptique ou parabolique. En fait de littérature, nous devons bien prendre garde, nous, de prêter un écho à ce qu'on pourrait appeler « les murmures du peuple. » Que le peuple murmure, s'il veut! Le peuple, fort heureusement, n'est pas le public.

« Mes pauvres nouvelles! dit à demi-voix l'auteur de la *Double vie*, si j'avais une préface à y mettre, je la ferais en deux mots. Je dirais que je les publie parce que je les ai faites; et que je les ai faites, telles qu'elles sont, parce que je ne pouvais mieux faire. » *Telles qu'elles sont*, M. Charles Asselineau, malgré sa modestie un peu dédaigneuse, doit les estimer hardiment ce qu'elles valent.

Parlons maintenant de la préface, qui soulève d'un ton libre et franc les plus hautes questions littéraires. M. Charles Asselineau y attaque de front le despotisme souvent funeste des directeurs de revue et de journal : « On a beau jeu, dit-il, de nous jeter sans cesse à la tête la *pléiade* de 1830. On nous crie qu'il n'y a plus d'écoles; que nous ne savons où nous allons, ni d'où nous venons; que nous ne procédons de personne ni d'aucun principe; qu'il n'y a plus d'unité dans les volontés, ni dans les idées. Cela est vrai : les écoles aujourd'hui s'appellent la Revue jaune, la Revue rose, la Revue verte et la Revue saumon. Les maîtres d'école

sans brevets ont pris la place des chefs d'école. Je le dis avec conviction, si ce despotisme de la Revue et du Journal, si ce féodalisme des directeurs et des rédacteurs en chef doit durer quelques années encore, c'en est fait de la littérature du XIXe siècle. Nous aurons une littérature disciplinée et hiérarchisée par comptoirs et par rayons comme un magasin de nouveautés ; mais nous n'aurons plus ni originalité ni vertu. Ce qui le prouve, c'est que le petit nombre d'ouvrages, poésie ou roman, qui ont véritablement fait sensation dans le public depuis quelque temps, lui sont généralement arrivés par la voie directe de la librairie. Ce qui le prouve encore, c'est la répugnance instinctive que les talents vraiment originaux et vivaces de ce temps-ci éprouvent pour ces pagodes où l'on ne peut pénétrer qu'après s'être purifié dans l'écritoire d'un brahmine... Je l'ai dit, il n'y a plus d'écoles ; et non-seulement il n'y a plus d'écoles, plus d'unité dans les volontés ni dans les idées, mais à peine trouverait-on aujourd'hui deux écrivains assez d'accord sur un seul point pour signer une déclaration commune... Dernièrement, à propos de je ne sais quel article, on m'a fait l'honneur de me dire que j'étais d'une coterie. Ah ! plût à Dieu ! plût à Dieu que l'amour de l'art fût actuellement assez vivace pour créer de ces amitiés vigoureuses qui, du moins, témoignent d'une forte organisation de la vie littéraire !... »

Vous avez aussi, mon cher Baudelaire, l'expérience des journaux et des revues. Est-il vrai que ces publications aient nécessairement une influence fatale? Est-il vrai que nécessairement elles empêchent les esprits

originaux de s'exprimer et de se grouper? Est-il vrai enfin que, par la faute des entrepreneurs de littérature (je ne ménage pas les gros mots), il soit impossible actuellement de ressusciter pour notre honneur cette grande vertu, l'amitié littéraire?

Je laisse de côté les journaux, ils ne comptent pas en littérature. Je ne puis cependant me défendre d'accorder un bon souvenir à certains journaux de la Restauration, tels que le *Globe,* tels que le *Journal des Débats* où se maintiennent encore, malgré le désordre visible de la rédaction, quelques traditions fort estimables. Ces journaux-là, et trois ou quatre autres qui n'ont fait que passer, ont laissé se former des groupes actifs, des coteries animées et fécondes dont l'heureuse influence ne saurait être contestée. La diversité des talents n'y a pas été opprimée, que je sache ; ils y ont eu longtemps un libre jeu, si libre, en effet, qu'avec un peu de diplomatie littéraire, les esprits les plus directs y gardaient leur allure et sauvaient presque entièrement leur originalité.

Les revues, si je ne me trompe, n'ont été longtemps, pour la plupart, qu'un *Journal des Débats* agrandi. On y gardait aussi son allure à de certaines conditions aussi faciles à observer que celles qui sont imposées par les convenances du monde dans les relations de la vie. La première *Revue de Paris* et la *Revue des Deux Mondes,* à sa belle époque, n'ont tyrannisé réellement ni Balzac, ni Sandeau, ni Gozlan, ni George Sand, ni Sainte-Beuve, ni Alfred de Musset. Le groupe était formé, la coterie existait au milieu des tentatives indépendantes des esprits les plus divers.

Le mal est venu du temps et de l'âge, qui gâtent les meilleures revues et les meilleurs directeurs. Une revue ne devrait pas durer plus de quinze ans, ou elle devrait se renouveler par un changement de direction. On commence à dire qu'une revue a du caractère, de l'importance, du poids, de l'influence, lorsque la manivelle de l'habitude lui a imposé l'uniformité, lorsque ses plus brillants rédacteurs ont vieilli ou déménagé, lorsque son directeur, transformé en personnage grave, n'est plus qu'un chef de bureau littéraire, envahi par la routine, et affermi dans ses regrets de pessimiste-bonhomme par de jeunes sous-chefs, pauvres écrivains manqués qui n'ont jamais donné la moindre espérance. Un recueil parvenu à ce degré d'importance et de décrépitude est ordinairement considéré comme un parangon à imiter. De nouvelles revues se fondent : on se modèle sur l'ancienne, et si le vieux directeur a la goutte, les nouveaux directeurs se vantent hautement de leurs rhumatismes articulaires.

Mais, avec un peu d'audace hypothétique, on conçoit une revue gouvernée par un jeune directeur, ayant au moins pendant quelque temps le sens de la génération qui l'entoure. Celui-là, je le défierais bien d'être l'adversaire systématique de l'originalité; celui-là serait l'ennemi de son entreprise même, s'il ne provoquait ardemment la formation d'un groupe serré, l'organisation d'une puissante et légitime coterie, où ne prendraient place que des gens de mérite, appartenant franchement à sa génération. Il signerait des deux mains, je l'affirme, cet éloquent passage de la préface de M. Charles Asselineau :

« Certes, nous avons eu tort de nous tant moquer des *cénacles* et *des drapeaux tenus d'une main ferme.* Les alliances d'esprits prouvent au moins que c'est sur le terrain de l'esprit qu'est la guerre, et qu'avant tout l'esprit est compté pour quelque chose. Qu'est-ce, en définitive, qu'une coterie, si ce n'est l'association d'esprits qui se ressemblent et qui, sentant chez chacun d'eux une parcelle de la même vérité, se réunissent pour se compléter et pour avoir raison ensemble ? Or, je le demande, est-il plus triste sire que celui qui, dans tout son temps, n'a pu se trouver en parenté d'idées avec personne, qui n'éveille, qui n'éprouve aucune sympathie intellectuelle ? Ses idées sont donc bien sottes pour que nul n'en veuille accepter la solidarité ?... Certes, il serait bien doux, au tiers de la vie, de pouvoir décupler ses forces en s'unissant à ceux qui vous ressemblent, et se placer dans un milieu chaud comme un nid, où la sympathie serait un encouragement incessant... Que de temps n'économiserait-on pas en supprimant dans la vie intime et journalière les contradictions, les heurts, les discussions inutiles, la réserve de commande ! Vivre avec les hommes de sa profession est salutaire sans doute ; mais choisir parmi ceux-là ses parents d'idées et de principes, se développer dans les autres, s'éclairer par eux, quel profit et quelle douceur !... De telles agrégations sont impossibles aujourd'hui... »

Impossibles !... Si j'étais le directeur idéal que je me suis plu à imaginer, je cesserais ici de m'entendre avec M. Charles Asselineau. Impossibles ! dirais-je, et pourquoi ? Puisqu'elles sont nécessaires, elles sont rigou-

reusement possibles, et notre devoir commun est de chercher à les réaliser. Je sais bien qu'une association ne s'improvise pas ; mais il faut la préparer, il faut y croire, et j'ose dire plus, il faut la créer en l'affirmant.

La principale question soulevée, dans sa préface, par M. Charles Asselineau, me remet en mémoire ses études d'histoire littéraire, ses monographies d'artistes curieux, ses pages de critique réfléchie ou polémique. Il y a longtemps déjà que ce libre écrivain a fait dans la presse ses preuves de talent, de savoir et d'esprit. Je vous ai dit, mon cher Baudelaire, mes sincères impressions sur le romancier. Il m'est nécessaire et agréable de vous communiquer avec la même liberté ce que je pense du critique. Soit dans les journaux, soit dans les revues, partout où je l'ai vu à l'œuvre, j'ai toujours remarqué dans ses écrits du sérieux, de la vivacité, du trait, de la passion imprévue au milieu des calmes raisonnements du dialecticien. Quoiqu'il sache ordonner ses idées avec une sûreté virile, les brusques ressauts de sa plume m'ont souvent étonné et charmé. Il y a dans sa façon d'écrire, ou plutôt dans son discours, comme on eût dit au XVIIe siècle, une variété d'accidents que je ne saurais bien décrire que par une comparaison. En lisant la prose courante de M. Charles Asselineau, il me semble d'abord voir couler sous mes yeux, sur une pente bien ménagée, une eau de source déjà fort accrue par les affluents, mais régulière, paisible, sûre d'elle-même, pour ainsi dire, et de sa vitesse normale. « C'est un miroir qui marche. » Mais tout à coup voilà une flèche argentée qui fait voler le miroir en éclats : c'est un poisson qui

saute, non, qui jaillit et qui aveugle d'écume les canotiers distraits ou rêveurs. J'aime ces flèches-là, je l'avoue : elles m'ont souvent diverti pendant que des esprits chagrins faisaient la grimace. M. Charles Asselineau, le bibliophile et l'érudit, garde de ces surprises à qui voudrait le parquer dans la critique raisonneuse et jugeuse. Au moment de prononcer un arrêt, le juge se retourne par une saillie : le voici avocat, et des plus spirituels et des plus chauds. Il a des sympathies qui l'enflamment, des antipathies qui le font pâlir sous la toque. Mais ses sympathies s'adressent à ce qui est élevé, original, tranché, nouveau ; mais ses antipathies courent d'elles-mêmes à ce qui est lieu-commun et friperie littéraire. Par ces mouvements spontanés qui s'allient si bien au savoir précis et au goût pénétrant, M. Charles Asselineau, romantique de tradition, appartient pourtant à la génération nouvelle ! Il en a évidemment l'active curiosité, l'imagination claire et sûre, les instincts largement critiques, et pour tout dire en deux mots, le caractère indépendant et personnel.

—

UN SAVANT

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

UN SAVANT

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

—

A M. Eugène Forcade.

Quoique l'élection de M. Biot à l'Académie française soit déjà presque oubliée, mon cher Forcade, je veux en réveiller un instant le souvenir, afin d'y rattacher le développement de certains principes qui nous sont communs, et qui maintenant, plus que jamais, doivent être énergiquement soutenus.

Les petits esprits ont fait émeute contre M. Biot le jour de son élection : ils devaient tout naturellement faire explosion contre M. Guizot le jour où l'illustre orateur s'efforça d'expliquer au public le choix raisonné de sa Compagnie.

Que signifiaient donc, mon ami, toutes ces colères criardes? Le choix de l'Académie était-il extravagant? M. Biot devait-il passer pour un intrus et M. Guizot pour un insensé? S'attendait-on, par hasard, à voir l'Académie danser par-dessus les banquettes une horrible farandole pour célébrer triomphalement sa déchéance?

Eh ! non, tout était calme sous la coupole de l'Institut lorsque M. Biot est venu en voisin à l'Académie française par l'escalier de dégagement de l'Académie des sciences, et je n'imagine pas qu'il y ait matière à gloser sur ces relations de bon voisinage, déjà consacrées depuis longtemps par les glorieux noms de Fontenelle, Laplace et d'Alembert.

L'Académie aurait reçu Arago il y a vingt ans, elle recevrait demain M. Babinet lui-même, comme elle a reçu autrefois M. Flourens, que personne ne serait en droit de triompher ou de se plaindre, ni ses amis ni ses ennemis, ni même le public indifférent qui la regarde voter avec le sourire sur les lèvres.

Un savant parmi les Quarante, est-ce donc une nouveauté, cher critique? Ce sont les ignorants qui l'ont dit sans doute, et qui ont essayé de le faire croire aux badauds. Quand les ignorants sont de bonne foi, un seul mot les détrompe, et le premier venu leur ouvre les yeux. Mais nous avons trop souvent affaire aujourd'hui à la sotte cohue des *ignorants lettrés* (passez-moi cette expression singulière), et ceux-là se révoltent avec furie dès qu'on viole les priviléges ou qu'on blesse les intérêts de leur corporation hargneuse, vaniteuse, exclusive.

Il y a une académie pour les savants, disent-ils, et une académie pour les hommes de lettres. Que les savants passent par la porte de droite, et qu'on nous réserve à nous seuls la porte de gauche.

Nous seuls! c'est, à peu de chose près, le mot de Médée ; mais il faut savoir en ce cas ce que ce grand mot signifie. *Nous seuls,* cela veut dire exactement :

Nous, auteurs dramatiques, et puis nous, romanciers ! Le reste des écrivains, pour les *ignorants lettrés,* n'appartient à la littérature qu'à titre d'animaux rongeurs ou de plantes parasites.

Ils tolèrent à peine les grands poètes : mais ils ne veulent à aucun prix ni des historiens, ni des moralistes, ni des critiques, ni des orateurs. Etonnez-vous donc après cela qu'il y ait eu tant de brouhaha dans notre Landernau littéraire à propos de l'admission d'un savant !

Tant d'hostilité aurait pu troubler un jeune récipiendaire. Le calme triplement académique de M. Biot n'en fut pas altéré un seul instant. Le discours du savant octogénaire, trois fois membre de l'Institut, débuta aussi paisiblement que celui d'un romancier ou d'un auteur dramatique. M. Biot ne se reconnut pas *trop indigne,* et il eut bien raison de ne pas étaler une vaine et inopportune modestie.

« Si j'interprète bien vos intentions, disait-il, vous avez voulu donner une preuve nouvelle de votre constante application à entretenir, à resserrer l'alliance des sciences avec les lettres, leurs sœurs aînées ; alliance que la prédominance sans cesse croissante des intérêts matériels sur les plaisirs de l'esprit, dans le monde et dans l'éducation générale, rend de jour en jour moins intime et menace de rompre entièrement... Vous avez pensé qu'à défaut de génie, un dévouement profond à la recherche des vérités scientifiques, distrait seulement par le goût des jouissances littéraires, pourrait, à titre de descendance éloignée, être appelé à recueillir parmi vous l'héritage des Fontenelle, des d'Alembert,

des Laplace; et vous m'avez accordé cet honneur. J'en suis sensiblement touché... »

M. Biot s'attendrit, mais il ne fit pas amende honorable. L'alliance des lettres et des sciences lui semblait le but le plus glorieux de la carrière d'un savant. Ce but a été le sien, et, avec l'autorité de sa longue expérience, il le montra d'une main émue aux jeunes générations de ce siècle. « Appliquez-vous d'abord, dit-il aux néophytes de la science, appliquez-vous à exercer, assouplir, perfectionner les ressorts de votre esprit par l'étude des lettres. N'écoutez pas ceux qui les dédaignent. On n'a jamais eu lieu de s'apercevoir qu'ils fussent plus savants pour être moins lettrés. Elles seules pourront vous apprendre les délicatesses de la pensée, les nuances du style, vous donner la pleine compréhension des idées que vous aurez conçues, et vous enseigner l'art de les exprimer clairement par des termes propres...»

Ces conseils sont excellents, et nous n'y ajouterions pas un mot, n'est-ce pas? de peur de les affaiblir par de vains commentaires. Mais M. Biot ce s'en tint pas là, malheureusement : il crut à propos d'adresser, dans sa bonhomie, des exhortations d'une autre espèce à nos jeunes contemporains. En examinant la carrière de son honorable prédécesseur, M. Charles de Lacretelle, l'illustre récipiendaire l'excusait naïvement de s'être mêlé à la vie publique. « A l'époque des convulsions sociales que M. de Lacretelle a traversées, remarquait M. Biot, les gens de lettres ont été forcément entraînés à prendre parti dans les luttes politiques... » Puis il ajoutait en manière de correctif : « Ne soyons pas trop sévères envers eux. Tout le

monde voyait les abus et manquait d'expérience. On croyait les théories infaillibles. L'expérience est venue, qui aurait dû nous instruire ; et pourtant depuis, enfants que nous sommes, combien n'avons-nous pas bâti de statues de neige au pied desquelles nous avons écrit : *Esto perpetua !* »

Ici, malgré la justice rendue au courage civil de M. de Lacretelle, à ses convictions désintéressées en accord permanent avec sa conduite, malgré d'habiles réserves dictées par les convenances académiques, ici l'expérience de M. Biot fait fausse route, et, par une vieille erreur d'optique, aboutit au pessimisme le plus absolu. Ne dirait-on pas, à l'entendre, que les sciences et les lettres ne doivent être cultivées que par des solitaires, des contemplateurs, des quiétistes amoureux de la vérité pure et complétement indifférents aux progrès de l'humanité? L'ambition ou la vanité peuvent seules, à son avis, arracher à l'étude les intelligences privilégiées qui malheureusement ne rencontrent que des déceptions où elles espèrent trouver la fortune et la gloire. Appelé à retracer les dernières années de M. de Lacretelle, années de doux loisir et de calme retraite, M. Biot en prend occasion pour laisser tomber tristement les réflexions suivantes :

« Ces dons naturels qu'il avait conservés firent pour lui ce qu'une grande énergie morale a produit dans plusieurs personnages de notre temps, qui, après avoir suivi d'abord la carrière des lettres avec une haute distinction, étant passés de là dans les emplois les plus élevés de la politique, sont revenus ensuite aux travaux littéraires, avec la même délectation et le même talent

nullement affaibli, au contraire, mûri, agrandi, fortifié par la connaissance des hommes et des affaires... Mais ce sont là des exceptions qui ne peuvent pas servir de règle. Dans les cas les plus ordinaires, après que les revers politiques ont remplacé les succès, le charme de l'étude et les simples jouissances du travail d'esprit sont perdus dans l'irritation, le mécontentement, même le désespoir. C'est là une chance funeste à laquelle les imaginations jeunes et ardentes qui embrassent la brillante carrière des lettres sont exposées dans notre société actuelle, où le talent littéraire qui se fait entendre et applaudir de tout le monde peut prétendre à tout. Pour échapper à l'ambition, cette sirène qui les appelle, il faudrait la prudence d'Ulysse. »

Dans le monde scientifique, à ce qu'il paraît, la sirène est encore plus dangereuse que dans le monde des lettres. L'honorable M. Biot, qui se souvient de l'Odyssée, voudrait boucher avec de la cire les oreilles des jeunes savants, afin qu'ils puissent se livrer entièrement aux études contemplatives. Il leur fait d'ailleurs les promesses les plus brillantes de bonheur et de paix, s'ils consentent à suivre ses avis.

« Celui qui se sera voué à ces études avec une passion sincère et profonde, s'y trouvera aussi complétement dispensé de prendre part aux affaires publiques que s'il vivait dans Saturne ou dans Jupiter. Il ne tombera dans leurs périls que s'il veut s'y précipiter... Qui s'inquiète aujourd'hui de savoir quel rang politique avaient ou n'avaient pas Descartes en France, Newton en Angleterre, Leibnitz en Allemagne, Linnée en Suède? C'est vers ces gloires abstraites, communes

à toutes les nations du monde civilisé, qu'il faut élever les regards de la jeunesse qui se destine aux sciences pour lui montrer l'avenir auquel elle doit aspirer. M'autorisant donc de la position que vous m'avez faite, pour lui adresser des conseils que je pourrai lui présenter comme venant de vous, je lui dirai : Vous tous, jeunes gens, qui arrivez dans la carrière des sciences en y apportant l'ardeur vive et pure de votre âge, ne laissez jamais éteindre en vous ces nobles sentiments par les intérêts de vanité ou de fortune... »

En résumé, la doctrine de M. Biot, mon cher Forcade, se réduit exactement à ces termes : la science pour la science, la littérature pour la littérature, et, en fin de compte, l'art pour l'art. Un enseignement tout opposé ressort de la carrière de M. de Lacretelle : il faut savoir gré à M. Guizot de l'avoir mis en lumière avec la logique élevée de son esprit décisif. Comment ne préférerions-nous pas l'expérience (même optimiste) qui encourage, console et fortifie par le long espoir et les vastes pensées, à cette expérience dolente, résignée, pessimiste, qui empêcherait les gens de marcher par crainte des faux pas. Ce que les jeunes générations demandent à leurs aînées, ce n'est pas le sacrement de l'extrême-onction, mais le viatique de la force et de la sagesse. Ainsi l'a compris sans doute, un peu tardivement peut-être, l'illustre historien de la civilisation moderne. M. Guizot n'isole pas la théorie de l'application : il ne comprend pas l'étude sans l'action pratique qui en découle. Il revendique tous les effets de cette alliance dans le domaine scientifique aussi bien que dans la sphère des lettres, et c'est avec rai-

son qu'en parlant à M. Biot il en a noblement développé les éternels avantages.

« A votre début, a-t-il dit, vous avez vu le règne de l'esprit scientifique par excellence, la recherche passionnée de la vérité pure et de la vérité la plus abstraite, la plus haute, la plus difficile à atteindre, sans autre dessein que la satisfaction de cette curiosité sublime, qui est l'un des plus nobles élans de l'homme pour s'élever au-dessus de sa condition terrestre. Vous voyez prévaloir aujourd'hui dans les sciences l'esprit d'application, la passion de l'utilité sociale, l'ardent désir de faire aboutir les travaux scientifiques à des résultats pratiques, et de mettre la science au service de la puissance de l'homme sur la nature. Il ne m'appartient pas et je n'ai garde d'instituer, entre ces deux époques, aucune comparaison et de leur assigner des rangs divers. Probablement, dans les lois éternelles du monde, elles se succèdent naturellement; après la passion d'acquérir les trésors de la science vient celle de les employer. Peut être aussi la séparation n'est-elle pas aussi complète entre les deux époques qu'on se plaît quelquefois à le dire, et ne rend-on pas pleine justice à l'époque actuelle quand on la considère comme uniquement pratique et ne recherchant que l'utilité : si je comprends bien ce que j'en entends dire, il y a certaines sciences, entre autres celle des corps organisés et vivants, où l'esprit purement scientifique a pénétré naguère et domine. L'esprit d'application a de plus ce grand résultat, qu'il crée des instruments, des moyens d'étude et d'action à l'aide desquels la science pure porte ensuite plus haut son vol et plus loin ses conquêtes. »

Après avoir ainsi caractérisé les deux aspects de la science, M. Guizot, passant à un autre ordre d'idées, trouve sans effort les plus nobles paroles pour célébrer la grandeur du rôle des lettres dans la vie des âmes et des sociétés humaines. Il remarque tout naturellement que M. de Lacretelle a pris un peu plus de part que M. Biot aux luttes de notre temps, et s'explique poliment cette différence par une judicieuse observation : « Les lettres, dit-il, tiennent de bien plus près que les sciences aux questions qui agitent la société, et elles mettent bien plus en mouvement toute l'âme humaine. » La conclusion de son remarquable discours est d'avance indiquée par de telles prémisses : elle se développe avec cette ample sérénité des grands talents philosophiques complétés et éprouvés par l'action. Qui ne se sentirait affermi, encouragé, retrempé au fond du cœur par des paroles semblables à celles qui suivent :

« De nos jours, dit M. Guizot, la philosophie, reprenant son essor, s'est dégagée de la matière, et les lettres ont reporté leurs regards vers le ciel, qu'elles avaient oublié. C'est en se repliant dans le monde intellectuel que l'homme, lassé par les revers ou les hontes du monde social, se console, se raffermit et se relève. Et quand les âmes se sont ainsi retrempées dans la recherche et la contemplation du vrai et du beau, elles retrouvent les espérances et les forces dont elles ont besoin pour tenter de nouveau les grands desseins de l'humanité. Je me permettrai d'inviter vers ces régions sereines de l'étude et de la pensée les générations qui s'avancent d'un pas incertain : non

pas, Dieu m'en garde, pour qu'elles renoncent aux droits pratiques de la vérité sur les sociétés humaines et qu'elles désespèrent de son succès, mais pour qu'elles s'exercent à la bien connaître et se préparent à la bien servir en acceptant, avant d'y prétendre, toutes les conditions de son empire. »

Savants ou littérateurs, nous sommes donc prédestinés, comme le soutient l'illustre historien, à représenter et à défendre les *droits pratiques de la vérité sur les sociétés humaines*. S'il faut croire, avec M. Royer-Collard, cité par son disciple le plus éclatant, à des instincts sublimes qui sont la portion divine de l'art de gouverner, comment serait-il possible d'interdire la direction des sociétés aux représentants naturels de l'intelligence ? A qui donnerait-on la conduite des nations quand on aurait exclu les savants et les lettrés ? Peut-on diriger un peuple comme une ferme de Normandie ou comme une usine d'Alsace, comme une maison de santé ou comme un comptoir d'escompte ? L'humanité ira-t-elle plus sûrement au progrès si on la confie aux mains d'un agronome, d'un manufacturier, d'un spéculateur ou d'un médecin ? Je crois, pour ma part, d'après les enseignements de l'histoire, que de tels dépositaires auraient bientôt compromis leur dépôt, s'ils n'étaient secondés par la féconde activité de ceux qui peuvent seuls maintenir l'idéal dans la pratique des affaires humaines.

On ne saurait prétendre assurément qu'il y ait dans chaque savant ou dans chaque homme de lettres « une portion divine de l'art de gouverner. » Il me semble, par exemple, que M. Jules Janin, M. Théophile Gau-

tier ou M. Alexandre Dumas fils, pour rester dans le monde des lettres, ne seraient pas d'excellents pasteurs de nations. Mais, avec les idées exclusives de M. Biot, on ferait du cardinal de Richelieu un piteux auteur de tragédies, et de Napoléon un simple membre de l'Institut, rival plus ou moins heureux de Chaptal ou de Berthollet. J'estime à leur valeur les prêtres de la science et de la poésie, les vestales immaculées de l'art pour l'art ; mais j'aime encore mieux les savants et les poètes qui descendent à un jour donné dans l'arène de l'histoire, au risque de hasarder leur repos, leur fortune et leur renommée. Ceux-là sont des hommes, monsieur Biot, et je les reconnais aux tressaillements de mon cœur... *Homo sum!*...

« Ce qui nous importe ici-bas, je le redis après vous, mon cher Forcade, ce n'est pas le succès, c'est l'effort. » Qu'est-ce que le succès ? Il dépend souvent de la fatalité : l'effort et le jeu des convictions éclairées affirment éternellement dans ce monde les droits de la liberté humaine.

—

L'ARBRE NOIR

(1859)

L'ARBRE NOIR

—

Au R. P. Lacordaire

Oportet hæreses esse.

C'est une vision que je vous raconte, mon révérend père, une pure vision de l'esprit !

J'ai tout vu, les paupières closes, la tête sur l'oreiller, au milieu d'une nuit calme, dans une solitude parfaite, dans une quiétude infinie. Mon récit ne craint ni n'appelle la discussion : il révèle à chaque mot l'historien en état de grâce, le témoin incorruptible et naïf, ravi tout à coup au foyer de la certitude et de la vérité.

Comment aurais-je pu m'abuser ? Je dormais.

Dans le silence des organes et des sens, ma conscience affranchie se proclame infaillible ! Elle affirme hautement ce qu'elle voit, n'ayant rien à démêler dans ce fatras de contradictions vulgairement nommées documents et monuments, chroniques et légendes, traditions populaires, témoignage universel, sources historiques. Avec les ravissements de l'esprit, elle fait de

l'histoire sans débats ; avec les enchantements de l'oreiller, avec les pures extases des songes, elle fait magiquement de l'histoire authentique.

Voici mon chapitre d'histoire, voici ma vision :

A l'heure matinale et nocturne où l'âme se sent librement agir ou rêver, comme une source nouvelle s'écoute jaillir ivre de fraîcheur, comme un jeune dieu voit la création rayonnante émaner à flots de son sein, comme le philosophe antique, les quatre veines ouvertes dans un bain parfumé, sentait voluptueusement la fuite du sang et de la vie ;

A cette heure légère et féconde ; à cette heure céleste ;

Une voix d'en haut m'appela, et je fus comme pénétré de ces simples paroles qui résonnèrent en moi ainsi qu'une musique divine :

— Regarde ! c'est le Paradis qui passe, c'est le Paradis ! c'est le Paradis !

Je ne poussai pas de cri ; j'admirai ! mais, pour la première fois, j'admirai sans aucun trouble, sans que le tressaillement des nerfs, sans qu'une pulsation du cœur, sans que la puérile émotion de la surprise imposât à mon intelligence le sentiment de sa félicité. Pour la première fois, enfin, je goûtai dans sa plénitude la suprême joie de l'admiration.

I

— Ni l'Eden, ni l'Eldorado, ni l'Elysée, ni le Ciel ! Non, c'est bien le Paradis ! murmura au fond de mon âme l'écho de la voix qui m'avait appelé.

Je contemplais, en effet, dans l'espace sans bornes, un Paradis flottant, harmonieux, immense ; un Paradis aérien, le vrai Paradis !

Où était la Terre ?

Elle n'existait pas encore, cette lourde masse compacte, épaisse et triste, cette obscure nudité qui ferait horreur, si la Nature au printemps ne lui jetait son manteau. Elle n'existait pas, mais la Nature vivait ! une Nature jeune, féconde, mobile, inaltérable, promenant dans l'éternelle clarté les trésors animés du monde naissant. Arbres, plantes, gazons, mousses et lianes, tout était en mouvement, tout étincelait de verdure, tout croissait en liberté : il n'y avait pas une seule racine dans l'univers.

Les lois de la pesanteur étaient inconnues. Quand la maturité les avait dorés de son rayon, au lieu de se flétrir et de tomber, les fruits montaient vers le ciel comme des oiseaux. La pomme de Newton, en se détachant de l'arbre, se serait envolée vers l'éther. Le Paradis tout entier semblait porté sur des ailes invisibles : rien de ce qui marche ou qui rampe n'apparaissait dans ce monde ailé.

Dans le Paradis aérien, les plantes et les oiseaux sont les seuls êtres vivants. J'y cherchai vainement nos grands animaux et nos petites bêtes : pas un lion, pas un tigre, pas un serpent, pas une fourmi, pas un chien, pas un chat !

Il y avait des hommes pourtant, mais des hommes ailés, peut-être des anges.

Ces êtres, admirablement beaux, rendaient l'air plus éclatant et la nature plus radieuse partout où ils pas-

saient. J'en vis deux se tendre la main et sourire, puis s'embrasser. Le vol de la nature aérienne fut suspendu : les parfums, les sons, les couleurs s'unirent divinement dans un immense accord. De nouvelles harmonies s'entendirent, le ciel parut s'ouvrir, et le Paradis enchanté vit naître de nouvelles fleurs. Les oiseaux, par un tressaillement d'ailes, embaumaient l'espace ; les plantes parlaient et les fleurs chantaient. J'entendis courir distinctement, d'arbre en arbre, les mots de la langue souveraine, cette langue de poésie et d'amour qui est le Verbe de l'Art idéal, et que chacun de nos pauvres arts mesquins s'évertue péniblement à traduire, ici-bas, par les bégayements confus du pinceau et du ciseau, de la plume et de la lyre. O divin baiser ! qui ne t'a pas senti dans son âme, au moins une fois, ne saura jamais d'où vient la grâce, où résident l'inspiration, la beauté, la poésie, l'art unique et l'unique amour, où resplendit l'élément sacré de toute création.

Un moment suspendu, le mouvement du Paradis aérien continua de bercer dans la lumière, sans qu'il me fût donné d'apercevoir ni le soleil, ni même une étoile, des essaims de plantes, des caravanes de fleurs, des torrents et des fleuves de verdure, des bouquets et des guirlandes d'oiseaux.

Je contemplai longtemps cet univers aérien. Quelle était sa loi ? L'Harmonie. Quel était son caractère ? Le mouvement dans la liberté.

Il se fit tout à coup une ombre dans l'air, une tache dans la lumière : ce fut comme un frisson dans tout le Paradis, et bientôt se répandit parmi les arbres verts,

parmi les hommes ailés, parmi les mobiles oiseaux, et parmi les fleurs voyageuses, cette sinistre nouvelle :

— Il est né un arbre immobile, il est né un arbre noir !

II

Planté comme une borne aux confins du ciel, l'Arbre noir fut d'abord un objet d'épouvante. Comparé à cette mobile nature aérienne, où chaque rameau se déployait avec la souplesse d'un membre intelligent, où des flots de sève agitaient en courant l'écorce sensible, où chaque créature verdoyante ou ailée palpitait dans la lumière, où chaque feuille avait un esprit et chaque fleur une âme, l'Arbre noir, avec son immobilité silencieuse, avec son aspect rigide et froid, semblait un monstre. Le monde si lumineux et si vivant du Paradis n'avait jamais conçu l'idée de la Nuit et de la Mort. Il en eut à la fois le pressentiment et la peur devant la flèche glacée du Cyprès.

On se détourna presque avec répugnance ; mais en un instant la pitié ramena ceux qu'un mouvement de terreur avait écartés.

— Pauvre malheureux, lui dit-on, qui es-tu? Pourquoi serres-tu avarement tes rameaux, comme si la lumière pouvait te blesser? Hélas ! Dieu ne t'a donné ni feuilles, ni fleurs, ni fruits !

— Je ne me dépense pas, comme vous, répondit-il, en vaines prodigalités. Mes feuilles ne sont, il est vrai, que des aiguilles, mes fleurs n'ont pas de calice, et les

fruits que je porte n'ont ni saveur ni parfum. Cette pauvreté qui vous fait sourire, elle est mon honneur et ma joie. Recueilli en moi-même, heureux de dédaigner votre luxe, votre mobilité, vos péchés, j'adore le Dieu immuable, le Dieu tranquille et sévère qui m'a créé seul à son image.

— Orgueilleux ! dit une violette. — Envieux ! dit une hirondelle.

— Veux-tu, s'écrièrent deux roses toutes vermeilles de pudeur, veux-tu que, pour t'égayer, nous fleurissions dans ton sein ? — Aimerais-tu mieux abriter notre nid ? demandèrent timidement deux colombes.

Une blonde abeille passa : — Je viendrai chez toi, dit-elle, avec mes sœurs, et nous te parfumerons de miel, arbre farouche !

L'Arbre noir agita sa cime de droite à gauche. Il repoussa ironiquement les offres les plus gracieuses, en terminant son discours par un mot qui parut affreux : — Je ne reçois pas la charité.

Roses et colombes s'envolèrent jusqu'aux cieux, où planait déjà l'hirondelle.

— Pourquoi t'irriter ? partons, dit la violette à l'abeille qui bourdonnait de courroux autour de l'Arbre noir. Ce méchant n'est pas digne du Paradis.

— C'est votre Paradis, c'est votre chaos qui est indigne de moi. En dépit de mes efforts, ô mon Dieu, je sens ma cime trembler et ma ramure frémir. Créez dans l'univers un point fixe où je puisse trouver une base inerte et le repos éternel !

Comme le cyprès achevait de parler, des groupes d'hommes ailés effleurèrent son feuillage de leurs pieds blancs.

— Quel est donc ce triste insensé ? dirent en souriant ces créatures angéliques.

— Insensé? répondit l'Arbre noir. Il n'y a d'insensé que vous et votre mobile oisiveté. Arrêtez-vous dans votre course, ô vous les plus intelligents et les plus beaux de tous ces êtres frivoles! arrêtez-vous un instant pour m'entendre et pour réfléchir sérieusement à votre destinée.

L'Arbre noir reprit la parole, tandis que les anges étonnés jouaient d'un vol libre autour de ses rameaux.

— Vous ne me comprendrez jamais si vous volez toujours. Reposez-vous un instant, si vous désirez connaître la sainte inertie et l'éternel repos.

Plus imprudents que l'hirondelle et l'abeille, et moins sages que la violette, et mille fois plus curieux que les roses et les colombes, les anges se laissèrent séduire. Ils consentirent à s'arrêter : ils doutaient! Mais tout aussitôt ils perdirent leurs ailes, et trébuchèrent dans l'espace, où ils se sentaient entraînés dans une chute rapide et inévitable.

Cependant le Paradis remontait vers le ciel, et la Terre s'élançait du néant comme une ombre immense pour donner asile aux anges tombés. La Terre était nue : tous les anges moururent, excepté deux pauvres angelets tout frissonnants qui devinrent l'homme et la femme.

III

La Nuit, la première Nuit, enveloppait le monde. L'homme et la femme se serrèrent l'un contre l'autre, glacés d'épouvante. Ils connurent l'horreur des ténèbres, et s'écrièrent en gémissant : — Où est donc la douce lumière du Paradis?

A ce cri de repentir, un point brillant s'alluma sur leurs têtes dans les profondeurs de la nuit silencieuse. Ce fut la première étoile du firmament. Ils s'imaginèrent que le firmament tout entier allait s'inonder de lumière. Ils se crurent pardonnés, et sentirent l'espérance s'élever dans leur cœur avec la foi.

— Aimons-nous encore, dit l'homme à la femme, Dieu ne nous abandonnera pas, quoique nous ayons péché.

La femme appuya sa tête blonde sur un sein ranimé par une vie nouvelle. Ils se tinrent longtemps embrassés. Leur première joie en ce monde fut comme une fleur de la douleur : leur premier baiser sur la terre ressemblait à un soupir. Quand ils relevèrent les yeux, la même étoile brillait toujours au même point du ciel. Mais on eût dit que son éclat avait doublé. Bientôt d'autres astres s'allumèrent. La voie lactée se déploya comme une écharpe d'argent. Les constellations dessinèrent hardiment des figures rayonnantes. La lune parut, avec son mystérieux sourire.

— Hélas ! murmura la femme, ce n'est pas la clarté du paradis.

— Espérons! dit l'homme, et que la première étoile qui s'est levée sur nous s'appelle éternellement l'étoile de l'amour.

La lune monta dans le ciel, laissant scintiller les étoiles dans sa vaporeuse lueur, comme des perles sur un voile blanc. Elle fut saluée à son zénith par des gémissements plaintifs et funèbres. Un hibou, aux yeux ronds, frappa l'air de son vol pesant.

— Hélas! hélas! où sont les oiseaux du Paradis?

Le soleil enfin illumina l'horizon. Plus de ténèbres! la lumière ruisselait sur la terre comme un fleuve inépuisable; mais quelle pâle lueur pour deux exilés du Paradis, qui avaient nagé les yeux ouverts dans un océan lumineux! Tous les astres, le soleil lui-même, n'étaient que des gouttes de flamme échappées par miracle à cet océan tari.

Les nuits et les jours s'écoulèrent, les jours presque aussi tristes que les nuits. Un matin, devant la terre nue et sombre, les deux exilés, à genoux, redemandèrent à Dieu, avec des élans d'espérance, les arbres et les fleurs, les plantes et les oiseaux, la vivante et mobile nature du Paradis.

— Nous sommes seuls, dirent-ils, et, si vous ne nous exaucez, nous allons périr.

Un souffle de printemps effleura la Terre; un souffle tout-puissant, un souffle divin. Il parut en l'air des hirondelles, mais si faibles dans leur vol qu'elles n'avaient pas même la force de pousser leur essor jusqu'au soleil. La violette fleurit, les sources jaillirent, les grands bois secouèrent au vent des ondes de rameaux verts; les blanches colombes, les roses ver-

meilles, l'abeille et le rossignol semblèrent dire en chœur : — Nous voici ! — La Nature tout entière parla ; mais c'était une Nature captive et déchue ! Tout avait pris racine en terre. Les oiseaux, prisonniers comme les plantes, semblaient retenus au sol par un fil invisible. Les anges tombés ressaisirent le vague sentiment de la Nature, sans parvenir à comprendre sa voix. Ils élevèrent leurs regrets et leurs chants vers le Paradis perdu, vers la Nature idéale, vers l'Harmonie à jamais inaccessible ; et la Mélodie, fille de la douleur, révéla pour la première fois les aspirations éternelles du génie humain. Cette mélodie consola peu à peu la Terre, en cherchant à s'unir à d'autres mélodies éparses, et réalisant ainsi une apparence, une ombre, un fantôme, une illusion d'harmonie.

Voici des générations nouvelles ; les hommes succèdent aux hommes. La Nature terrestre garde fidèlement un vague reflet de la Nature céleste ; les eaux coulent, la lumière s'épanche, les parfums de la vie se croisent dans l'air, et ce monde captif par la racine, ce monde de la Mélodie n'en est pas moins un monde de mouvement, de fécondité, de liberté, d'amour. Liberté fragile, mouvement sans essor ! Mais les ennemis du mouvement et de la liberté vont surgir pourtant. L'animal à quatre pattes, la bête, erre en ruminant le long des demeures humaines ; le serpent a sifflé dans l'herbe vénéneuse, et sur la tombe à peine refermée du premier homme, s'élance tout à coup la flèche rigide de l'Arbre noir !

IV

A mesure que les tombes se creusent, le cyprès grandit dans les cimetières. Fier de ses racines arrosées d'eau bénite, il entend joyeux les coups de pioche du fossoyeur, les pelletées de terre jetées sur le cercueil, le travail du ver dans la fosse, les bruits de dissolution qui résonnent dans les hautes herbes. Son bonheur n'est troublé que par les entretiens des vivants avec leurs morts chéris. Les vivants s'inclinent sur les tombes, et, pleurant ou priant, sèment ou plantent des fleurs dans la terre sacrée. Quelquefois ils parlent tout haut et prêtent l'oreille, comme si les morts eux-mêmes pouvaient laisser échapper une parcelle de vie sonore, une mystérieuse et amicale réponse. La vie, le seul mot de vie, excite l'indignation de l'Arbre noir.

Il insulte les vivants; il glorifie l'Immobilité, la Mort !

Si le vent lui apporte les parfums de la Nature matinale, éveillée dans la rosée par une caresse du Soleil, il appelle la Nature impie et profane ! — Levez-vous, dit-il, ouragans de l'abîme, et venez couvrir de poussière cette courtisane chargée de fleurs et de fruits. Jaillis de la terre, feu vengeur, ou tombe du ciel pour foudroyer et réduire en cendres ce luxe du péché.

A l'abeille, au papillon, qui butinent et passent, il dit insolemment : — Où portes-tu ce pollen, libertine? où portes-tu cet encens, messager d'amour? Vagabonds, cessez de courir; fixez-vous pieusement sur une plante sèche, et faites pénitence !

A l'arbre qui se déploie, à la rose qui s'épanouit, il jette sans pudeur ces paroles outrageantes : — Serre tes rameaux, être pervers, qui ne songes qu'à provoquer les baisers de la lumière ; ferme ton calice, coquette sans âme, qui par tes odeurs et tes couleurs, enivres le génie dépravé des rossignols !

Quant à lui, je l'entends se célébrer ainsi dans ses prières : — Mon Dieu, je te remercie de n'être ni abeille ni fleur. Je m'élève droit vers le ciel, sans laisser passer la lumière, à peine incliné quelquefois par les plus terribles vents d'orage. C'est ainsi que je te révèle au monde, ô Dieu du cyprès, être éternel, immobile, inflexible, presque noir comme moi ! Vous tous qui vivez, vous tous qui péchez, entrez sur ma trace dans le chemin de la perfection. Ayez l'inertie du cyprès, faites-vous cyprès, ou demi-cyprès, ou quart de cyprès, en attendant que vous soyez assez forts pour mériter la nuit éternelle et l'immuable inertie !

Il ajoute encore : — Je domine tranquillement de ma tête les funérailles de la Nature et de l'Humanité, sachant bien que l'Humanité est aussi coupable que la Nature. Ah ! si j'étais homme, si j'étais homme, je régénérerais sans merci l'espèce humaine par le fer et le feu !

V

Le souhait de l'Arbre noir est exaucé !

Passe un démon cornu, velu, chèvre-pied, difforme, qui d'un coup de sabot ouvre le tronc de l'arbre. Voici l'âme du cyprès en liberté.

Elle court le monde, et revêt successivement toutes les physionomies, même tous les masques. Je la vois sous le harnais du soldat, sous la robe du juge ou du moine, sous le bonnet phrygien du tribun, sous la couronne des rois. Je la vois enfin sous la plume d'un journaliste cynique et brutal que le diable confesse. Ah ! il a sûrement une âme de cyprès, cet apôtre de la Nuit et de la Mort qui attaque chaque jour, au nom de Dieu, tout ce qui est divin : la Lumière, le Mouvement, l'Amour, la Liberté, la Poésie, la Vie ! La première fois qu'il barbouilla du papier, il allait effrontément signer son dithyrambe de son vrai nom de Cyprès ; mais le diable cornu, qui le tient par l'oreille, lui dit avec douceur : — Soyez hypocrite, mon ami, prenez un pseudonyme.

Et l'âme du cyprès signa : — Veuillot !

Cependant l'Humanité divine se souvient toujours du Paradis. L'Ame humaine cherche ses ailes en ébranlant ses racines. La morale de l'Arbre noir n'a pas encore triomphé.

—

POST-SCRIPTUM

—

En réimprimant dans ce volume la première de ces Lettres, qui avait déjà paru dans une Revue, mes éditeurs, volontairement peut-être, ont omis la phrase suivante, page 11, ligne 4 :

« Il glorifiera *Fanny*, l'honnête homme ! et gardera le silence sur les *Fleurs du Mal.* »

Comme M. Sainte-Beuve (article du *Moniteur*, 20 février) a pris occasion de cette phrase, qui lui a déplu, pour m'adresser quelques invectives de professeur, je rétablis ici, purement et simplement, les mots oubliés, sans autres représailles.

Je prie instamment mes éditeurs, et au besoin je les requiers, de réparer cette omission, en imprimant ce post-scriptum de mes *Lettres satiriques*.

H. B.

Paris, 16 *mars* 1860.

TABLE

—

FIN